This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gift of
John Derrol Chace

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

Gift of
John Derrol Chace

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME VI.

A BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS.

1788.

HDR

+05

F7

CONSIDÉRATIONS

sur

l'état préſent du Corps politique de l'Europe.

Considérations sur l'état préſent du corps politique de l'Europe. *)

Jamais les affaires publiques n'ont plus mérité l'attention de l'Europe qu'à préſent. Après la fin des grandes guerres, la ſituation des empires change, & leurs vues politiques changent en même temps: de nouveaux projets ſe font, de nouvelles alliances ſe traitent, & chacun en particulier prend les arrangemens qu'il croit les plus propres à l'exécution de ſes deſſeins ambitieux.

*) Frédéric II a compoſé cette pièce comme Prince royal dans l'année 1736; elle fait voir quelles vaſtes connoiſſances il avoit déjà acquiſes alors. Il exiſte une correſpondance qu'il a entretenue avec le Maréchal & Miniſtre d'État de *Grumbkow* depuis 1732 jusqu'à la mort de ce général en 1739 ſur toutes les affaires du temps, dans laquelle le Miniſtre lui fit part de tout ce qui ſe paſſoit dans le gouvernement, & le Prince royal lui répondit par les réflexions les plus fines & les plus juſtes.

S'il eſt digne de la curioſité d'un homme raiſonnable de pénétrer dans les ſecrets des cœurs, d'en approfondir les abymes & de découvrir les effets dans leurs cauſes; il eſt néceſſaire qu'un prince, pour peu qu'il figure dans l'Europe, ait l'œil ſur la conduite des cours, qu'il ſoit informé des vrais intérêts des royaumes, & que ſa prévoyance arrache, pour ainſi dire, à la politique des miniſtres des cours les deſſeins que leur ſageſſe prépare, & que leur diſſimulation cache aux yeux du public.

Comme un habile mécanicien ne ſe contenteroit pas de voir l'extérieur d'une montre, qu'il l'ouvriroit, qu'il en examineroit les reſſorts & les mobiles, ainſi un habile politique s'applique à connoître les principes permanens des cours, les reſſorts de la politique de chaque prince, les ſources des événemens; il ne donne rien au hazard; ſon eſprit tranſcendant prévoit l'avenir, & pénètre par l'enchaînement des cauſes jusques dans les ſiècles les plus reculés; en un mot, il eſt de la prudence de tout connoître, pour pouvoir tout juger & tout prévenir.

Vu l'état léthargique de pluſieurs princes de l'Europe, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas hors de propos de faire un expoſé de la ſituation préſente où ſe trouve ce corps politique: non point que j'aye la préſomption de me croire plus éclairé qu'une infinité de miniſtres, dont les vaſtes connoiſſances & la longue routine des affaires me paroîtront toujours reſpectables & infiniment ſupérieures à mes foibles lumières; mais ſimplement pour communiquer mes idées au public, & lui faire part de mes penſées.

Si mes raiſonnemens ſe trouvent juſtes, on en pourra profiter, & voilà tout ce que je demande; s'ils ſe trouvent peu conſéquens & faux, on n'a qu'à les rejeter: du moins me ſerai-je amuſé en les faiſant.

Pour avoir une idée juſte de ce qui ſe paſſe à préſent en Europe, il faudra prendre les choſes de plus haut, & remonter jusqu'à la ſource des affaires.

A la fin de la campagne de l'anné 1735 les négociations entre les cours de Vienne & de Verſailles prirent leur commencement; les opérations de guerre furent ſuſpendues, & les

intérêts des deux cours, au lieu d'être décidés par l'épée, le furent par la plume. Ni l'Eſpagne ni le Roi de Sardaigne n'accédèrent d'abord à cette négociation, & il eſt à remarquer que ce ne fut qu'après la chute du Sr Chauvelin que l'Eſpagne y ſouſcrivit.

La guerre s'étoit faite d'une manière beaucoup moins vive au Rhin, qu'on ne la faiſoit en Italie. L'Empereur avoit, pour ainſi dire, extorqué la déclaration de guerre faite par les États de l'Empire en l'année 1733 à Ratisbonne: l'élection de Pologne, troublée par les troupes campées ſur les confins de la Siléſie & prêtes à entrer dans ce royaume, avoit cauſé une ſciſſion parmi les évêques & les palatins, dont le plus grand nombre embraſſoit les intérêts de Stanislas. Ces déſordres n'intéreſſoient en aucune manière les provinces d'Allemagne. L'Empereur s'étoit aſſez témérairement obligé, par une traité ſecret avec la Ruſſie & la Saxe, à placer l'Électeur Auguſte II ſur le trône électif de Pologne: les miniſtres impériaux n'ayant peut-être pas prévu les ſuites de cette démarche, & contre l'avis du Prince Eugène, ſe fondant ſur le caractère pa-

cifique du Cardinal Miniſtre, avoient engagé trop légèrement leur maître dans une affaire de cette conſéquence: l'Empereur s'étoit mêlé lui ſeul avec la Ruſſie, & ſans la participation de l'Empire, dans les troubles de la Pologne; c'étoit à lui ſeul à s'en tirer.

La France, qui d'un autre côté avoit travaillé avec toute la prudence poſſible depuis la mort du Duc Régent à rétablir ſes affaires dérangées, y avoit ſi bien réuſſi, que ſes finances étoient dans le plus bel ordre du monde, ſes magaſins pourvus de toutes les choſes néceſſaires, & ſes troupes dans l'état où elle les pouvoit déſirer. Avec ces avantages ſa ſituation ſe trouvoit ſi heureuſe, qu'elle ſe voyoit en paſſe de profiter de tous les événemens.

La mort d'Auguſte I lui fourniſſoit un prétexte ſpécieux pour ſe mêler des affaires de la Pologne, & pour exécuter, ou bien pour ébaucher les vaſtes projets que la politique avoit conçus & mûrement digérés. La France ne négligea rien; elle prépara les événemens, elle ſe mit en état d'agir avec ſuccès, elle lia ſes alliances tant avec l'Eſpagne qu'a-

vec la Sardaigne; par des pratiques ſourdes elle diſpoſa quelques princes d'Allemagne à une eſpèce de neutralité; elle endormit les puiſſances maritimes; après quoi elle publia le manifeſte de ſa conduite, & attaqua l'Empereur, qui étoit en quelque façon l'agreſſeur, vu les troubles qu'il avoit fomentés en Pologne, & que ſes armées étoient prêtes à ſoutenir, s'il ne s'étoit vu lui-même aſſailli.

L'Empereur, qui ſe voyoit ſur le point d'être attaqué de tous côtés, remua toutes ſes machines pour entraîner l'Empire à courir la même fortune: tous les plus habiles négociateurs furent employés de la part du miniſtère de Vienne, pour inviter l'Empire à déclarer la guerre à la France. Les vues de l'Empereur étoient prémièrement de tirer du ſecours de l'Empire; en ſecond lieu, de diviſer les forces de la France, qui l'ayant déjà attaqué en Italie, n'auroit pas manqué de l'y accabler. Il eſt bon de remarquer en paſſant, que ſi l'Empire ne s'étoit point mêlé de cette guerre, elle auroit été plutôt terminée. L'Empereur auroit perdu en Italie ce que les alliés ont conquis; mais on n'auroit pu démembrer la

Lorraine de l'Empire, ſans donner lieu à de nouvelles brouilleries, & ſans exciter un nouvel embraſement.

La guerre ſe fit très-nonchalamment en Allemagne, d'un côté parce que la politique de la cour de Verſailles ne vouloit point donner d'ombrage aux puiſſances maritimes, qui ſe ſeroient indubitablement déclarées en faveur de l'Empereur, ſi elles avoient vu ſes affaires à l'extrémité; & d'un autre côté, par une complication de raiſons différentes, dont chaque campagne en fourniſſoit de particulières, & qui mettoient l'Empereur hors d'état d'agir vigoureuſement ſur le Rhin.

En Italie les Eſpagnols s'emparoient du royaume de Naples & de la Sicile, tandis que les François avec les troupes piémontoiſes s'emparoient du Milanois & de presque toute la Lombardie: & comme c'étoit une clauſe du traité des trois couronnes alliées de partager les dépouilles de l'Empereur en Italie, ces puiſſances ſe donnoient tous les mouvemens imaginables pour mettre en exécution leurs vaſtes deſſeins; mais j'oſe aſſurer que ce qui contribua le plus aux heureux ſuccès des al-

liés, ce fut le mauvais état dans lequel ſe trouvoient toutes les provinces de l'Empereur. La raiſon de la chute des plus grands empires a toujours été la même; elle s'eſt toujours trouvée dans la foibleſſe de la conſtitution des États. La décadence de l'empire romain trouva ſon période marqué dans le temps qu'il n'y eut plus d'ordre parmi les troupes, que la diſcipline fut anéantie & qu'on négligea les précautions que la prudence dicta pour la ſureté des États. La perte que l'Empereur vient de faire en Italie eſt fondée ſur les mêmes principes. Point d'armée pour fermer le paſſage à l'ennemi, point de magaſins, ni de troupes ſuffiſantes pour garder les fortereſſes, point de généraux habiles pour défendre les places. Enfin l'Empereur au bout de trois campagnes perdit ce qu'il n'avoit acquis que par huit années de guerres conſécutives.

On s'imagineroit qu'après tant de défaites ce ſeroit à l'Empereur à ſolliciter la paix, mais qu'on ne s'y trompe point, & qu'on apprenne à mieux connoître l'eſprit pacifique & déſintéreſſé du Cardinal Miniſtre: que ceci ſoit dit à l'honneur de la France & en témoignage de ſa

modération: ces vainqueurs chargés de lauriers, & apparemment fatigués de leurs victoires, offrent la paix à l'Empereur leur ennemi vaincu.

Il eſt à préſumer que Mr de Villards aura communiqué ſon ſyſtème au Cardinal, tel qu'on le trouve dans ſes mémoires, & que le Cardinal ayant adopté les idées de ce grand homme, aura pris pour principe d'établir une union parfaite & ſtable entre l'Empereur & la France, à l'imitation du triumvirat d'Auguſte, d'Antoine & de Lépide. On ſait que ce triumvirat s'étoit cimenté par des proſcriptions. Auſſi la France, par le premier article des préliminaires, ſe trouve-t-elle en poſſeſſion du duché de Lorraine démembré de l'Empire.

L'Empereur, pour faire la paix, dépouille ſon gendre de ſes États héréditaires. Le ſacrifice paroît aſſez grand pour exiger par une eſpèce de réaction une reconnoiſſance proportionnée: mais pour continuer la comparaiſon, il eſt à préſumer que la France avec le temps jouera le rôle d'Auguſte. La ſimple conſidération de cet événement auroit peu d'utilité, ſi elle n'étoit accompagnée de quelques réfle-

xions que le ſujet même fournit. D'abord on voit par rapport aux François un ſyſtème de politique bien lié, uniforme, & qui ne varie jamais. Lorsqu'ils firent la paix d'Utrecht, leur but étoit de recommencer la guerre, non tout de ſuite, à cauſe que leur réputation étoit perdue, que leurs finances étoient épuiſées & qu'ils n'avoient pas encore amené les événemens au point de maturité qu'ils ſouhaitoient; mais ils n'en avoient pas moins dans l'eſprit d'épier le moment où ils pourroient attaquer l'Empereur avec avantage.

Or il régnoit un préjugé dans le monde qui portoit un préjudice infini aux deſſeins de la France; ce préjugé déſavantageux avoit pour fondement une ancienne erreur, qui s'étant perpétuée, n'en acquéroit que plus de poids; on ſe diſoit tout bas à l'oreille que la France aſpiroit à la monarchie univerſelle; en quoi cependant on lui faiſoit grand tort. Cette ſeule idée avoit arrêté tous les magnifiques projets de Louis XIV & n'avoit pas peu contribué à rabaiſſer ſa puiſſance; il falloit néceſſairement déraciner un préjugé ſi pernicieux & en effacer jusqu'à la mémoire.

La fortune qui préſide au bonheur de la France, ou pour parler ſelon le ſtyle des prêtres, l'ange gardien qui veille à ſon agrandiſſement, contribua à détruire une opinion ſi préjudicable aux intérêts de la France.

Louis XIV, dont l'ambition avoit ſi ſouvent fait trembler l'Europe, après avoir éprouvé ſur la fin de ſon règne les révolutions de la fortune, termina ſa glorieuſe carrière. L'empire tomba en tutelle, & le gouvernement ſe reſſentit de la foibleſſe de ſon monarque & de tous les malheurs inſéparablement attachés aux minorités. Le Duc Régent, prince éclairé, & qui avec toutes les qualités qui font les charmes de la ſociété & la fortune des particuliers, n'avoit pas aſſez de cette fermeté abſolument néceſſaire à ceux auxquels le gouvernement des empires eſt confié, embrouilla les affaires intérieures du royaume par ces fameuſes actions qui ruinèrent presque tous les particuliers, dont l'argent n'entra que dans les caiſſes du Roi & dans celles de quelques commis de Law. Le Duc de Bourbon devint Régent du royaume après la mort du Duc d'Orléans; mais ce ne fut qu'une régence paſſagère: le

Cardinal de Fleury lui fut ſubſtitué, & prenant le timon des affaires, il ne répara pas ſeulement les finances & les pertes internes du royaume; il fit plus; par ſon habileté, par la ſoupleſſe de ſon eſprit & par les apparences d'une modération extrême, il s'acquit la réputation de Miniſtre juſte & pacifique. Pour connoître les profondeurs & la ſageſſe de ſa conduite, il eſt néceſſaire de remarquer que rien n'attire plus la confiance des hommes qu'un caractère généreux & déſintéreſſé: le Cardinal ſoutint ſi bien ce caractère, que l'Europe, ou plutôt l'univers entier ſe perſuada qu'il étoit tel. Les voiſins de la France dormoient en paix auprès d'un ſi bon voiſin, & les miniſtres dont la politique étoit la plus renommée avoient mis au nombre de leurs principes invariables, que tant que le Cardinal vivroit, (vu ſon caractère & ſon grand âge,) on pourroit être tranquille ſur les entrepriſes de la France. C'étoit-là le chef-d'œuvre du Cardinal & en quoi ſa politique peut être préférée à celle des Richelieu & des Mazarin. Ce miniſtre habile ayant conduit les choſes au point où il les déſiroit, fit éclater tout à coup

ſes deſſeins. Le manifeſte du Roi très-Chrétien ſoutint encore les profondes impreſſions que le caractère juſte du Cardinal avoit faites ſur les eſprits; il contenoit en ſubſtance: *Que ce n'étoit point par des vues d'intérêt ou d'ambition que le Roi prenoit les armes, que S. M. ſe contentoit de poſſéder un royaume floriſſant & de régner ſur un peuple fidelle, & que ſes intentions n'étoient point de reculer les bornes de ſa domination.* Cependant les ſuites ont fait voir que l'amour de la paix uniquement a obligé S. M. d'accepter la Lorraine, & de débarraſſer l'Allemagne d'une province qui à la vérité lui avoit appartenu depuis un temps immémorial, mais qui lui étoit à charge, vu ſa ſituation peu convenable & iſolée. D'ailleurs, pour établir la paix ſur un fondement ſolide, il falloit néceſſairement que la Lorraine fût cédée à la France, parce qu'elle auroit pu fournir de fréquens ſujets de brouilleries, & que de plus on devoit indemniſer la France des frais de la guerre; ce qui bien conſidéré, met en évidence que le Roi a entièrement rempli les engagemens poſitifs qu'il avoit pris par ſon manifeſte.

Lorsqu'on voudra donner la même attention à la conduite qu'à tenue l'Eſpagne, on verra que le traité de Vienne, *) (ou bien le traité de Succeſſion,) n'étoit point un ouvrage ſolide, & que le Roi d'Eſpagne, en renonçant aux États de la ſucceſſion ſitués en Italie, n'y renonçoit qu'autant qu'il n'étoit pas en état de les recouvrer.

Je

(*Corps Diplom. par Dumont. Tome VIII.* 1731. *Part. ſec. pag.* 107.)

*) *Art. V.* En vertu de la renonciation faite par S. M. I. dans les deux précédens articles, le Roi Catholique cède à ſon tour, & en ſon nom, & en celui de ſes héritiers, deſcendans mâles & femelles, tous les droits ſans exception quelconque en général & en particulier ſur les royaumes, provinces & domaines leſquels Sa Majeſté impériale a poſſédés effectivement en Italie ou en Flandre, & qui ont autrefois appartenu à la monarchie d'Eſpagne; entre leſquels eſt le marquiſat de Final, cédé à la république de Gênes par Sa Majeſté impériale en 1713, & à préſent dûment occupé: ſur le ſujet duquel actes ſolennels de renonciation ont été expédiés en la plus dûe forme, qu'on aura ſoin de publier, & en lieux congrus on en paſſera l'acte, qui ſera remis à Sa Majeſté impériale & aux parties intéreſſées. Sa Majeſté catholique renonce pareillement au droit de réverſion à la couronne d'Eſpagne, qu'elle s'eſt réſervé ſur le royaume de Sicile, à tout autre actions, prétentions, ſous le prétexte deſquels pourroit être inquiétée Sa Majeſté impériale, ou ſes héritiers, ſucceſſeurs, directement ou indirectement, non ſeulement dans les ſusdits royaumes ou provinces, mais auſſi dans tous les autres domaines, qu'il poſſède actuellement en Flandre, en Italie, ou ailleurs.

Je n'avance rien que je ne fois en état de prouver. Le traité de Séville *) ſi fameux entre

(*Extrait du traité de Séville conclu entre leurs M. T. C. & Britannique & Cath. le 9 Nov.* 1729.)

*) Ce traité que les Anglois nomment la ſource de leur larmes, conſiſtant en douze articles, & deux articles ſecrets, 1) Confirme les traités précédens, & contient l'amniſtie de part & d'autre. 2) Règle le contingent des ſecours réciproques en hommes, vaiſſeaux & argent. 3) Déroge au traité de Vienne conclu en 1725 entre l'Empereur & l'Eſpagne. 4) Conſerve le commerçe françois & anglois tant en Europe qu'aux Indes ſur l'ancien pied. 5) Promet la réparation des dommages faits de part & d'autre. 6) Ordonne la commiſſion & la nomination des commiſſaires pour examiner les pertes & dommages qu'on a ſoufferts de part & d'autre. 7) Parle des commiſſaires de France pour de pareilles recherches. 8) Preſcrit la durée de cette commiſſion, ſavoir trois ans. 9) NB. Comme le plus remarquable, il eſt en ces termes:

„On effectuera dès à préſent l'introduction des garni-
„ſons dans les places de Livourne, Porto-Ferrajo,
„Parme & Plaiſance, au nombre de 6,000 hommes
„des troupes de Sa Majeſté catholique & à ſa ſolde,
„leſquels ſerviront pour la plus grande aſſurance
„& conſervation de la ſucceſſion immédiate desdits
„États en faveur du ſéréniſſime Infant Don Carlos,
„& pour être en état de réſiſter à toute entrepriſe &
„oppoſition qui pourroit être ſuſcitée au préjudice
„de ce qui a été réglé ſur ladite ſucceſſion.

10) On donne la conduite que cesdites troupes doivent tenir dans ces places. 11) Fait promettre au Roi d'Eſpagne de retirer ſes troupes, dès que tout ſera en ordre & en tranquillité. 12) Contient la garantie desdits États à l'Infant Don Carlos, tant reprochée aux Anglois. 13) Renvoie à un accord particulier qui doit être fait entre les parties contractantes, concernant la manutention desdites garniſons. 14) Invite les États généraux à accéder à ce traité.

Les

l'Eſpagne & l'Angleterre, découvre aſſez les intentions de l'Eſpagne, & ſuffit pour mettre en évidence que toutes les conquêtes d'Italie ne ſont qu'une ſuite des principes invariables que cette couronne regarde comme la baſe de ſa politique.

Qu'on ne s'imagine point que ce traité de Séville ſoit ici tiré par les cheveux; il ne faut que quelques conſidérations pour y faire entrevoir comme à travers une gaze les intentions de l'Eſpagne.

La politique d'envahir a établi pour principe, que le premier pas pour la conquête d'un pays eſt d'y avoir pied, & c'eſt ce qu'il y a de plus difficile; le reſte ſe décide par le ſort des armes, & par le droit du plus fort.

Sous quel prétexte l'Eſpagne auroit-elle pu introduire des troupes en Italie, ſi le traité de Séville ne lui avoit donné cette facilité? Comment auroit-elle pu ſans troupes penſer à la conquête du Milanois, du Mantonan, du royaume de Naples, de la Sicile? Il falloit

Les deux articles ſecrets expliquent les avantages du commerce des Anglois dans les Indes occidentales, & ſurtout le fameux traité d'Aſſiento. Signé *W. Stanhope.* *Brancas.* *Marq. de la Gar.* à préſent Lord Harington. *D. Joſeph Patinho.* *B. Keene.*

donc avoir un pied dans le pays; il falloit y avoir des troupes, pour les augmenter ſelon l'occurence; il falloit avoir des places pour former des magaſins, & c'étoit à quoi le traité de Séville étoit indiſpenſablement néceſſaire. L'Eſpagne avoit donc bien penſé à ſes intérêts en le faiſant, & on a pu voir que ſes deſſeins n'étoient pas ſi bornés qu'on auroit cru peut-être; j'ai donc eu raiſon, en parlant de la conduite de l'Eſpagne, de ne point paſſer ſous ſilence le traité de Séville.

Il me reſte à préſent à développer la conduite de la cour impériale: on aura dû remarquer en elle beaucoup de confiance en ſes forces dans l'affaire de Pologne, (quoique à la vérité elle ait voulu faire ſemblant de ne s'en point mêler. *) On aura pu remarquer de même cette hauteur inſupportable avec laquelle elle affecta de traiter non ſeulement

*) Il eſt notoire que les miniſtres de l'Empereur ont agi de concert en tout avec ceux de la Ruſſie, qu'il avoit un corps de 17,000 hommes campé aux frontières de la Pologne, qu'il avoit corrompu le Prince Lubomirsky, qu'on nomme le Prince botté, qui fut l'auteur de la ſciſſion de ceux qui paſſèrent de Varſovie dans un village nommé Praga, & que c'eſt à l'inſtigation de l'Empereur que les troupes ruſſiennes ſont entrées en Pologne.

tre Auguſte II ſur le trône de Pologne. Il falloit donc que la guerre à laquelle cette alliance donna lieu, fût vidée par l'Empereur, & non par l'Empire, qui ne participoit en rien aux démarches de l'Empereur. Cependant on a vu que par ſes intrigues la cour de Vienne a trouvé moyen de mêler l'Empire dans la guerre, qui n'impliquoit directement que l'Empereur de la Ruſſie; en quoi l'Empereur a donné manifeſtement atteinte à l'article IV *) de ſa capitulation.

L'Empereur a péché ſecondement contre l'article VI **) de ſa capitulation, en ce que

*) *Art. IV. Pag.* 32. Nous devons & voulons dans toutes les délibérations ſur les affaires qui concernent l'Empire, ſurtout celles qui ſont exprimées dans *l'inſtrumentum Pacis*, que les électeurs & princes jouiſſent du droit de ſuffrage, & que rien ne puiſſe être entrepris, ni conclu, ſans leur libre conſentement. Nous devons & voulons pendant notre règne vivre en paix avec les puiſſances chrétiennes qui ſont nos voiſins, ne point leur donner occaſion d'avoir des conteſtations avec l'Empire. Nous éviterons d'impliquer l'Empire dans des guerres étrangères. Nous nous abſtiendrons entièrement de tout ſecours dont il pourroit réſulter du dommage à l'Empire, de toute diſpute, guerre, ſoit dans, ſoit hors de l'Empire, ſous quelque prétexte que ce ſoit, à moins que cela n'arrive par le conſentement des électeurs, princes & états donné dans une diète, ou au gré des électeurs.

**) *Art. VI. Pag.* 41. Nous devons & voulons en qualité d'Empereur élu Roi des Romains, pour ce qui regarde

contre les lois fondamentales de l'Empire il a appelé le ſecours des puiſſances étrangères en Allemagne, l'Impératrice de Ruſſie lui ayant envoyé un corps de 10,000 hommes au Rhin.

On verra en troiſième lieu que le traité entamé avec la France, & dont les préliminaires ont été ſignés ſans la confirmation de l'Empire, porte une atteinte & un préjudice à l'article VI *) de la capitulation impériale.

L'Empereur a fait en quatrième lieu une infraction contre l'Article X **) de ſa capitula-

les affaires de l'Empire, avant d'en avoir obtenu le conſentement des électeurs, princes ou états, dans une diète: comme l'intérêt de l'État demande quelquefois de la célérité & de la promptitude, nous devons & voulons obtenir ce conſentement à un temps marqué, & cela dans une aſſemblée collégiale, & non par des déclarations particulières, juſqu'à ce qu'on puiſſe parvenir a une diète générale; comme cela ſe pratique dans les autres affaires qui concernent la ſureté de l'Empire. S'il arrivoit que nous fiſſions quelque alliance à l'égard de nos terres particulières, ce a n'arrivera qu'autant que cela ne portera aucun préjudice a l'Empire, ni ne ſera oppoſé au contenu de l'*inſtrumentum Pacis*.

*) Voyez à la fin de la note précédente.

**) *Art. X. Pag.* 59. De plus nous devons & voulons ni donner, troquer, aliéner, ni moleſter par des impôts, rien de ce qui appartient à l'Empire, ſans la volonté & le conſentement des électeurs. princes & états: mais nous devons & voulons nous abſtenir de tout ce qui pourroit donner occaſion à quelque exemption ou retranchement de quelques parties de l'Empire; nous voulons ſurtout

tion, en ce qu'il a aliéné le duché de Lorraine, qui étant un fief de l'Empire, ne ſauroit ſelon les conſtitutions fondamentales de l'Empire être ſéparé, ou retranché du corps germanique ſans le conſentement formel de la diète & des États.

On pourroit encore reprocher à l'Empereur la guerre qu'il a déclarée aux Turcs, & les ſubſides qu'il a exigés de l'Empire au ſujet de cette guerre; mais cela m'engageroit dans de trop grands détails, & j'ai encore quelques réflexions plus importantes à faire.

Nous avons jugé à préſent des cauſes par leurs événemens: il nous reſte encore à juger des événemens que nous avons à attendre par les cauſes que nous pouvons pénétrer.

Il ne s'agit pas ſimplement d'approfondir les ſecrets de la politique & de porter un regard profane jusque dans le ſanctuaire des miniſtres; il faut encore obſerver les voies différentes que ſuivent les miniſtres pour parvenir

nous abſtenir de tous priviléges ou immunités exorbitantes & nous appliquer au contraire avec beaucoup de ſoin à acquérir de nouveau & à conſerver enſuite les principautés engagées ou aliénées, les terres confiſquées ou tombées par voie illégitime en des mains étrangères.

à leurs fins. Rien ne fait mieux connoître le caractère des cours que de remarquer les façons différentes dont leur politique agit sur les mêmes sujets; leurs passions, leurs finesses, leurs ruses, leurs vices & leurs bonnes qualités, tout s'y découvre.

Pour bien juger des ministres de l'Empereur & de ceux de France, mettons leur conduite en parallèle, & voyons comment dans les affaires de la Pologne ils ont tenu des routes différentes; nous y verrons une expression de mœurs qui n'est pas de peu d'utilité pour les grands hommes qui savent en faire usage.

L'Empereur, selon l'alliance qu'il avoit faite avec la Russie, devoit placer la couronne de Pologne sur la tête d'Auguste, Électeur de Saxe: il n'imagina point de meilleur moyen d'y réussir que les voies de fait. Ses armées se tinrent aux confins de la Pologne, tandis que les troupes russiennes firent une invasion sur les terres de la république & s'approchèrent à peu de distance de Varsovie. Ainsi à Vienne on ne connoissoit que la violence qui pût ouvrir à Auguste les barrières du trône des Sarmates.

Le miniſtère françois, plus humain mais plus ruſé, penſa d'une manière différente: il n'employa que la force d'un métal ſéducteur pour élever Stanislas à la dignité ſuprême. Le miniſtre de l'Empereur à Varſovie éclatoit en menaces; celui de France n'employoit que les paroles flatteuſes & les careſſes; l'un vouloit intimider les eſprits, l'autre vouloit les gagner par ſa douceur. L'un comme un lion furieux tomboit ſur ſa proie, l'autre comme une ſirène charmoit par ſa voix tous ceux qui l'approchoient. Enfin les François par leurs artifices & leurs intrigues ſe rendirent maîtres des cœurs, tandis que les impériaux effrayèrent les poltrons; mais comme en Pologne le nombre de ceux qui craignent excède infiniment le nombre de ceux qui ſont au deſſus de la crainte, il n'eſt pas étonnant que Stanislas ne ſe ſoit point ſoutenu ſur le trône.

Toutefois ne nous méfions pas tant de ceux qui n'exécutent leurs projets que par les moyens que leur hauteur & qu'un eſprit altier leur dicte; ils ſe deſſervent eux-mêmes, en ce qu'ils ſe rendent odieux; leur violence eſt un antidote qui guérit du venin que leurs deſſeins

ambitieux pourroient communiquer. Mais défions-nous plutôt de ceux qui par de ſourdes pratiques, par des manières flatteuſes, par une douceur ſimulée veulent nous entraîner dans l'eſclavage: ils nous jettent un hameçon dont le fer eſt caché ſous une amorce ſéduiſante, mais qui nous trompe en nous privant de la liberté, lorsque notre prudence s'y laiſſe ſurprendre.

Comme il eſt certain que tout doit avoir une raiſon de ſon exiſtence, & qu'on trouve la cauſe des événemens dans d'autres événemens qui leur ſont antérieurs, il faut auſſi que tout fait politique ſoit la ſuite d'un fait politique qui l'a précédé, & qui a, pour ainſi dire, préparé ſa naiſſance. Appliquons-nous ſelon ce ſyſtème à découvrir dans les événemens récens, & dans les vaſtes projets des cours de Vienne & de Verſailles, ce que l'union étroite des deux plus puiſſans princes de l'Europe ſemble nous préparer.

Il eſt évident que les vues de la cour impériale tendent à rendre l'Empire héréditaire dans la maiſon d'Autriche. C'eſt à cette fin qu'elle a fait la pragmatique Sanction, qu'elle a ſollicité tous les princes d'Allemagne, qu'elle a

inféré un article dans la pacification, & qu'elle a fait une infinité de traités particuliers; tant il eſt vrai que la maiſon d'Autriche ſouhaiteroit d'ôter avec le temps à l'Empire le droit d'élection, de cimenter la puiſſance arbitraire dans ſa race, & de changer en monarchique le gouvernement démocratique qui de temps immémorial a été celui de l'Allemagne. Comme le ſyſtème du miniſtère impérial eſt aſſez ſimple, il n'eſt point difficile de l'expoſer au jour; mais celui de la cour de Verſailles eſt plus compoſé, & il exigera de nous plus d'étendue & plus de détail.

Le principe permanent des princes eſt de s'agrandir autant que leur pouvoir le leur permet; & quoique cet agrandiſſement ſoit ſujet à des modifications différentes & variées à l'infini, ou ſelon la ſituation des États, ou ſelon la force des voiſins, ou ſelon que les conjonctures ſont heureuſes, le principe n'en eſt pas moins invariable, & les princes ne s'en départent jamais: il y va de leur prétendue gloire; en un mot, il faut qu'ils s'agrandiſſent.

La France eſt bornée à l'occident par les monts Pyrénées, qui la ſéparent de l'Eſpagne,

& qui forment une eſpèce de barrière que la nature même a poſée. L'océan ſert de bornes au côté ſeptentrional de la France, la mer Méditerranée & les Alpes au midi; mais du côté de l'orient elle n'a d'autres limites que celles de ſa modération & de ſa juſtice. L'Alſace & la Lorraine, démembrées de l'Empire, ont reculé les bornes de la domination de la France juſqu'au Rhin. Il ſeroit à ſouhaiter que le Rhin pût continuer à faire la liſière de leur monarchie. Pour cet effet il ſe trouveroit un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par quelque traité, un duché de Liége par droit de bienſéance, les places de la Barrière, la Flandre & quelques bagatelles ſemblables devroient être néceſſairement compriſes dans cette réunion; & il ne faudra à la France que le miniſtère de quelque homme modéré & doux, qui prêtant, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi, ſon caractère à la politique de ſa cour, & qui rejetant toutes les ruſes & tous les détours de ſes artifices ſur le compte des miniſtres ſubalternes, conduiſe à l'abri de dehors reſpectables ſes deſſeins à une heureuſe iſſue.

La France ne ſe précipite en rien. Conſtamment attachée à ſon plan, elle attend tout des conjonctures: il faut, pour ainſi dire, que les conquêtes viennent s'offrir à elle naturellement; elle cache tout ce qu'il y a d'étudié dans ſes deſſeins, & il ſemble, à n'en juger que par les apparences, que la fortune la favoriſe avec un ſoin tout particulier. Ne nous y trompons point: la fortune, le haſard ſont des mots qui ne ſignifient rien de réel. La véritable fortune de la France c'eſt la pénétration, la prévoyance de ſes miniſtres, & les bonnes meſures qu'ils prennent. Voyez avec quel ſoin le Cardinal ſe charge de la médiation entre l'Empereur & le Turc. L'Empereur en reconnoiſſance de ce ſervice ne peut faire moins que de céder à Louis XV ſes droits ſur le Luxembourg. Ce duché, ſelon toutes les apparences, doit être une des premières acquiſitions qui ſuivront la Lorraine; car comme la France a eu des égards en toute choſe pour les arrangemens que l'Empereur a cru devoir prendre, il ſemble que la juſtice exige de ſemblables égards du côté de l'Empereur pour les arrangemens de la France: ce n'eſt qu'un flux & reflux de re-

connoiſſance, que la politique de ces princes ſait rendre utile à leur grandeur.

Quant aux autres pays que la France pourroit conquérir, il eſt de ſa prudence de ne point trop ſe hâter, afin de s'affermir dans ſes anciennes conquêtes & de ne point effaroucher ſes voiſins: un trop grand fracas de ſuccès pourroit réveiller les puiſſances maritimes, qui dorment à préſent dans les bras de la ſécurité & au ſein de l'indolence.

J'entrevois encore dans ce qui peut entrer dans le ſyſtème de la France des projets plus grands & plus vaſtes que ceux dont j'ai parlé; & le moment que la providence a marqué pour l'exécution de ces grands deſſeins, ſemble être celui du décès de Sa Majeſté impériale. Quel temps plus propre pour donner des lois à l'Europe? quelles conjonctures plus heureuſes pour pouvoir tout oſer?

Tous les Électeurs ſe trouvent à préſent déſunis par les intérêts qui les partagent; les uns cherchant des avantages particuliers ſe jeteront dans les bras de la France & ſacrifieront l'intérêt commun; d'autres diſputeront entr'eux à qui aura l'Empire; d'autres ſe déchire-

ront pour la ſucceſſion de l'Empereur; d'autres, enflés par les eſpérances que leur donnent de grandes alliances, porteront partout le flambeau de la guerre, le trouble & la confuſion; & ceux qui pourroient s'oppoſer à la force majeure de l'ennemi commun, n'entreprendront rien, & abandonneront leur deſtinée au haſard.

De plus, par le dernier traité de pacification la France s'engage à la garantie de la pragmatique Sanction; cela l'oblige à ſe mêler indiſpenſablement des affaires d'Allemagne après la mort de l'Empereur; & ce qui en cette occaſion rendra les démarches de la France beaucoup plus dangereuſes que dans d'autres, c'eſt qu'elles auront une apparence plauſible de juſtice, & que leurs violences même auront un dehors d'équité.

Remarquons encore avec quel ſoin la France écarte les puiſſances maritimes de cette garantie. Croit-on que ce ſoit ſans deſſein qu'on les éloigne des affaires? Pourroit-on s'imaginer que quelque penſée frivole d'orgueil y auroit donné lieu? & ſeroit-il poſſible de ſe figurer qu'un miniſtre qui a donné juſque dans

ſes moindres démarches des marques d'une prudence conſommée, qu'un pareil miniſtre, dis-je, ait des vues ſi peu étendues? Rendons juſtice à la politique françoiſe; elle n'eſt jamais ſi bornée qu'on pourroit le croire.

Il ſeroit poſſible qu'on fût bien aiſe de procurer du repos aux miniſtres anglois, qui ſont aſſez occupés par les brouilleries inteſtines du royaume; & avec cela on eſt bien aiſe de ne point mêler les puiſſances maritimes dans les traités ſecrets des deux cours contractantes. afin que le cas de la ſucceſſion venant à exiſter, ces puiſſances n'ayent aucun prétexte quelconque de ſe mêler des troubles d'Allemagne.

On pouſſe les précautions plus loin encore. On paye des ſubſides aux cours de Suède & de Danemarck, ou pour les contenir ſimplement, ou pour qu'elles ſoient en état de s'oppoſer à ceux qui voudront prendre des meſures contraires aux intentions & aux arrangemens de la cour de France.

Autant la politique de la cour de France eſt excellente, autant faut-il avouer auſſi qu'elle eſt favoriſée par un concours de certaines

mes circonſtances. Tous les princes dont la grandeur & la puiſſance pouvoient lui donner de l'ombrage, ſe trouvent déſunis. Il ne reſte à la France qu'à ne point laiſſer éteindre le feu de la diſcorde, & à l'attiſer plutôt. Et en quoi la France a un avantage infiniment plus grand encore, c'eſt qu'elle n'a presque perſonne en tête, dont la profondeur d'eſprit, la hardieſſe & l'habileté puiſſent lui être dangereuſes; à cet égard elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV & les Louis XIV.

Que diroit Richelieu, que diroit Mazarin, s'ils reſſuſcitoient de nos jours? Ils feroient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III & IV en Eſpagne, plus de Cromvel & de Roi Guillaume en Angleterre, plus de Prince d'Orange en Hollande; plus d'Empereur Ferdinand en Allemagne, & presque plus de vrais Allemands dans le St Empire; plus d'Innocent II à Rome, plus de Tilly, plus de Montécuculi, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardiſſement ſi général parmi tous ceux à qui eſt confiée la deſtinée des hommes dans la paix.

& à la guerre, qu'ils ne s'étonneroient point qu'on pût vaincre & tromper les ſucceſſeurs de ces grands hommes. Autrefois les François étoient obligés de combattre contre toute l'Europe, liguée & conjurée contr'eux, & c'étoit à leur valeur ſeule qu'ils devoient leurs conquêtes; à préſent ils doivent leurs plus beaux ſuccès à leurs négociations, & c'eſt moins à leur force qu'à la foibleſſe de leurs ennemis qu'on peut attribuer le cours triomphant de leurs proſpérités. Il n'y a pas de meilleur moyen de ſe faire une idée juſte & exacte des choſes qui arrivent dans le monde que d'en juger par comparaiſon, de choiſir dans l'hiſtoire des exemples, d'en faire le parallèle avec les faits qui arrivent de nos jours, & d'en remarquer les rapports & les reſſemblances. Rien de plus digne de la raiſon humaine, de plus inſtructif, & de plus capable d'augmenter nos lumières.

L'eſprit des hommes eſt le même dans tous les pays & dans tous les ſiècles; ils ont à peu près les mêmes paſſions; leurs inclinations ne différent presque en rien; ils ſont

quelquefois plus furieux, quelquefois moins, ſelon qu'un malheureux démon d'ambition & d'injuſtice leur communique ſon ſouffle infecté & contagieux. Certaines époques ſe ſont diſtinguées, parce que les paſſions des hommes y ont été plus agitées & ſouvent récompenſées. Telle eſt celle des conquêtes de Cyrus parmi les Perſes, la bataille de Salamine & de Platée parmi les Grecs, le règne de Philippe & d'Alexandre le grand chez les Macédoniens, les guerres civiles de Sylla, les triumvirats, le règne d'Auguſte & des premiers Céſars chez les Romains. En un mot l'amour des arts & la fureur de la guerre ont parcouru tout le monde, & ont toujours produit les mêmes effets dans tous les endroits où ils ont établi leur domicile. La raiſon en eſt ſimple. L'eſprit de l'homme, & les paſſions qui le gouvernent, ſont toujours les mêmes; il faut donc néceſſairement qu'il en réſulte toujours les mêmes effets. Tout ce que je viens de dire des arts & de la guerre, ſe trouve encore plus vrai à l'égard de la politique des grandes monarchies; elle a toujours été la

même; leur principe fondamental a conſtamment été d'envahir tout pour s'agrandir ſans ceſſe, & leur ſageſſe a conſiſté à prévenir les artifices de leurs ennemis, & à jouer au plus fin.

Examinons à préſent les procédés de Philippe de Macédoine envers les Grecs, & voyons ſi nous n'y trouverons pas quelques traits de la politique françoiſe: parcourons enſuite quelques événemens de l'hiſtoire romaine, & le lecteur verra s'il ne s'y trouve point, je ne dis pas une reſſemblance, mais une conformité entière avec les événemens qui ſont arrivés récemment en Europe & avec ceux dont nous avons fait entrevoir l'aurore. La république des Grecs ne ſe ſoutenoit que par l'étroite union qui lioit les différentes petites républiques enſemble: les villes de Sparte & d'Athènes ſe diſtinguoient cependant de toutes les autres; c'étoient elles qui donnoient le branle aux délibérations, & aux grandes choſes qui s'exécutoient, & les petites républiques n'étoient que dépendantes de celles-là. Si Philippe avoit attaqué cette ligue

entière, il auroit trouvé des ennemis redoutables, qui non ſeulement lui auroient réſiſté, mais qui même auroient pu faire de ſes propres États le théâtre de la guerre. Que fit la politique de ce prince pour vaincre cette république? Elle ſema la diſſention & la jalouſie parmi ces petites villes alliées, elle cimenta leur déſunion, elle corrompit les orateurs, elle prit le parti des plus foibles, pour les ſoutenir contre les plus puiſſans, & ceux-ci abattus, les autres furent bientôt à ſa diſcrétion.

Que fait la politique de la France pour parvenir à la monarchie univerſelle? Ne voyez-vous pas avec quelle fineſſe elle ſème la diviſion parmi les princes de l'Empire, ſon adreſſe à gagner l'amitié des ſouverains dont elle a le plus de beſoin, comme elle ſait artificieuſement ſoutenir les intérêts des petits princes contre les plus puiſſans. Admirez le tour qu'elle a pris pour ſaper le pouvoir des puiſſances maritimes, ſon habileté à les intimider à propos, ſa ſoupleſſe à les amuſer de bagatelles, tandis qu'elle frappe les grands coups. Qu'on voie en même temps la plupart des

princes de l'Europe, auſſi inſenſés que les Grecs, qui plongés dans une ſécurité léthargique, négligèrent de ſe réunir avec leurs voiſins pour prévenir un malheur certain & leur ruine infaillible.

Jetez encore un moment les yeux ſur l'artifice des François qui amuſent les puiſſances du nord par des ſubſides, afin de laiſſer ceux qu'ils n'ont point gagnés comme abandonnés à leurs propres reſſources, & jugez ſi ce ne ſont pas les ſuites d'une politique ſemblable à celle de Philippe de Macédoine. Qu'on me permette de pouſſer cette comparaiſon plus loin. On verra que l'hiſtoire de Philippe fournit plus d'un événement conforme à ceux de nos jours & digne de la politique de Verſailles.

Ce Roi de Macédoine avoit déjà gagné les Thébains, les Olynthiens & les Meſſéniens; il réduiſit enſuite les Athéniens, affoiblis & peu en état de lui réſiſter, à lui céder les villes d'Amphipolis & de Potidée, qui lui ſervirent de barrières. Ayant auſſi la Phocide & les Thermopyles, il tenoit comme la clef de la Grèce, & il lui étoit facile de l'attaquer tou-

tes les fois qu'il le jugeoit convenable à ſes intérêts.

L'hiſtoire de France nous fournit un exemple qu'il n'eſt pas poſſible de lire ſans ſe ſouvenir du trait de l'hiſtoire ancienne que je viens de citer. On comprend bien que c'eſt de l'acquiſition de l'Alſace & de Strasbourg dont je veux parler. Ces États aliénés de l'Allemagne, en étoient autrefois comme les Thermopyles ou comme le boulevard, & la Lorraine qui vient d'être envahie récemment, répond à la Phocide par rapport à ſa ſituation. Une manière d'envahir ſi reſſemblante à celle du Roi Philippe découvre, ce me ſemble, aſſez clairement une conformité de deſſein parfaite: Philippe ne s'en tint pas aux Thermopyles, il paſſa outre. Je me rappelle à cette occaſion ce qu'un ſage diſoit à un Roi d'Épire en voyant les préparatifs immenſes qu'on faiſoit pour la guerre: *pourquoi*, demandoit-il à ce prince, *amaſſez-vous toutes ces armes & ce bagage? Pour conquérir l'Italie, répondit Pyrrhus. Mais l'Italie conquiſe, Seigneur, où allons-nous? Alors, cher Cynéas, nous nous rendons maîtres*

de la Sicile; de là il ne faut qu'un bon vent, & Carthage tombe entre nos mains; nous traverſerons enſuite les déſerts de la Lybie; l'Arabie & l'Égypte ne pourront nous réſiſter, la Perſe & la Grèce ſeront également aſſujetties. Ce prince n'avoit pas de moindre projet que d'établir ſa domination ſur tout l'univers; ſon langage étoit celui de l'ambition, & l'ambition penſe & agit toujours de même: je n'en dis pas davantage.

Quant aux Grecs, ils n'enviſageoient que d'une manière ſuperficielle les progrès de Philippe, & ils s'imaginoient follement que la mort de ce prince les débarraſſeroit d'un ennemi dangereux, duquel ils avoient tout à craindre. C'eſt préciſément le langage qu'on tient à préſent en Europe: on ſe flatte que la mort de l'habile politique françois mettra fin à la politique françoiſe, qu'un autre miniſtre lui ſuccédant, il n'aura pas les mêmes vues, les mêmes deſſeins. Enfin on s'amuſe de petites eſpérances, qui ſont ordinairement les conſolations des ames foibles & des petits génies. Qu'on me permette de rappeler ici le reproche que Démoſthène faiſoit à ſes Athé-

niens dans ſa première Philippique. Voici ſes paroles: „Philippe eſt mort, dira l'un; non, „répondra l'autre, mais il eſt malade . . . . „Eh! qu'il meure, ou qu'il vive, que vous „importe? quand vous ne l'aurez plus, bien„tôt, Athéniens, vous vous ſerez fait un au„tre Philippe, ſi vous ne changez pas de con„duite; car il eſt devenu ce qu'il eſt, non „pas tant par ſes propres forces que par votre „négligence.„

Il me reſte encore quelques réflexions à faire ſur les points où la conduite des Romains répond parfaitement à celle de nos Romains modernes, je veux dire les François. Que l'on conſidère l'attention extrême que les Romains avoient à ſe mêler de toutes les affaires du monde: ils affectoient même de décider toutes les querelles des princes. Rome étoit le tribunal de l'univers, & les rois & les princes avoient reconnu (je ne ſais comment) la ſouveraineté de ce tribunal; ils remettoient le jugement de leur cauſe au peuple romain, de tous les peuples le plus puiſſant & le plus fier. Le ſénat, accoutumé à juger en dernier

reſſort de la fortune des princes, s'érigeoit en arbitre ſouverain de tous leurs différens. C'eſt par ce moyen qu'ils ſe rendirent les maîtres de la Grèce, qu'ils acquirent l'héritage d'Eumène, Roi de Pergame, & ce fut encore par cette voie que l'Égypte fut réduite au nombre des provinces romaines.

On va voir que la France en a fait tout autant: mais ce que les Romains n'ont jamais fait, Louis XIV l'a oſé. Il a érigé un tribunal de réunion, qui ſous prétexte de la recherche d'anciennes dépendances, réduiſoit des provinces entières ſous le joug de ſon obéiſſance.

Il eſt temps à préſent de parler de la ſucceſſion de Charles II, dernier Roi d'Eſpagne, & du teſtament ſubſtitué ou tronqué par lequel le ſang françois a empiété ſur les droits de celui d'Eſpagne: des intrigues par leſquelles la France a voulu relever le parti du Prétendant en Angleterre, & faire ce Prince Roi de la grande Bretagne: & pour alléguer des exemples plus récens, qu'on faſſe attention à l'envoi de Don Carlos en Italie, aux menées de la France dans les troubles de la Pologne. Je

pourrois citer encore le droit d'arbitrage que la France s'arrogè dans les conteſtations de Juliers & de Bergue, entre le Roi de Pruſſe & le Palatin de Sulzbach : cette affaire ne devroit proprement toucher que l'Empire, ſi par la paix de Weſtphalie le Roi très-Chrétien n'avoit trouvé moyen de s'en mêler. On pourra voir cideſſous tout ce qui en eſt dit dans ce traité. *) Il n'y a pas jusqu'aux démêlés de la ville de Genève dont la France ne ſe ſoit mêlée; ſoit par corruption ou par d'autres voies, les Genevois ſe ſont jetés entre ſes bras. La guerre que l'Empereur fait en Hongrie ne ſe terminera pas non plus, ſans qu'il y ſoit parlé de la France; & les Corſes apprendront dans peu de ces mêmes François quel doit être leur ſort. Enfin, a-t-on des différens? la France les décide. Veut-on faire la guerre? la France eſt

(*Art. IV. de l'inſt. de la paix de Weſtphalie* §. 57.)

*) Et comme l'affaire de la ſucceſſion de Juliers entre les intéreſſés pourroit dans la ſuite du temps exciter de grands troubles dans l'Empire, ſi on ne les prévient point, on eſt convenu que la paix faite, cette cauſe ſera accommodée par les voies ordinaires devant Sa Majeſté impériale, ou par une compoſition amiable, ou par quelque autre voie légitime, ſitôt que faire ſe pourra.

de la partie. S'agit-il de régler les articles de la paix? la France donne la loi & s'érige en arbitre ſouveraine de l'univers.

Voilà les faits que j'ai cru pouvoir mettre en parallèle avec ceux que j'ai choiſis dans l'hiſtoire romaine: je les rapporte impartialement & ſans qu'aucune autre raiſon me détermine que l'amour de la vérité.

Je n'ajouterai à tout ceci qu'une ſeule remarque: elle roulera ſur une conformité de génie entre les négociateurs des Romains & les François. Lorsque la France eſt parvenue à ſon but & qu'elle n'a plus beſoin de certains ménagemens, on remarquera dans ſes négociateurs une fierté & une arrogance extrême; ſouples lorsqu'ils recherchent l'aſſiſtance des princes, & d'une hauteur inſupportable lorsque l'intérêt ne requiert plus les ſecours de ces mêmes princes. Il eſt néceſſaire de ſe rappeler l'ambaſſade que les Romains envoyèrent à Antiochus, Roi de Syrie, pour le détourner d'attaquer Ptolémée & Cléopatre, qui en qualité de Rois d'Égypte étoient alliés du peuple romain. Popilius, ſimple citoyen romain,

fut chargé de cette commiſſion; il demanda à Antiochus en termes aſſez fiers une réponſe cathégorique ſur ce qu'il lui avoit propoſé. Ce Roi ſe trouvant à la tête d'une armée, & prêt à fondre ſur l'Égypte, étonné d'une pareille propoſition, balança de répondre: Popilius, avec une baguette qu'il tenoit entre ſes mains, trace un cercle autour du Roi, & lui ordonne de répondre avant d'en ſortir. Qu'on remarque la hauteur & la manière abſolue dont l'Ambaſſadeur de France s'y eſt pris dans les affaires de Genève. Qu'on jette les yeux ſur le mémoire *) que Mr de Fénelon a préſenté aux États généraux à la Haye touchant la ſucceſſion de Juliers; qu'on ſe rappelle les diſputes puériles **) entre cet Ambaſſadeur & celui d'Angleterre ſur une préſéance auſſi ſingulière que nouvelle, & on pourra découvrir

*) A la fin de ce traité.

**) Cette diſpute venoit de ce qu'à un feſtin que donnoient les États généraux ſe trouvèrent Mrs les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre; l'Anglois porta la ſanté de l'Empereur ou celle de la proſpérité des États généraux: Mr de Fénelon dit que c'étoit à lui à porter cette ſanté: la choſe alla fort loin. On appelle cette diſpute la guerre du Buffet. Cette hiſtoire eſt généralement connue.

à tant de traits reſſemblans, des deſſeins auſſi ambitieux chez ces modernes que chez les anciens; des vues auſſi étendues chez les uns que chez les autres; enfin un rapport exact entre la conduite de France & celle de Philippe, Roi de Macédoine, ainſi qu'entre la France & la république romaine.

Il eſt facile de remarquer par ce qu'on vient de voir que le corps politique de l'Europe eſt dans une ſituation violente; il eſt comme hors de ſon équilibre & dans un état où il ne peut reſter long-temps ſans risquer beaucoup. Il en eſt comme du corps humain, qui ne ſubſiſte que par le mélange de quantités égales d'acides & d'alcalis; dès qu'une de ces deux matières prédomine, le corps s'en reſſent & la ſanté en eſt conſidérablement altérée. Et ſi cette matière augmente encore, elle peut cauſer la deſtruction totale de la machine. Ainſi dès que la politique & la prudence des princes de l'Europe perd de vue le maintien d'une juſte balance entre les puiſſances dominantes, la conſtitution de tout ce corps politique s'en reſſent: la violence ſe trouve d'un côté, la foi-

bleſſé de l'autre: chez l'un le déſir de tout envahir, chez l'autre l'impoſſibilité de l'empêcher; le plus puiſſant impoſe des lois; le plus foible eſt dans la néceſſité d'y ſouſcrire; enfin tout concourt à augmenter le déſordre & la confuſion: le plus fort, comme un torrent impétueux, ſe déborde, entraîne tout, & expoſe ce malheureux corps aux révolutions les plus funeſtes.

Ce ſont là en peu de mots les conſidérations que m'a fournies l'état préſent de l'Europe. Si quelque puiſſance trouve que je me ſuis expliqué avec trop de liberté, elle doit ſavoir que le fruit conſerve toujours un goût de terroir, & que né dans un pays libre, il m'eſt permis de m'énoncer avec une noble hardieſſe, & avec une ſincérité incapable de feindre, que la plupart des hommes ne connoiſſent point, & qui paroîtra peut-être criminelle à ceux qui, nés dans la ſervitude, ont été élevés dans l'eſclavage.

Après avoir repaſſé la conduite des politiques de l'Europe, après avoir développé le ſyſtême des cours ſelon l'étendue de mes lumiè-

res, & fait voir les dangereuſes ſuites de l'ambition de quelques princes, j'oſe pouſſer la ſonde plus avant dans la plaie de ce corps politique; je pourſuivrai le mal jusques dans ſes racines, & je m'efforcerai d'en découvrir les cauſes les plus cachées. Si mes réflexions ont le bonheur de parvenir aux oreilles de quelques princes, ils y trouveront des vérités qu'ils n'auroient jamais appriſes par la bouche de leurs courtiſans & de leurs flatteurs: peut-être ſeront-ils même étonnés de voir ces vérités ſe placer auprès d'eux ſur le trône. Qu'ils apprennent donc que leurs faux principes ſont la ſource la plus empoiſonnée des malheurs de l'Europe. Voici l'erreur de la plupart des princes. Ils croient que Dieu a créé exprès, & par une attention toute particulière pour leur grandeur, leur félicité & leur orgueil, cette multitude d'hommes dont le ſalut leur eſt commis, & que leurs ſujets ne ſont deſtinés qu'à être les inſtrumens & les miniſtres de leurs paſſions déréglées. Dès que le principe dont on part eſt faux, les conſéquences ne peuvent être que vicieuſes à l'infini: & de là cet amour déréglé

réglé pour la fauſſe gloire, de là ce déſir ardent de tout envahir, de là la dureté des impôts dont le peuple eſt chargé, de là la pareſſe des princes, leur orgueil, leur injuſtice, leur inhumanité, leur tyrannie, & tous ces vices qui dégradent la nature humaine. Si les princes ſe défaiſoient de ces idées erronées & qu'ils vouluſſent remonter juſqu'au but de leur inſtitution, ils verroient que ce rang dont ils ſont ſi jaloux, que leur élévation n'eſt que l'ouvrage des peuples; que ces milliers d'hommes qui leur ſont commis, ne ſe ſont point faits eſclaves d'un ſeul homme, afin de le rendre plus formidable & plus puiſſant; qu'ils ne ſe ſont point ſoumis à un citoyen, pour être les martyrs de ſes caprices & les jouets de ſes fantaiſies: mais qu'ils ont choiſi celui d'entr'eux qu'ils ont cru le plus juſte pour les gouverner, le meilleur pour leur ſervir de père, le plus humain pour compatir à leurs infortunes & les ſoulager, le plus vaillant pour les défendre contre leurs ennemis; le plus ſage, afin de ne les point engager mal à propos dans des guerres deſtructives & ruineuſes: enfin l'homme le plus propre à repréſenter le corps de l'État, &

en qui la ſouveraine puiſſance pût ſervir d'appui aux lois & à la juſtice, & non de moyen pour commettre impunément les crimes & pour exercer la tyrannie.

Ce principe ainſi établi, les princes éviteroient conſtamment les deux écueils qui de tout temps ont cauſé la ruine des Empires & bouleverſé le monde, ſavoir l'ambition démeſurée, & la lâche négligence des affaires. Au lieu de projeter ſans ceſſe des conquêtes, ces dieux de la terre ne travailleroient qu'à aſſurer le bonheur de leur peuple, ils emploieroient toute leur application à ſoulager les miſérables & à rendre leur domination douce & ſalutaire : il faudroit que leurs bienfaits fiſſent déſirer d'être né leur ſujet; qu'il régnât une généreuſe émulation entr'eux, à qui ſurpaſſeroit les autres en bonté & en clémence; qu'ils ſentiſſent que la vraie gloire des princes ne conſiſte point à opprimer leurs voiſins, point à augmenter le nombre de leurs eſclaves, mais à remplir les devoirs de leurs charges & à répondre en tout à l'intention de ceux qui les ont revêtus de leur pouvoir, & de qui ils tiennent la grandeur ſuprême.

Ces monarques devroient ſonger que l'ambition & la vaine gloire ſont des vices qu'on punit griévement chez les particuliers, & qu'on abhorre toujours dans un prince.

D'un autre côté les princes ayant ſans ceſſe leur devoir devant les yeux, ne négligeroient point leurs affaires, comme des occupations indignes de leur grandeur: ils ne commettroient point aveuglément le ſalut de leur peuple aux ſoins d'un miniſtre, qui peut être ſuborné, qui peut manquer de talens, & qui presque toujours eſt moins intéreſſé que le maître au bien public. Les princes veilleroient eux-mêmes ſur les démarches de leurs voiſins; ils auroient une attention extrême à pénétrer leurs projets, & à prévenir leurs entrepriſes: ils ſe précautionneroient par de bonnes alliances contre la politique de ces eſprits remuans qui ne ceſſent d'envahir, & qui ſemblables au cancer rongent & conſument tout ce qu'ils touchent. La prudence reſſerreroit les liens d'amitié & les alliances que formeroient de pareils princes: la ſageſſe ſeroit leur conſeil & feroit avorter les deſſeins de leurs ennemis; ils préféreroient un travail aſſidu & qui auroit toujours pour but

l'utilité publique, à la vie fainéante & voluptueuſe des cours.

En un mot, c'eſt un opprobre & une ignominie de perdre ſes États: & c'eſt une injuſtice & une rapacité criminelle de conquérir ceux ſur leſquels on n'a aucun droit légitime.

ESSAI

sur

les formes de gouvernement, &
sur les devoirs des souverains.

Lettre de la propre main du ROI, *par laquelle en* 1781 *il envoya au miniſtre d'État de Hertzberg ſon petit livre ſur les formes du gouvernement & ſur les devoirs des ſouverains.*

Voici quelques réflexions ſur le gouvernement, que je vous confie; elles ont été imprimées dans ma maiſon; elles ne ſont pas faites pour le public, & reſteront entre vos mains. Je ſuis &c.

FRÉDERIC.

Réponſe du Miniſtre d'État de Hertzberg au ROI.

SIRE,

Votre Majeſté m'a donné, à ma plus reſpectueuſe reconnoiſſance, une marque très-précieuſe de ſa bienveillance, en me confiant ſes réflexions ſur les formes du gouvernement & ſur les devoirs des ſouverains. Cet excellent livret ne ſortira pas de mes mains ſelon ſes gracieux ordres, quoiqu'il mérite d'être le manuel de tous les ſouverains, & qu'il ne laiſſera pas de l'être un jour. Ils y trouveroient un idéal, auquel il leur paroîtra difficile d'at-

teindre, mais dont Votre Majeſté a pourtant donné un exemple au deſſus de toute exception. Elle a donné en même temps par ſon règne une preuve déciſive en faveur du gouvernement monarchique, & ce ſera bientôt la forme de gouvernement favorite de la plupart des nations, depuis que V. M. a inſpiré aux Monarques ſes contemporains le goût de gouverner par eux-mêmes, & de marcher ſur ſes traces à l'immortalité.

J'ai toujours été porté en mon particulier pour la monarchie, & je ſuis très-perſuadé que les ſujets & les particuliers peuvent y exercer des vertus patriotiques avec plus d'effet réel, quoique avec moins d'éclat, que dans d'autres formes de gouvernement. Je regarderai conſtamment comme mon plus grand bonheur, d'être né & d'avoir vécu ſous le règne de V. M., & je ne ceſſerai d'être jusqu'au dernier moment de mon exiſtence avec le plus reſpectueux dévouement,

SIRE, DE VOTRE MAJESTÉ

Berlin, le 26 Janvier 1781.

le plus humble, plus obéiſſant & plus ſoumis ſerviteur

Hertzberg.

Nous trouvons, en remontant à l'antiquité la plus reculée, que les peuples dont la connoiſſance nous eſt parvenue, menoient une vie paſtorale, & ne formoient point de corps de ſociété: ce que la Genèſe rapporte de l'hiſtoire des patriarches, en eſt un témoignage ſuffiſant. Avant le petit peuple juif, les Égyptiens devoient être de même diſperſés dans ces contrées que le Nil ne ſubmergeoit pas; & ſans doute il s'eſt écoulé bien des ſiècles avant que ce fleuve dompté permît aux régnicoles de ſe raſſembler par bourgades. Nous apprenons par l'hiſtoire grecque le nom des fondateurs des villes, & celui des législateurs qui les premiers les raſſemblèrent en corps: cette nation fut long-temps ſauvage, comme le furent tous les habitans de notre globe. Si les annales des Étrusques, des Samnites, des Sabins &c. nous

étoient parvenues, nous apprendrions assurément que ces peuples vivoient isolés par familles, avant de s'être rassemblés & réunis. Les Gaulois formoient déjà des associations du temps que Jules-César les dompta. Mais il paroît que la grande Bretagne n'étoit pas perfectionnée à ce point, lorsque ce conquérant y passa pour la première fois avec les troupes romaines. Du temps de ce grand homme les Germains ne pouvoient se comparer qu'aux Iroquois, aux Algonquins, & pareilles nations sauvages; ils ne vivoient que de la chasse, de la pêche, & du lait de leurs troupeaux. Un Germain croyoit s'avilir en cultivant la terre; il employoit à ces travaux les esclaves qu'il avoit faits à la guerre: aussi la forêt d'Hercynie couvroit-elle presque entièrement cette vaste étendue de pays qui compose maintenant l'Allemagne. La nation ne pouvoit pas être nombreuse, faute de nourriture suffisante; & c'est là sans doute la véritable cause de ces émigrations prodigieuses des peuples du septentrion, qui se précipitoient vers le midi, pour chercher des terres toutes défrichées & un climat moins rigoureux.

On eſt étonné quand on ſe repréſente le genre humain vivant ſi long-temps dans un état d'abrutiſſement & ſans former de ſociété; & l'on recherche avidement quelle raiſon a pu le porter à ſe réunir en corps de peuple. Sans doute que les violences & les pillages d'autres hordes voiſines ont fait naître à ces peuplades iſolées l'idée de ſe joindre à d'autres familles, pour aſſurer leurs poſſeſſions par leur mutuelle défenſe. De là ſont nées les lois, qui enſeignent aux ſociétés à préférer l'intérêt général au bien particulier. Dès-lors perſonne, ſans craindre de châtiment, n'oſa s'emparer du bien d'autrui; perſonne n'oſa attenter ſur la vie de ſon voiſin; il fallut reſpecter ſa femme & ſes biens comme des objets ſacrés; & ſi la ſociété entière ſe trouvoit attaquée, chacun devoit accourir pour la ſauver. Cette grande vérité, qu'il faut agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils ſe comportaſſent envers nous, devient le principe des lois, & du pacte ſocial; de là naît l'amour de la patrie, enviſagée comme l'aſile de notre bonheur. Mais comme ces lois ne pouvoient ni ſe maintenir ni s'exécuter ſans un ſurveillant qui s'en occupât ſans

ceſſe, ce fut l'origine des magiſtrats que le peuple élut & auxquels il ſe ſoumit. Qu'on s'imprime bien que la conſervation des lois fut l'unique raiſon qui engagea les hommes à ſe donner des ſupérieurs, puisque c'eſt la vraie origine de la ſouveraineté. Ce magiſtrat étoit le premier ſerviteur de l'État. Quand ces ſociétés naiſſantes avoient à craindre de la part de leurs voiſins, le magiſtrat armoit le peuple, & voloit à la défenſe des citoyens.

Cet inſtinct général des hommes qui les anime à ſe procurer le plus grand bonheur poſſible, donna lieu à la formation des différens genres de gouvernement. Les uns crurent qu'en s'abandonnant à la conduite de quelques ſages, ils trouveroient ce bonheur; de là le gouvernement ariſtocratique: d'autres préférèrent l'oligarchie: Athènes & la plupart des républiques grecques choiſirent la démocratie. La Perſe & l'Orient plioient ſous le deſpotiſme. Les Romains eurent quelque temps des rois; mais las des violences des Tarquins, ils tournèrent la forme de leur gouvernement en ariſtocratie. Bientôt fatigué de la dureté des patriciens, qui l'opprimoient par des uſures,

le peuple s'en ſépara, & ne retourna à Rome qu'après que le ſénat eut autoriſé les tribuns que ce peuple avoit élus pour le ſoutenir contre la violence des grands; depuis il devint presque le dépoſitaire de l'autorité ſuprême. On appeloit tyrans ceux qui s'emparoient avec violence du gouvernement, & qui ne ſuivant que leurs paſſions & leurs caprices pour guides, renverſoient les lois, & les principes fondamentaux que la ſociété avoit établis pour ſa conſervation.

Mais quelque ſages que fuſſent les législateurs, & les premiers qui raſſemblèrent le peuple en corps, quelque bonnes que fuſſent leurs inſtitutions, il ne s'eſt trouvé aucun de ces gouvernemens qui ſe ſoit ſoutenu dans toute ſon intégrité. Pourquoi? Parce que les hommes ſont imparfaits, & que leurs ouvrages le ſont par conſéquent; parce que les citoyens, pouſſés par des paſſions, ſe laiſſent aveugler par l'intérêt particulier, qui toujours bouleverſe l'intérêt général; enfin parce que rien n'eſt ſtable dans ce monde. Dans les ariſtocraties l'abus que les premiers membres de l'État font de leur autorité, eſt pour l'ordinaire cauſe des

révolutions qui s'enſuivent. La démocratie des Romains fut bouleverſée par le peuple même; la maſſe aveuglée de ces plébéïens ſe laiſſa corrompre par des citoyens ambitieux, qui enſuite les aſſervirent, & les privèrent de leur liberté. C'eſt le ſort auquel l'Angleterre doit s'attendre, ſi la chambre baſſe ne préfère pas les véritables intérêts de la nation à cette corruption infame qui l'avilit. Quant au gouvernement monarchique, on en a vu bien des eſpèces différentes. L'ancien gouvernement féodal, qui étoit preſque général en Europe il y a quelques ſiècles, s'étoit établi par les conquêtes des barbares. Le général qui menoit une horde, ſe rendoit ſouverain du pays conquis, & il partageoit les provinces entre ſes principaux officiers: ceux-là à la vérité étoient ſoumis au ſuzerain, & lui fourniſſoient des troupes s'il en demandoit: mais comme quelques-uns de ces vaſſaux devinrent auſſi puiſſans que leur chef, cela formoit des États dans l'État. C'étoit une ſource de guerres civiles, dont réſultoit le malheur de la ſociété générale. En Allemagne ces vaſſaux ſont devenus indépendans; ils ont été opprimés en France, en Angleterre & en Eſpagne.

La ſeule image qui nous reſte de cet abominable gouvernement, ſubſiſte encore dans la république de Pologne. En Turquie le ſouverain eſt deſpotique, il peut commettre impunément les cruautés les plus révoltantes; mais auſſi lui arrive-t-il ſouvent, par une viciſſitude commune chez les nations barbares, ou par une juſte rétribution, qu'il eſt étranglé à ſon tour. Pour le gouvernement vraiment monarchique, il eſt le pire ou le meilleur de tous, ſelon qu'il eſt adminiſtré.

Nous avons remarqué que les citoyens n'ont accordé la prééminence à un de leurs ſemblables, qu'en faveur des ſervices qu'ils attendoient de lui; ces ſervices conſiſtent à maintenir les lois, à faire exactement obſerver la juſtice, à s'oppoſer de toutes ſes forces à la corruption des mœurs, à défendre l'État contre ſes ennemis. Le magiſtrat doit avoir l'œil ſur la culture des terres; il doit procurer l'abondance des vivres à la ſociété, encourager l'induſtrie & le commerce: il eſt comme une ſentinelle permanente qui doit veiller ſur les voiſins & ſur la conduite des ennemis de l'État. On demande que ſa prévoyance & ſa prudence forment à temps les liaiſons, & choi-

ſiſſent les alliés les plus convenables aux intérêts de ſon aſſociation. On voit par ce court expoſé quel détail de connoiſſances chacun de ces articles exige en particulier. Il faut joindre à cela une étude approfondie du local du pays que le magiſtrat doit gouverner, & bien connoître le génie de la nation; parce qu'en péchant par ignorance, le ſouverain ſe rend auſſi coupable que par les péchés qu'il auroit commis par malice: les uns ſont des défauts de pareſſe, les autres des vices du cœur; mais le mal qui en réſulte eſt le même pour la ſociété.

Les princes, les ſouverains, les rois ne ſont donc pas revêtus de l'autorité ſuprême, pour ſe plonger impunément dans la débauche & dans le luxe; ils ne ſont pas élevés ſur leurs concitoyens, pour que leur orgueil ſe pavanant dans la repréſentation, inſulte avec mépris à la ſimplicité des mœurs, à la pauvreté, à la miſère: ils ne ſont point à la tête de l'État, pour entretenir auprès de leurs perſonnes un tas de fainéans dont l'oiſiveté & l'inutilité engendrent tous les vices. La mauvaiſe adminiſtration du gouvernement monarchique provient de bien des cauſes différentes, qui ont leur ſource dans le

le caractère du ſouverain. Ainſi un prince adonné aux femmes ſe laiſſera gouverner par ſes maîtreſſes & par ſes favoris, leſquels abuſant du pouvoir qu'ils ont ſur ſon eſprit, ſe ſerviront de cet aſcendant pour commettre des injuſtices, protéger des gens perdus de mœurs, vendre des charges, & autres infamies pareilles. Si le prince, par fainéantiſe, abandonne le gouvernail de l'État en des mains mercenaires, je veux dire à ſes miniſtres; alors l'un tire à droite, l'autre à gauche, perſonne ne travaille ſur un plan général, chaque miniſtre renverſe ce qu'il a trouvé établi, quelque bonne que ſoit la choſe, pour devenir créateur de nouveautés, & pour réaliſer ſes fantaiſies, ſouvent au détriment du bien public: d'autres miniſtres qui remplacent ceux-là, ſe hâtent de bouleverſer à leur tour ces arrangemens, avec auſſi peu de ſolidité que leurs prédéceſſeurs, ſatisfaits de paſſer pour inventeurs. Ainſi cette ſuite de changemens & de variations ne donne pas aux projets le temps de pouſſer racine. De là naiſſent la confuſion, le déſordre, & tous les vices d'une mauvaiſe adminiſtration. Les prévaricateurs ont une excuſe

toute prête : ils couvrent leur turpitude par ces changemens perpétuels; & comme ces ſortes de miniſtres ſe contentent de ce que perſonne ne recherche leur conduite, ils ſe gardent bien d'en donner l'exemple en ſéviſſant contre leurs ſubalternes. Les hommes s'attachent à ce qui leur appartient : l'État n'appartient pas à ces miniſtres; ils n'ont donc pas ſon bien véritablement à cœur, tout s'exécute avec nonchalance, & avec une eſpèce d'indifférence ſtoïque, d'où réſulte le dépériſſement de la juſtice, des finances, & du militaire. De monarchique qu'il étoit, ce gouvernement dégénère en une véritable ariſtocratie, où les miniſtres & les généraux dirigent les affaires ſelon leur fantaiſie : alors on ne connoît plus de ſyſtème général; chacun ſuit ſes idées particulières, & le point central, le point d'unité eſt perdu. Comme tous les reſſorts d'une montre conſpirent au même but, qui eſt celui de meſurer le temps, les reſſorts du gouvernement devroient être montés de même, pour que toutes les différentes parties de l'adminiſtration concouruſſent également au plus grand bien de l'État, objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue.

D'ailleurs, l'intérêt perſonnel des miniſtres & des généraux fait pour l'ordinaire qu'ils ſe contrecarrent en tout, & que quelquefois ils empêchent l'exécution des meilleures choſes, parce que ce ne ſont pas eux qui les ont propoſées. Mais le mal arrive à ſon comble, ſi des ames perverſes parviennent à perſuader au ſouverain que ſes intérêts ſont différens de ceux de ſes ſujets: alors le ſouverain devient l'ennemi de ſes peuples ſans ſavoir pourquoi; il devient dur, ſévère, inhumain par mal-entendu; car le principe dont il part étant faux, les conſéquences le doivent être néceſſairement. Le ſouverain eſt attaché par des liens indiſſolubles au corps de l'État: par conſéquent il reſſent par répercuſſion tous les maux qui affligent ſes ſujets; & la ſociété ſouffre également des malheurs qui touchent ſon ſouverain. Il n'y a qu'un bien, qui eſt celui de l'État en général. Si le prince perd des provinces, il n'eſt plus en état comme par le paſſé d'aſſiſter ſes ſujets: ſi le malheur l'a forcé de contracter des dettes, c'eſt aux pauvres citoyens à les acquitter: en revanche, ſi le peuple eſt peu nombreux, s'il croupit dans la miſère, le ſouverain eſt privé

de toute reſſource. Ce ſont des vérités ſi inconteſtables, qu'il n'eſt pas beſoin d'appuyer davantage là-deſſus.

Je le répète donc, le ſouverain repréſente l'État: lui & ſes peuples ne forment qu'un corps, qui ne peut être heureux qu'autant la concorde les unit. Le Prince eſt à la ſociété qu'il gouverne, ce que la tête eſt au corps: il doit voir, penſer, & agir pour toute la communauté; afin de lui procurer tous les avantages dont elle eſt ſuſceptible. Si l'on veut que le gouvernement monarchique l'emporte ſur le républicain, l'arrêt du ſouverain eſt prononcé; il doit être actif & intègre, & raſſembler toutes ſes forces pour fournir la carrière qui lui eſt ouverte. Voici l'idée que je me fais de ſes devoirs.

Il doit ſe procurer une connoiſſance exacte & détaillée de la force & de la foibleſſe de ſon pays, tant pour les reſſources pécuniaires, que pour la population, les finances, le commerce, les lois, & le génie de la nation qu'il doit gouverner. Les lois, ſi elles ſont bonnes, doivent être exprimées clairement, afin que la chicane ne puiſſe pas les tourner à ſon gré, pour en

éluder l'eſprit, & décider de la fortue des particuliers arbitrairement & ſans règle: la procédure doit être auſſi courte qu'il eſt poſſible, afin d'empêcher la ruine des plaideurs, qui conſumeroient en faux frais ce qui leur eſt dû juſtement & de bon droit. Cette partie du gouvernement ne ſauroit être aſſez ſurveillée, pour mettre toutes les barrières poſſibles à l'avidité des juges & des avocats. On retient tout le monde dans ſon devoir par des viſites qui ſe font de temps à autre dans les provinces; quiconque ſe croit léſé, oſe porter ſes plaintes à la commiſſion, & les prévaricateurs doivent être ſévèrement punis; il eſt peut-être ſuperflu d'ajouter que les peines ne doivent jamais paſſer le délit, que la violence ne doit jamais être employée au lieu des lois, & qu'il vaut mieux qu'un ſouverain ſoit trop indulgent que trop ſévère. Comme tout particulier qui n'agit pas par principes, a une conduite inconſéquente, il importe encore plus qu'un magiſtrat qui veille au bien des peuples, agiſſe d'après un ſyſtème arrêté de politique, de guerre, de finance, de commerce, & de lois. Par exemple, un peuple doux ne doit point avoir des lois ſévères, mais des lois ada-

ptées à ſon caractère. La baſe de ces ſyſtèmes doit toujours être relative au plus grand bien de la ſociété; les princes doivent être adaptés à la ſituation du pays, à ſes anciens uſages (s'ils ſont bons), au génie de la nation. Par exemple, en politique c'eſt un fait connu que les alliés les plus naturels, & par conſéquent les meilleurs, ſont ceux dont les intérêts concourent avec les nôtres, & qui ne ſont pas ſi proches voiſins, qu'on puiſſe être engagé dans quelque diſcuſſion d'intérêt avec eux. Quelquefois des événemens bizarres donner lieu à des combinaiſons extraordinaires. Nous avons eu, de nos jours, des nations de tout temps rivales, & même ennemies, marcher ſous les mêmes bannières; mais ce ſont des cas qui arrivent rarement, & qui ne ſerviront jamais d'exemples. Ces ſortes de liaiſons ne peuvent être que momentanées, au lieu que le genre des autres, contractées par un intérêt commun, peut ſeul être durable. Dans la ſituation où l'Europe eſt de nos jours, où tous les princes ſont armés, parmi leſquels il s'élève des puiſſances prépondérantes, en état d'écraſer les foibles, la prudence exige qu'on s'allie avec d'au-

tres puiſſances, ſoit pour s'aſſurer des ſecours en cas d'attaque, ſoit pour réprimer les projets dangereux de ſes ennemis, ſoit pour ſoutenir, à l'aide de ces alliés, de juſtes prétentions contre ceux qui voudroient s'y oppoſer. Mais cela ne ſuffit pas: il faut avoir chez ſes voiſins, ſurtout chez ſes ennemis, des oreilles & des yeux ouvertes qui rapportent fidellement ce qu'ils ont vu & entendu. Les hommes ſont méchans; il faut ſe garder ſurtout d'être ſurpris, parce que tout ce qui ſurprend effraie & décontenance, ce qui n'arrive jamais quand on eſt préparé, quelque fâcheux que ſoit l'événement auquel on doit s'attendre. La politique européenne eſt ſi fallacieuſe, que le plus aviſé peut devenir dupe, s'il n'eſt pas toujours alerte & ſur ſes gardes.

Le ſyſtème militaire doit être également aſſis ſur de bons principes, qui ſoient ſûrs, & reconnus par l'expérience. On doit connoître le genie de la nation, de quoi elle eſt capable, & juſqu'où l'on oſe riſquer ſes entrepriſes en la menant à l'ennemi. Dans nos temps il nous eſt interdit d'employer à la guerre les uſages des Grecs & des Romains. La découverte de

la poudre à canon a changé entièrement la façon de faire la guerre. Maintenant c'eſt la ſupériorité du feu qui décide de la victoire: les exercices, les téglemens, & la tactique ont été refondus; pour les conformer à cet uſage; & récemment, l'abus énorme des nombreuſes artilleries qui appeſantiſſent les armées, nous force également d'adopter cette mode, tant pour nous ſoutenir dans nos poſtes, que pour attaquer l'ennemi dans ceux qu'il occupe, au cas que d'importantes raiſons l'exigent. Tant de raffinemens nouveaux ont donc ſi fort changé l'art de la guerre, que ce ſeroit de nos jours une témérité impardonnable à un général, en imitant les Turenne, les Condé, les Luxembourg, de riſquer une bataille en ſuivant les diſpoſitions que ces grands généraux ont faites de leur temps. Alors les victoires ſe remportoient par la valeur & par la force; maintenant l'artillerie décide de tout, & l'habileté du général conſiſte à faire approcher ſes troupes de l'ennemi, ſans qu'elles ſoient détruites avant de commencer à l'attaquer. Pour ſe procurer cet avantage, il faut qu'il faſſe taire le feu de l'ennemi par la ſupériorité de celui qu'il lui oppoſe. Mais ce

qui reſtera éternellement ſtable dans l'art militaire, c'eſt la *caſtramétrie*, ou l'art de tirer le plus grand partie poſſible d'un terrain pour ſon avantage. Si de nouvelles découvertes ſe font encore, ce ſera une néceſſité que les généraux de ces temps-là ſe prêtent à ces nouveautés, & changent à notre tactique ce qui exige correction. Il eſt des États qui par leur local, & par leur conſtitution, doivent être des puiſſances maritimes; telles ſont l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Danemarck: ils ſont environnés de la mer, & les colonies éloignées qu'ils poſſèdent, les obligent d'avoir des vaiſſeaux pour entretenir la communication & le commerce entre la mère-patrie & ces membres détachés. Il eſt d'autres États, comme l'Autriche, la Pologne, la Pruſſe, & même la Ruſſie, dont les uns pourroient ſe paſſer de marine, & les autres commettroient une faute impardonnable en politique s'ils diviſoient leurs forces, en voulant employer ſur mer des troupes dont ils ont un beſoin indiſpenſable ſur terre. Le nombre des troupes qu'un État entretient, doit être en proportion des troupes qu'ont ſes ennemis; il faut qu'il ſe trouve en même force, ou le

plus foible risque de succomber. On objectera peut-être que le prince doit compter sur les secours de ces alliés. Cela seroit bon, si les alliés étoient tels qu'ils devroient être; mais leur zèle n'est que tiédeur, & l'on se trompe à coup sûr, si l'on compte sur d'autres que sur soi-même. Si la situation des frontières permet de les défendre par des fortereſſes, il ne faut rien négliger pour en construire, & ne rien épargner pour les perfectionner. La France en a donné l'exemple, & elle en a senti l'avantage en différentes occasions.

Mais, ni la politique, ni le militaire ne peuvent prospérer, si les finances ne sont pas entretenues dans le plus grand ordre, & si le prince lui-même n'est économe & prudent. L'argent est comme la baguette des enchanteurs, par le moyen de laquelle ils opéroient des miracles. Les grandes vues politiques, l'entretien du militaire, les meilleures intentions pour le soulagement des peuples, tout cela demeure engourdi, si l'argent ne le vivifie. L'économie du souverain est d'autant plus utile pour le bien public, que s'il ne se trouve pas avoir des fonds suffisans en réserve, soit pour

fournir aux frais de la guerre ſans charger ſes peuples d'impôts extraordinaires, ſoit pour ſecourir les citoyens dans des calamités publiques, toutes ces charges tombent ſur les ſujets, qui trouvent ſans reſſource dans des temps malheureux, où ils ont ſi grand beſoin d'aſſiſtance. Aucun gouvernement ne peut ſe paſſer d'impôts; ſoit républicain, ſoit monarchique, il en a un égal beſoin. Il faut bien que le magiſtrat, chargé de toute la beſogne publique, ait de quoi vivre; que les juges ſoient payés, pour les empêcher de prévariquer; que le ſoldat ſoit entretenu, afin qu'il ne commette point de violence, faute d'avoir de quoi ſubſiſter; il faut de même que les perſonnes prépoſées au maniement des finances ſoient aſſez bien payées pour que le beſoin ne les oblige pas d'adminiſtrer infidellement les deniers publics. Ces différentes dépenſes demandent des ſommes conſidérables; ajoutez-y encore quelque argent mis annuellement de côté pour les cas extraordinaires. Voilà cependant ce qui doit être néceſſairement pris ſur le peuple. Le grand art conſiſte à lever ces fonds ſans fouler les citoyens. Pour que les taxes ſoient égales & non arbi-

traires, l'on fait des cadaſtres, qui, s'ils ſont claſſés avec exactitude, proportionnent les charges ſelon les moyens des individus; cela eſt ſi néceſſaire, que ce ſeroit une faute impardonnable en finance, ſi les impots mal-adroitement répartis dégoûtoient le cultivateur de ſes travaux; il doit, ayant acquitté ſes droits, pouvoir encore vivre avec une certaine aiſance lui & ſa famille. Bien loin d'opprimer les pères nourriciers de l'État, il faut les encourager à bien cultiver leurs terres; c'eſt dans cette culture que conſiſte la véritable richeſſe du pays. La terre fournit les comeſtibles les plus néceſſaires, & ceux qui la travaillent, ſont, comme nous l'avons déjà dit, les vrais pères nourriciers de la ſociété. On m'oppoſera peut-être que la Hollande ſubſiſte, ſans que ſes champs lui rapportent la centième partie de ce qu'elle conſomme. Je réponds à cette objection que c'eſt un petit État, chez lequel le commerce ſupplée à l'agriculture; mais plus un gouvernement eſt vaſte, plus l'économie rurale a beſoin d'être encouragée. Une autre eſpèce d'impôts qu'on lève ſur les villes, ce ſont les acciſes: elles veulent être maniées avec des mains adroits, pour ne

point charger les comeſtibles les plus néceſſaires à la vie, comme le pain, la petite bière, la viande &c.; ce qui retomberoit ſur les ſoldats, ſur les ouvriers, & ſur les artiſans; d'où il s'enſuivroit, pour le malheur du peuple, que la main-d'œuvre rehauſſeroit de prix; par conſéquent les marchandiſes deviendroient ſi chères, qu'on en perdroit le débit étranger. C'eſt ce qui arrive maintenant en Hollande & en Angleterre. Ces deux nations ayant contracté des dettes immenſes dans les dernières guerres, ont créé de nouveaux impôts pour en payer les intérêts; mais comme leur mal adreſſe en a chargé la main-d'œuvre, ils ont presque écraſé leurs manufactures. De là la cherté en Hollande étant augmentée, ces républicains font fabriquer leurs draps à Verviers & à Liége, & l'Angleterre a perdu un débit conſidérable de ſes laines en Allemagne. Pour obvier à ces abus, le ſouverain doit ſouvent ſe ſouvenir de l'état du pauvre peuple, ſe mettre à la place d'un payſan & d'un manufacturier, & ſe dire alors: ſi j'étois né dans la claſſe de ces citoyens dont les bras ſont le capital, que déſirerois-je du ſouverain? Ce que le bon ſens alors lui indi-

quera, ſon devoir eſt de le mettre en pratique. Il ſe trouve des provinces, dans la plupart des États de l'Europe, où les payſans attachés à la glèbe ſont ſerfs de leurs gentilshommes: c'eſt de toutes les conditions la plus malheureuſe & qui révolte le plus l'humanité. Aſſurément aucun homme n'eſt né pour être l'eſclave de ſon ſemblable: on déteſte avec raiſon un pareil abus, & l'on croit qu'il ne faudroit que vouloir pour abolir cette coutume barbare; mais il n'en eſt pas ainſi, elle tient à d'anciens contrats faits entre les poſſeſſeurs des terres & les colons. L'agriculture eſt arrangée en conſéquence des ſervices des payſans: en voulant abolir tout d'un coup cette abominable geſtion, on bouleverſeroit entièrement l'économie des terres, & il faudroit en partie indemniſer la nobleſſe des pertes qu'elle ſouffriroit en ſes revenus.

Enſuite s'offre l'article des manufactures & du commerce, non moins important. Pour qu'un pays ſe conſerve dans une ſituation floriſſante, il eſt de toute néceſſité que la balance du commerce lui ſoit avantageuſe: s'il paye plus pour les importations qu'il ne gagne par les exportations, il

faut néceſſairement qu'il s'appauvriſſe d'année en année. Qu'on ſe figure une bourſe où il y a cent ducats: tirez-en journellement un, & n'y remettez rien, vous conviendrez qu'au bout de cent jours la bourſe ſera vide. Voici les moyens d'obvier à cette perte: faire manufacturer toutes les premières matières qu'on poſſède, faire travailler les matières étrangères, pour y gagner la main-d'œuvre, & travailler à bon marché, pour ſe procurer le débit étranger. Quant au commerce, il roule ſur trois points; ſur le ſuperflu de vos denrées que vous exportez: ſur celles de vos voiſins qui vous enrichiſſent en les vendant; & ſur les marchandiſes étrangères que vos beſoins exigent & que vous importez. C'eſt ſur ces productions que nous venons d'indiquer, que doit ſe régler le commerce d'un État; voilà de quoi il eſt ſuſceptible par la nature des choſes. L'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal ont des poſſeſſions aux deux Indes, & des reſſources plus étendues pour leur marine marchande que les autres royaumes: profiter des avantages qu'on a, & ne rien entreprendre au delà de ſes forces, c'eſt le conſeil de la ſageſſe

Il nous reſte à parler des moyens les plus propres pour maintenir invariablement l'abondance des vivres dont la ſociété a un beſoin indiſpenſable pour demeurer floriſſante. Le premier eſt d'avoir ſoin que les terres ſoient bien cultivées; de défricher tous les terrains qui ſont capables de rapport; d'augmenter les troupeaux, pour gagner d'autant plus de lait, de beurre, de fromage, & d'engrais; d'avoir enſuite un relevé exact de la quantité des différentes eſpèces de grains gagnés dans de bonnes, dans de médiocres, & dans de mauvaiſes années; d'en décompter la conſommation; & par ce réſultat de s'inſtruire de ce qu'il y a de ſuperflu, dont l'exportation doit être permiſe; ou de ce qui manque à la conſommation, & que le beſoin demande qu'on ſe procure. Tout ſouverain attaché au bien public eſt obligé de ſe pourvoir de magaſins abondamment fournis, pour ſuppléer à la mauvaiſe récolte & pour prévenir la famine. Nous avons vu en Allemagne, dans les mauvaiſes années de 1771 & de 1772, les malheurs que la Saxe & les provinces de l'Empire ont ſoufferts, parce que cette précaution ſi utile

utile avoit été négligée. Le peuple broyoit l'écorce des chênes, qui lui ſervoit d'aliment : cette miſérable nourriture accéléra ſa mort; nombre de familles périrent ſans ſecours, c'étoit une déſolation univerſelle; d'autres pâles, blêmes, & décharnés, s'expatriérent pour chercher des ſecours ailleurs; leur vue excitoit la compaſſion, un cœur d'airain y auroit été ſenſible. Quels reproches leurs magiſtrats ne devoient-ils pas ſe faire, d'être les ſpectateurs de ces calamités, ſans y pouvoir porter de remède?

Nous paſſons maintenant à un autre article, auſſi intéreſſant peut-être. Il eſt peu de pays où les citoyens ayent les mêmes opinions ſur la religion; elles diffèrent ſouvent entièrement; il en eſt qu'on appelle ſectes : la queſtion s'élève alors, faut-il que tous les citoyens penſent de même? ou peut-on permettre à chacun de penſer à ſa guiſe? De ſombres politiques vous diront: tout le monde doit être de la même opinion, pour que rien ne diviſe les citoyens; le théologien ajoute: quiconque ne penſe pas comme moi,

eſt damné, & il ne convient pas que mon ſouverain ſoit un roi de damnés: il faut donc les détruire dans ce monde pour qu'ils proſpèrent d'autant mieux dans l'autre. On répond à cela que jamais ſociété ne penſera de même; que chez les nations chrétiennes la plupart ſont anthropomorphites; que chez les catholiques le grand nombre eſt idolâtre, parce qu'on ne me perſuadera jamais qu'un manan ſache diſtinguer le culte de *latrie* & d'*hyperdulie;* il adore de bonne foi l'image qu'il invoque. Voilà donc nombre d'hérétiques dans toutes les ſectes chrétiennes: de plus, chacun croit ce qui lui paroît vraiſemblable. On peut contraindre un pauvre miſérable à prononcer un certain formulaire, auquel il refuſe ſon conſentement intérieur; ainſi le perſécuteur n'a rien gagné. Mais ſi l'on remonte à l'origine de la ſociété, il eſt tout à fait évident que le ſouverain n'a aucun droit ſur la façon de penſer des citoyens. Ne faudroit-il pas être en démence pour ſe figurer que des hommes ont dit à un homme leur ſemblable: nous vous élevons au deſſus de

nous, parce que nous aimons l'eſclavage, & nous vous donnons la puiſſance de diriger nos penſées à votre volonté? Ils ont dit au contraire: nous avons beſoin de vous pour maintenir les lois auxquelles nous voulons obéir, pour nous gouverner ſagement, pour nous défendre; du reſte, nous exigeons de vous que vous reſpectiez notre liberté. Voilà la ſentence prononcée, elle eſt ſans appel, & même cette tolérance eſt ſi avantageuſe aux ſociétés où elle eſt établie, qu'elle fait le bonheur de l'État. Dès que tout culte eſt libre, tout le monde eſt tranquille; au lieu que la perſécution a donné lieu aux guerres civiles les plus ſanglantes, les plus longues, & les plus deſtructives. Le moindre mal qu'attire la perſécution, eſt de faire émigrer les perſécutés: dans certaines provinces de France la population a ſouffert & ſe reſſent encore de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce ſont là en général les devoirs qu'un prince doit remplir: afin qu'il ne s'en écarte jamais, il doit ſe rappeler ſouvent qu'il eſt homme ainſi que le moindre de ſes ſujets: s'il

eſt le premier juge, le premier général, le premier financier, le premier miniſtre de la ſociété, ce n'eſt pas pour qu'il repréſente, mais afin qu'il rempliſſe les devoirs que ces noms lui impoſent. Il n'eſt que le premier ſerviteur de l'État, obligé d'agir avec probité, avec ſageſſe, & avec un entier déſintéreſſement, comme ſi à chaque moment il devoit rendre compte de ſon adminiſtration à ſes citoyens. Ainſi il eſt coupable s'il prodigue l'argent du peuple, le produit des impôts, en luxe, en faſte, en débauches; lui qui doit veiller aux bonnes mœurs, les gardiennes des lois; qui doit perfectionner l'éducation nationale, & non la pervertir par de mauvais exemples. C'eſt un objet des plus importans que la conſervation des bonnes mœurs dans leur intégrité: le ſouverain peut y contribuer beaucoup en diſtinguant & récompenſant les citoyens qui ont fait des actions vertueuſes, en témoignant du mépris pour ceux dont la dépravation ne rougit plus de ſes déréglemens. Le prince doit déſapprouver hautement toute action déshonnête; & refuſer

des diſtinctions à ceux qui ſont incorrigibles. Il eſt encore un objet intéreſſant qu'il ne faut pas perdre de vue, & qui, s'il étoit négligé, porteroit un préjudice irréparable aux bonnes mœurs; c'eſt quand le prince diſtingue trop des perſonnes qui, ſans mérite, poſſèdent de grandes richeſſes. Ces honneurs prodigués mal-à-propos confirment le public dans le préjugé vulgaire, qu'il ſuffit d'avoir du bien pour être conſidéré. Dès-lors l'intérêt & la cupidité ſecouent le frein qui les retenoit; chacun veut accumuler des richeſſes; on emploie les voies les plus iniques pour les acquérir; la corruption gagne, elle s'enracine, elle devient générale; les hommes à talens, les hommes vertueux ſont mépriſés, & le public n'honore que ces bâtards de Midas dont la grande dépenſe & le faſte l'éblouiſſent. Pour empêcher que les mœurs nationales ne ſe pervertiſſent juſqu'à cet horrible excès, le prince doit être ſans ceſſe attentif à ne diſtinguer que le mérite perſonnel, & à ne témoigner que du mépris pour l'opulence ſans mœurs & ſans vertus. Au reſte, comme le ſouverain eſt propre-

ment le chef d'une famille de citoyens, le père de ſes peuples, dans toutes les occaſions il doit ſervir de dernier refuge aux malheureux, tenir lieu de père aux orphelins, ſecourir les veuves, avoir des entrailles pour le dernier miſérable comme pour le premier courtiſan, & répandre des libéralités ſur ceux qui privés de tout ſecours, ne peuvent trouver d'aſſiſtance que dans ſes bienfaits.

Voilà, ſelon les principes que nous avons établis au commencement de cet Eſſai, l'idée exacte qu'on doit ſe former des devoirs d'un ſouverain, & de la ſeule manière qui peut rendre bon & avantageux le gouvernement monarchique. Si bien des princes ont une conduite différente, il faut l'attribuer à ce qu'ils ont peu réfléchi ſur leur inſtitution, & ſur les devoirs qui en dérivent. Ils ont porté une charge dont ils ont méconnu le poids & l'importance, ils ſe ſont fourvoyés faute de connoiſſances. Car dans nos temps l'ignorance fait commettre plus de fautes que la méchanceté. Cette eſquiſſe du ſouverain paroîtra peut-être aux cenſeurs l'archétype des Stoïciens, l'idée

du ſage qu'ils avoient imaginé, qui n'exiſta jamais, & dont le ſeul Marc-Aurèle approcha le plus. Nous ſouhaitons que ce foible eſſai puiſſe former des Marc-Aurèles; ce ſeroit là plus belle récompenſe à laquelle nous puſſions nous attendre, & qui feroit en même temps le bien de l'humanité. Nous devons cependant ajouter à ceci, qu'un prince qui fourniroit la carrière laborieuſe que nous avons tracée, ne parviendroit pas à une perfection entière, parce qu'avec toute la bonne volonté poſſible, il pourroit ſe tromper dans le choix de ceux qu'il emploieroit à l'adminiſtration des affaires; parce qu'on pourroit lui repréſenter les choſes ſous un faux jour, que ſes ordres ne ſeroient pas exécutés ponctuellement, qu'on voileroit des iniquités de façon qu'elles ne parviendroient pas à ſa connoiſſance, que des employés durs & entiers mettroient trop de rigueur & de hauteur dans leur geſtion; enfin, parce que dans un pays étendu le prince ne ſauroit être partout. Tel eſt donc & ſera le deſtin des choſes d'ici-bas, que jamais on n'atteindra au degré de perfection qu'exige le

bonheur des peuples, & qu'en fait de gouvernement, comme pour toute autre chose, il faudra se contenter de ce qui est le moins défectueux.

DIALOGUE DES MORTS

entre

le Prince Eugène, Milord Marlborough, & le Prince de Lichtenſtein.

Marlborough.

Caron va mourir inceſſamment de faim; on ne paſſe plus ſur ſa barque; depuis quelques jours nous n'avons point reçu de courriers de l'autre monde; ſi cela continue, nous ne ſaurons plus ce qui s'y paſſe; ce ſera bien dommage.

Eugène.

Tous ceux qui meurent ne parviennent pas à ces heureux champs que nous habitons; beaucoup s'en vont au Tartare, & puis les maladies contagieuſes, les peſtes, la famine ne ravagent pas toujours la terre: donnez-vous patience, il en viendra de reſte.

Marlborough.

Les Anglois ſe pendent aſſez volontiers dans l'arrière-ſaiſon; cependant je n'en vois point arriver; peut-être qu'un bill du parlement a défendu à mes compatriotes de ſe pendre.

Eugène.

Vous avez eu en dernier lieu Milord Chesterfield, vous n'avez pas à vous plaindre, & moi mon parent le Roi de Sardaigne. On ne meurt pas tous les jours. Laissons les hommes vivre, pour qu'ils ayent le temps de dévider la fusée des sottises qu'ils doivent achever avant de mourir; mais ne vois-je pas une ombre?

Marlborough.

Oui, c'est un nouveau venu qui s'avance vers nous.

Eugène.

Je crois le connoître. N'êtes-vous pas le Prince Wenceslas Lichtenstein?

Lichtenstein.

Oui, c'est moi qu'une mort assez douloureuse vient d'arracher à ma famille, à mes grands biens, à mes honneurs.

Eugène.

C'est le sort commun de tous les hommes. Mais comme vous venez de loin, pour nous payer votre droit d'entrée, contez-nous les nouvelles du pays d'où vous venez.

Lichtenſtein.

Il y en a beaucoup. Tout eſt changé, les temps paſſés ſont éclipſés par les temps modernes. Vous ne reconnoîtriez plus l'Europe; on a fait des progrès en tous genres.

Eugène.

Je ne reconnoîtrois plus l'Europe! Sans doute que cette maiſon impériale dont j'ai étendu & même affermi la puiſſance, a fait de grands progrès & s'eſt immenſement accrue depuis mon temps?

Lichtenſtein.

Ce n'eſt pas préciſément cela; car depuis votre mort, après avoir été battus par les Turcs, les Pruſſiens & les François, nous avons perdu une demi-douzaine de provinces; mais ce ſont des bagatelles.

Eugène.

Vous êtes inconcevable. Si vous avez tant perdu, quels progrès avez-vous pu faire?

Lichtenſtein.

Nous avons perfectionné nos finances; avec la moitié des provinces qui nous reſtent, nous

avons plus de revenus que n'en eut jamais Charles VI avec le royaume de Naples, tout le Milanois, la Servie, la Siléfie & Belgrad. Et quant au militaire, nous entretenons 160,000 hommes, que vous ne pûtes jamais payer de votre temps. Pour moi j'ai travaillé à l'artillerie; j'ai dépenſé 300,000 écus de mon bien pour la mettre ſur un bon pied. Auſſi une armée ne ſe meut-elle plus à moins de traîner 400 bouches à feu à ſa ſuite. Vous n'entendiez rien à cet uſage de l'artillerie qui fait de nos camps des fortereſſes. A peine aviez-vous 30 canons dans votre armée.

Eugène.

Il eſt vrai; mais avec ce peu de canons je battois l'ennemi & ne me laiſſois pas battre.

Lichtenſtein.

On peut être battu; ce ſont de petits malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme.

Eugène.

Oui, mais non par ſa faute.

Lichtenſtein.

Oh, vous ſaurez qu'on juge bien mieux à préſent qu'on ne faiſoit jadis. Notre raiſon a pris un pli géométrique, qui la rend presque infaillible; mais je n'oſe vous dire les jugemens qu'elle produit.

Eugène.

Dites-le hardiment. Quoique morts vous pourrez encore nous inſtruire.

Lichtenſtein.

Puisque vous le voulez, vous ſaurez que le public a ſi fort élevé la réputation du Maréchal Daun, (quoique ſouvent malheureux,) que ſon nom éclipſe totalement le vôtre.

Marlborough.

Êtes-vous mort de la fièvre chaude, & le délire vous en eſt-il reſté? Je ne croirai jamais que la mémoire d'Eugène puiſſe être avilie au point, qu'on préfère un Daun battu à ce héros, qui étoit plus Empereur que Charles VI, qui formoit de ſavans projets de campagne, qui ſur le crédit de ſon grand nom trouvoit les ſommes néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement, qui enſuite exécutoit lui-même

ſes projets en battant l'ennemi & en conquérant de vaſtes provinces.

Lichtenſtein.

Je n'ai point la fièvre chaude, c'eſt le public qui eſt en délire, & qui reproche au Prince Eugène de n'avoir pas ſu faire des relations circonſtanciées de ſes ſuccès au conſeil de guerre.

Marlborough (à Eugène).

On vous accuſe de n'avoir pas été aſſez bon ſecrétaire. J'ai cru que le propre des héros étoit de faire de grandes actions & de laiſſer aux déſœuvrés le ſoin d'en recueillir les détails.

Eugène.

Vraiment je me ſuis bien gardé d'étendre mes relations; il ſuffiſoit de notifier le réſultat de mes opérations à mes ennemis, qui ſe trouvoient tous dans ce conſeil de guerre. Si j'avois pu rendre mon ſtyle plus laconique, mes campagnes n'en auroient été que plus heureuſes.

Marlborough.

J'en ai uſé de même avec la Reine Anne & ſon parlement. Nos maîtres étoient de vrais outomates; que falloit-il de plus que de les informer

former ſommairement du réſultat de nos opérations; ils ne pouvoient juger ni de nos deſſeins, de nos projets, ni des raiſons que nous avions d'entreprendre plutôt une choſe qu'une autre.

Lichtenſtein.

Ce n'eſt pas mon ſentiment propre, je ne fais que vous rendre compte de la façon de penſer du public, je ne ſuis que nouvelliſte; mais, Milord, vous vous trouvez dans la même catégorie que le Prince Eugène. Si je vous rapportois comment on raiſonne en Angleterre je craindrois fort de vous indigner.

Marlborough.

Parlez hardiment. Après ce que je viens d'entendre, rien ne peut m'étonner.

Lichtenſtein.

C'eſt en rougiſſant que je vous dirai que des gens qui ne ſavent ce que c'eſt qu'une compagnie, encore moins un bataillon, décident que vous n'étiez pas grand militaire, que vous deviez toute votre réputation à Cadogan, que vous étiez politique ruſé plutôt que grand général, capable de mouvoir tous les reſſorts de l'intri-

gue dans votre parlement, pour perpétuer la guerre, & ſous cet abri accumuler par des pillages les ſommes conſidérables que vous avez amaſſées.

Marlborough.

Mon cas eſt ſingulier. J'ai été mortel, mais l'envie de mes ennemis m'a ſurvécu. Oui, je me ſuis ſervi de Cadogan comme d'un habile homme que j'ai choiſi pour m'aſſiſter dans mes travaux. Quel homme peut ſeul ſuffire pour mouvoir une armée? Il faut des aſſiſtans; plus l'on eſt aidé & mieux en vont les affaires. J'ai eu des amis, même un parti dans le parlement; il le falloit bien, ou la méſintelligence inteſtine & le défaut d'aſſiſtance nous auroit ruinés, les plus beaux projets auroient manqué d'exécution; & ſi j'ai tiré quelque argent des ſauvegardes, c'étoit du pays de l'ennemi; c'eſt une rétribution légitime, dûe à tout général commandant en chef; tout autre en ma place en auroit fait autant & peut-être davantage.

Eugène.

Quoi! Hœchſtedt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, n'ont pu ſervir de bouclier au

nom de ce grand homme, & la victoire même n'a pu le défendre contre les indignes traits de l'envie? Et quel rôle auroit joué l'Angleterre ſans ce vrai héros, qui l'a ſoutenu & l'a fait valoir, & qui l'auroit portée au comble de la grandeur, ſans ces miſérables intrigues féminines dont la France profita pour le faire diſgracier. Louis XIV étoit perdu, ſi le crédit de Marlborough s'étoit ſoutenu deux années encore.

Lichtenſtein.

J'avoue que la Reine Anne ſans Marlborough, & Charles VI ſans Eugène auroient joué un triſte rôle. C'eſt à vous deux ſeuls que ces deux monarchies doivent leur conſidération & leur gloire; les gens ſenſés en conviennent; mais il faut compter dans le monde mille imbécilles & cent fous contre un homme de bon ſens. Ainſi vous ne devez pas vous étonner des jugemens baroques que la poſtérité a portés ſur vos perſonnes.

Eugène.

Il faut avouer que nous joupns de malheur. Quand il n'y a qu'une voix ſur Alexandre,

Céſar, Scipion, & Paul Émilie, pourquoi faut-il qu'après avoir fait de grandes choſes comme eux, le public s'acharne ſur notre réputation, tandis que la leur ſe ſoutient conſtamment & que tout panégyriſte s'efforce de leur comparer celui qu'il loue pour l'honorer.

Lichtenſtein.

Leur bonheur a voulu que dans leur ſiècle il n'y eût point d'Encyclopédiſte.

Marlborough.

Qu'eſt-ce qu'un Encyclopédiſte? Quel nom barbare! Eſt-ce un Iroquois? Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Lichtenſtein.

Oh! je le crois bien, il n'en exiſtoit point de votre temps. Les Encyclopédiſtes ſont une ſecte de ſoi-diſant philoſophes, formée de nos jours; ils ſe croient ſupérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des Cyniques, ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'eſprit; ils ſe targuent de géométrie, & ſoutiennent que ceux qui n'ont pas

étudié cette ſcience, ont l'eſprit faux; que par conſéquent ils ont ſeuls le don de bien raiſonner; leurs diſcours les plus communs ſont farcis de termes ſcientifiques. Ils diront, par exemple, que telles lois ſont ſagement établies en raiſon inverſe du quarré des diſtances; que telle puiſſance prête à former une alliance avec une autre, ſe ſent attirer à elle par l'effet de l'attraction, & que bientôt les deux nations ſeront aſſimilées. Si on leur propoſe une promenade, c'eſt le problème d'une courbe à réſoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guériſſent par les règles de l'hydroſtatique. Si une puce les a mordus, ce ſont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'eſt pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre & d'injures; ce crime de lèſe-philoſophie eſt irrémiſſible.

Eugène.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

Lichtenſtein.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les ſciences, hors celle de leurs calculs. Les poëſies ſont des frivolités dont il faut exclure les fables, un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'hiſtoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous: la France doit devenir un État républicain, dont un géomètre ſera le législateur, & que des géomètres gouverneront en ſoumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitéſimal. Cette république conſervera une paix conſtante, & ſe ſoutiendra ſans armée.

Marlborough.

Tout ce que j'entends eſt admirable. Mais ces Encyclopédiſtes ne ſeroient-ils pas atteints des viſions des Primitifs, des Quackers, des penſylvaniens?

Lichtenſtein.

Vous les fâcheriez fort de le dire; ils ſe piquent bien d'être originaux.

Eugène.

Il me ſemble que cette paix perpétuelle étoit une viſion d'un certain abbé de St Pierre qui de mon temps n'a pas mal été bafoué.

Lichtenſtein.

Ils l'ont donc rappelée de l'oubli; car ils affectent tous une ſainte horreur pour la guerre.

Eugène.

Il faut avouer que la guerre eſt un mal, mais qu'on ne ſauroit empêcher, faute d'un tribunal pour juger les cauſes des ſouverains.

Lichtenſtein.

S'ils haïſſent les armées & les généraux qui ſe rendent célèbres, cela ne les empêche pas de ſe battre à coups de plumes, & de ſe dire ſouvent des groſſièretés dignes des halles; & s'ils avoient des troupes, ils les feroient marcher les unes contre les autres.

Marlborough.

Il en coûte moins de répandre de l'encre que du ſang; mais les injures ſont pires que les bleſſures.

Lichtenſtein.

Pour l'art militaire, je n'oſe dire devant d'auſſi grands heros, combien ils tâchent de l'avilir & dans quels termes ils en parlent.

Marlborough.

Parlez hardiment; puisqu'ils détruiſent tout il faut bien que dans ce conflit univerſel nous ayons notre part.

Lichtenſtein.

Ces Meſſieurs prétendent que vous n'avez été que des chefs de brigands, auxquels un tyran a confié des bourreaux mercenaires, pour exécuter en ſon nom tous les crimes & toutes les horreurs poſſibles ſur des peuples innocens.

Eugène.

Ce ſont des propos de charretiers ivres. Socrate, Ariſtote, Gaſſendi, ni Bayle, ne s'exprimoient pas ainſi.

Lichtenſtein.

Loin d'être ivres, ils ſont ſouvent à jeun; leur bourſe n'eſt pas aſſez fournie pour faire bombance. En leur ſtyle, ces beaux propos

s'appellent des libertés philoſophiques; il faut penſer tout haut, toute vérité eſt bonne à dire; & comme ſelon leur ſens, ils ſont ſeuls les dépoſitaires des vérités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes les extravagances qui leur viennent dans l'eſprit, ſûrs d'être applaudis.

Marlborough.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maiſons: s'il en reſtoit, mon avis ſeroit d'y loger ces Meſſieurs, pour qu'ils fuſſent les légiſlateurs des fous leurs ſemblables.

Eugène.

Mon avis ſeroit de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée; ils apprendroient par leur expérience, après qu'ils y auroient tout mis ſens deſſus deſſous, qu'ils ſont des ignorans, que la critique eſt aiſée mais l'art difficile, & ſurtout qu'on s'expoſe à dire force ſottiſes, quand on ſe mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

Lichtenſtein.

Des préſomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes le ſage ne ſe

trompe jamais; il eſt le ſeul éclairé; de lui doit émaner la lumière qui diſſipe les ſombres vapeurs dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille & aveugle; auſſi Dieu ſait comment ils l'éclairent. Tantôt c'eſt en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'eſt un livre ſur l'eſprit, tantôt le ſyſtème de la nature; cela ne finit point. Un tas de poliſſons, ſoit par air ou par mode, ſe comptent parmi leurs diſciples; ils affectent de les copier & s'érigent en ſous-précepteurs du genre humain; & comme il eſt plus facile de dire des injures que d'alléguer des raiſons, le ton de leurs élèves eſt de ſe déchaîner indécemment en toute occaſion contre les militaires.

Eugène.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire; mais les militaires ſouffrent-ils ces injures tranquillement?

Lichtenſtein.

Ils laiſſent aboyer ces loquets, & continuent leur chemin.

Marlborough.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des profeſſions, contre celle ſous

l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix?

Lichtenſtein.

Comme ils ſont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art mépriſable en le déprimant; mais comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les ſciences, & ils élèvent la ſeule géométrie ſur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère & la concentrer uniquement ſur leurs perſonnes.

Marlborough.

Mais nous n'avons mépriſé ni la philoſophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, & nous nous ſommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

Eugène.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les ſavans, & les ai diſtingués lors même que perſonne n'en faiſoit aucun cas.

Lichtenſtein.

Je le crois bien, c'eſt que vous étiez de grands hommes, & ces ſoi-diſant philoſophes ne ſont que des poliſſons, dont la vanité vou-

droit jouer un rôle: cela n'empêche pas que ces injures ſi ſouvent répétées ne faſſent du tort à la mémoire des grands hommes. On croit que raiſonner hardiment de travers, c'eſt être philoſophe, & qu'avancer des paradoxes, c'eſt emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, & vous traiter d'hommes qui avoient uſurpé une réputation dans un ſiècle d'ignorance qui manquoit de vrais appréciateurs du mérite?

Marlborough.

Notre ſiècle, un ſiècle d'ignorance! Ah! je n'y tiens plus.

Lichtenſtein.

Le ſiècle préſent eſt celui des philoſophes.

Eugène.

Où l'on eſt battu, où l'on perd des provinces, où l'on ſe croit ſupérieur à l'antiquité. Que vos philoſophes diſent ce qu'ils voudront, je préfère notre ſiècle d'ignorance au leur.

Marlborough.

L'Angleterre eſt-elle auſſi infectée de vos Encyclopédiſtes?

Lichtenſtein.

Il y en a, mais pas tant qu'en France,

Marlborough.

Mais la France a-t-elle des généraux, & comment peut-elle en avoir s'ils ſont vilipendés?

Lichtenſtein.

Auſſi ſont-ils dignes de l'être; ce ſont les .....

Marlborough.

Et l'Angleterre a-t-elle produit quelque grand général qui m'ait ſuccédé?

Lichtenſtein.

Le Duc de Cumberland.

Marlborough.

Combien de batailles a-t-il gagnées?

Lichtenſtein.

Il a été battu à Fontenoy, à Haſtenbeck, & a manqué d'être fait priſonnier de guerre à Stade, lui & ſon armée.

Marlborough.

Vous vous moquez de nous, mon Prince. Quoi! un Daun battu, un Cumberland étrillé, ce ſont-là les gens qu'on nous préfère?

Lichtenſtein.

Non ſeulement eux, mais bien d'autres, qui à la vérité ont fait la guerre, mais n'ont pas commandé en chefs, ne le céderoient ni à Céſar, ni à vous. Ces héros en herbe ont la noble audace de s'afficher, & leur préſomtion a été aſſez fort pour répandre ſon épidémie dans le public, qui ne préſage que leurs futurs exploits.

Marlborough.

A quoi nous ont ſervi tant de travaux, tant de ſoins, tant de peines?

Eugène.

Vanité des vanités, vanité de la gloire!

DIALOGUE DES MORTS

entre

le Duc de Choiſeul, le Comte de Struenſée, & Socrate.

Le Duc de Choiſeul peut être conſidéré comme civilement mort depuis ſon exil, & le Sr Struenſée peut être conſidéré de même comme déjà condamné à mort par la ſentence qu'on portera contre lui. Rien n'empêche donc un auteur peu ſcrupuleux ſur la chronologie de les traiter comme d'anciens morts, & de les faire trouver enſemble dans les lieux imaginaires où les ombres converſent & s'entretiennent, ſelon la mythologie des païens, des chrétiens, des muſulmans, & de preſque tous les peuples du monde.

Choiſeul.

Non, quoi que vous puiſſiez me dire, rien ne me conſole de ne plus être à Verſailles, de ne plus gouverner de royaume, de ne plus faire parler de moi. Qu'il eſt fâcheux d'être une ombre!

Socrate.

Pas plus que d'être autre chose. Quelle rage te possède de vouloir gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné par toi, & pourquoi te plains-tu d'être assujetti aux lois éternelles de la nature comme le reste des mortels?

Choiseul.

Je ne suis pas tant haï dans ce royaume que vous le croyez. Réellement roi de France, j'avois eu le secret de m'attacher beaucoup de personnes, soit par des services que je rendois, soit par des places que j'avois à donner, soit par des largesses qui ne me coûtoient rien: j'ai été regretté. Il n'y a pas en toute la France un homme qui m'égale en génie. Quel rôle je jouois! Je troublois l'Europe à mon gré, je surpassois Richelieu & Mazarin.

Socrate.

Oui, en tracasseries, en intrigues malignes, en friponneries, car tu étois très-fripon de ton métier. Mais sais-tu que la réputation de tes semblables n'est enviée de personne? Les gens

vertueux la déteſtent, leur déciſion l'emporte à la fin dans le public, & ils dictent l'arrêt de la poſtérité. Tu ne paſſeras dans l'hiſtoire que pour un brouillon célèbre, pour une fuſée qui éblouit un moment, & qui s'éclipſe dans la fumée qu'elle exhale.

Choiſeul.

Vraiment, Mr Socrate, vous avez de l'humeur; car il faut en avoir pour ne pas approuver mon miniſtère. La monarchie françoiſe eſt bien autre choſe que la ville d'Athènes.

Socrate.

Tu te crois encore à Verſailles avec ta femme, je veux dire avec ta ſœur Mme de Grammont, entouré de ſerviles adulateur: là, la fauſſeté déguiſée en politeſſe te prodiguoit le menſonge. Les uns par crainte de ton pouvoir, les autres par un vil intérêt t'encenſoient & ſe rendoient les panégyriſtes de tes folies; mais ici l'on n'a beſoin de perſonne, on n'encenſe perſonne & l'on ne dit que la vérité.

Choiſeul.

Oh, le déſagréable ſéjour! Qu'il eſt fâcheux pour un courtiſan de Verſailles, que dis-

je, pour un miniſtre roi, de vivre avec d'auſſi plats ruſtres! Mais que vois-je? quel objet nous envoie-t-on de l'autre monde? Qu'eſt-ce que cet animal, il n'a point de tête; je crois, Dieu me damne, que c'eſt Mr St Denys. Qui es-tu, homme ſans tête?

Struenſée.

Je n'ai point l'honneur d'être ſaint, je ſuis même hérétique. Je ſuis venu ici ſans tête, parce qu'on avoit beſoin de la mienne dans le pays où on me l'a coupée, faute d'en avoir d'autre.

Choiſeul.

On n'eſt pas ſi brutal en France. Les lois y ſont pour le peuple & non pour les grands. On ne coupe point nos têtes. Mais quel rôle as-tu joué, & pourquoi t'a-t-on traité ainſi?

Struenſée.

Je ſuis le Comte de Struenſée & de ces gens qui doivent tout à leur mérite. Je ſuis l'auteur de ma fortune. Je profeſſois la médecine dans le Holſtein, lorsque le ſouverain de l'Islande, de la Norvège, du Holſtein & du Danemarck

vint à Kiel; il étoit abymé de maladies; je l'en guéris heureuſement. Je gagnai ſa faveur, & plus encore celle de la Reine, qui ne me regarda pas avec des yeux indifférens. Je devins miniſtre & je voulus être ſouverain. Je penſois comme Pompée, je ne voulois point avoir d'égal. Je trouvai le moyen de captiver mon maître, & pour le maintenir dans la ſujétion, je l'abrutis à force de lui faire avaler de l'opium en guiſe de médecine: enſuite la Reine & moi nous voulûmes nous rendre régens du royaume. Quand on eſt le ſecond, on veut être le premier. Je me fis un grand parti. Nous étions ſur le point de déclarer le monarque inhabile au gouvernement. Inopinément je fus arrêté la nuit & mis aux fers. Ces Danois, qui ne connoiſſoient point Machiavel, ne purent ſentir ce qu'il y avoit de ſublime dans ma conduite; & après avoir été vraiment roi, on me trancha la tête. Mais qui êtes-vous, vous qui m'interrogez?

Choiſeul.

Je ſuis le fameux Duc de Choiſeul, ci-devant roi de France, comme vous l'avez été du

Danemarck. Je fus le ſeul inſtrument de ma fortune, mes intrigues m'ont placé près du trône ou ſur le trône, comme vous voudrez, où j'ai jeté le plus grand éclat. Je ſuis l'auteur du fameux pacte de famille par lequel j'engageois l'Eſpagne à ſacrifier ſa flotte & une partie de ſes poſſeſſions de l'Amérique, pour avoir l'honneur d'aſſiſter la France aux abois par la guerre qu'elle faiſoit aux Anglois en Allemagne, battue ſur terre & ſur mer; je parvins à faire la meilleure paix poſſible dans la ſituation où ſe trouvoit le royaume & .....

Socrate.

C'eſt la ſeule action ſage que tu ayes faite de ta vie.

Choiſeul.

Je me ſens flatté qu'il y en ait au moins une que vous approuviez. Depuis je chaſſai les jéſuites de France, parce qu'étant ambaſſadeur à Rome, je me brouillai avec leur général.

Socrate.

Cette engeance n'exiſtoit pas de mon temps; mais des morts m'ont appris que ce ſont des

ſophiſtes armés de poignards & munis de poiſons. Mr le Comte de Struenſée ne ſeroit-il pas de leur ſecte?

Struenſée.

Je ſuis de celle de Cromvel, de Céſar Borgia & de Catilina; mais continuez, Mr le Duc, à m'inſtruire.

Choiſeul.

Après un auſſi beau coup, je m'emparai d'Avignon, j'en chaſſai le Pape, afin d'annexer pour jamais le comtat au royaume de France; j'y ajoutai encore la Corſe, que j'eſcamotai adroitement aux Génois.

Socrate.

Tu étois donc un conquérant?

Choiſeul.

Ce fut de mon cabinet que je fis ces conquêtes, & nageant dans les plaiſirs, livré aux diſſipations, du ſein des voluptés je troublois l'Europe. Plus les autres puiſſances étoient agitées, plus la France pouvoit ſe maintenir en paix. Les guerres & la mauvaiſe adminiſtra-

tion précédente avoient épuiſé nos finances, le crédit étoit perdu, & la banqueroute presque certaine.

Struenſée.

De quelle façon troublâtes-vous l'Europe?

Choiſeul.

Jamais rien de plus fin, de plus adroit, de plus ſublime ne s'eſt imaginé. Premiérement je plaçai de grands fonds dans la compagnie orientale d'Angleterre ſous des noms ſuppoſés. Mes agens, qui faiſoient hauſſer & baiſſer les fonds à plaiſir, déroutoient tout le monde, & ils brouillèrent les directeurs de la compagnie, tandis que par mes manœuvres adroites je ſoulevois les nababs du Mogol contre l'Angleterre; la guerre ſe fit entr'eux & la compagnie fut ſur le point de ſuccomber; je penſai en mourir de joie.

Socrate.

La belle ame!

Choiſeul.

D'un autre côté j'excitois les Neuchâtellois à ſe révolter contre le Roi de Pruſſe, pour

donner à cet esprit inquiet de l'occupation chez lui. Non content de tant de choses que je menois de front comme les Romains leurs quadriges, à force de sommes répandues dans le divan j'obligeois les Turcs à déclarer la guerre aux Russes, j'animois la confédération en Pologne pour tailler de la besogne à Catherine, je voulois soulever contr'elle les Suédois, pour qu'une diversion entreprise de leur part soulageât la Porte accablée par les armées russes; j'aurois même persuadé à l'Impératrice Reine de seconder Mustapha, si mes ennemis ne m'avoient culbuté.

Struensée.

Quel dommage que tant de beaux projets n'ayent pas été exécutés!

Choiseul.

Sans doute. J'aurois fait tant de bruit, j'aurois tant tracassé, que toute l'Europe n'eût parlé que de moi.

Socrate.

Souviens-toi d'Érostrate qui brûla le temple d'Éphèse pour avoir de la réputation.

Choiſeul.

C'étoit un incendiaire, & je fus un grand homme. Je jouois ſur notre globe le rôle de la providence; je réglois tout, ſans que perſonne s'apperçût des moyens que j'employois; on voyoit les coups, ſans voir la main dont ils partoient.

Socrate.

Inſenſé! Oſes-tu bien te comparer à la providence, tes fourberies avec la toute-ſageſſe, tes crimes avec l'archétype de la vertu?

Choiſeul.

Oui, Mr Socrate, je l'oſe. Que votre tête pelée apprenne que les coups d'État ne ſont pas des crimes, & que tout ce qui donne de la gloire eſt grand. Souvenez-vous que vos Grecs ont érigé en demi-Dieux des hommes qui ne me valoient pas.

Socrate.

Il a des tranſports au cerveau; ce ſont des redoublemens d'accès. Vas-t'en conſulter Hippocrate; il eſt ici près, il guérira ta folie.

Choiſeul.

Mr le Comte de Struenſée eſt plus proche; il me rendroit bien ce ſervice, ſi j'en avois beſoin, (cependant ſans opium.) Ah! ce philoſophe taciturne prend pour folie une noble fierté, & la juſte confiance que tout grand homme doit avoir en lui-même.

Struenſée.

Vous n'avez pas beſoin de remèdes, vous méritez les plus grands éloges. Machiavel vous eût donné la couronne des politiques; mais pourquoi fûtes-vous exilé?

Choiſeul.

Un Chancelier, plus fin fripon que moi, en vint à bout à l'aide d'une catin favorite ſous laquelle mon orgueil ne voulut pas plier.

Struenſée.

Après les belles choſes que vous aviez ſi heureuſement exécutées, de quel prétexte put-on ſe ſervir pour vous exiler?

Choiſeul.

On allégua l'épuiſement des finances. Louis avoit quelque répugnance à ſe voir auteur

d'une banqueroute; il voulut traîner les choſes, pour laiſſer à ſon petit-fils en héritage l'horreur publique que cet événement devoit lui attirer. On m'accuſa donc d'avoir prodigué les eſpèces pendant mon règne; & il eſt vrai que je mépriſois ce vil métal; je faiſois des largeſſes; j'étois né avec les ſentimens nobles d'un roi, qui doit être généreux & même prodigue.

Socrate.

Ma foi, tu étois un maître fou d'achever la ruine d'un royaume.

Choiſeul.

Mon eſprit étoit porté au grand, & ſans doute qu'il y a de la grandeur à une monarchie comme la France de faire banqueroute. Ce n'eſt pas la faillite d'un marchand; il s'agit de milliars; l'événement fait du bruit, frappe les uns, étonne les autres, & bouleverſe tout-à-coup nombre de fortunes. Quel coup de théâtre!

Socrate.

Le ſcélérat!

Choiſeul.

Mr le philoſophe, ſachez qu'il ne faut pas avoir la conſcience étroite quand on gouverne le monde.

Socrate.

Vas, pour rendre des milliers de citoyens malheureux, il faut avoir la férocité d'un tigre & un cœur de roche.

Choiſeul.

Avec de telles diſpoſitions vous pouviez briller au Céramique ; mais vous n'auriez jamais été qu'un pauvre miniſtre.

Struenſée.

Sans doute, un vaſte génie ſe ſignale par des entrepriſes hardies ; il veut du nouveau, il exécute des choſes dont il n'y a point d'exemple, il laiſſe les petits ſcrupules aux vieilles femmes, & marche droit à ſon but, ſans s'embarraſſer des moyens qui l'y conduiſent. Tout le monde n'eſt pas fait pour ſentir notre mérite, les philoſophes moins que les autres, & cependant nous ſommes pour l'ordinaire les victimes des intrigues de cour.

Choiſeul.

Voila préciſément comme j'ai ſuccombé. Le mérite à notre cour ne tient pas contre les caprices d'une catin ; encore étoit-elle ſouffiée

par un cuiſtre à rabat; car que pouvoit-elle d'elle-même que ranimer le feu presque éteint d'un prince en tout temps eſclave du ſexe?

Struenſée.

Si vous aviez employé l'opium pour engourdir votre monarque, les intrigues auroient été vaines, vous ſeriez encore miniſtre ou plutôt roi; car celui qui a le pouvoir & qui agit, eſt effectivement le maître, & celui qui le laiſſe faire, eſt tout au plus l'eſclave de l'autre.

Choiſeul.

L'opium étoit ſuperflu. La nature avoit fait mon maître tel que vos remèdes ont rendu le vôtre.

Socrate.

Ton opium t'a bien ſervi, malheureux apoſtat d'Hippocrate, tu as été empriſonné ni plus ni moins, & puni plus doucement que tu ne l'avois mérité.

Struenſée.

C'étoit un coup de la fatalité, que l'on ne pouvoit prévoir. Quelle cataſtrophe d'être déplacé, & encore par quelles gens!

Socrate.

Non, c'eſt une ſuite de la juſtice éternelle, afin que tous les crimes ne ſoient pas heureux, & qu'il y en ait quelques uns de punis pour l'exemple des pervers.

Choiſeul.

Je me flatte pourtant que vous plaignez ma diſgrâce; car ſi j'avois continué mon règne, j'aurois étonné l'Europe par les grandes choſes que mon génie auroit produites & exécutées.

Socrate.

Tu aurois continué à faire de brillantes ſottiſes: ſi l'Europe avoit des petites maiſons, on devoit t'y loger. Et toi, Danois, les ſupplices d'Ixion & de Prométhée ſeroient encore trop doux pour punir ta noire ingratitude envers ton maître, & tous les attentats qu'une ambition effrénée t'a fait commettre.

Choiſeul.

Voilà donc la gloire que j'attendois!

Struenſée.

Voilà donc la réputation que je m'étois promiſe!

Socrate.

Allez, malheureux, & choiſiſſez un autre ſéjour que le mien; aſſociez-vous aux Catilina, aux Cromwel, & ne ſouillez plus par votre préſence impure la demeure des ſages.

Choiſeul.

Quittons ce raiſonneur impertinent qui m'excède.

Struenſée.

Éloignons-nous de ce ſombre moraliſte; mais où tourner nos pas? Je vais chercher la ſociété des Allemands mes compatriotes, & me conſoler avec Wallenſtein de mes infortunes. Adieu, roi ſans États.

Choiſeul.

Pour moi, je m'aſſocierai aux François, & je vais joindre Pepin, le Maire du palais. Adieu, miniſtre ſans tête.

DIALOGUE

entre

Marc Aurèle & un Recollet.

Le Recollet.

Ah! qu'eſt-ce que je vois dans notre égliſe? un revenant! vîte de l'eau bénite, & un goupillon.

Marc Aurèle.

Que faites-vous là avec votre eau luſtrale? vous êtes ſans doute prêtre de Jupiter. Écoutez-moi un moment.

Le Recollet.

Moi, prêtre de Jupiter! Ah! c'eſt ſans doute un damné ou un diable.

Marc Aurèle.

Je ne vous entends point. Qu'eſt-ce qu'un diable?

Le Recollet.

Mr Satan, ne m'emportez pas, je ſuis en péché mortel.

Marc Aurèle.

Qu'eſt-ce que Satan? Qu'eſt-ce qu'un péché mortel?

Le Recollet.

Voilà un revenant bien ignorant! St François, ayez pitié de moi. Qui es-tu, mon ami?

Marc Aurèle.

Je ſuis Marc Aurèle. Je reviens voir cette Rome qui m'aimoit, & que j'ai aimée, ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes, cette terre que j'ai rendue heureuſe; mais je ne reconnois plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, & je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage Antonin mon père; c'eſt un autre viſage.

Le Recollet.

Je le crois bien, Mr le damné. Sixte Quint a relevé votre colonne; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valoit mieux que votre père & vous.

Marc Aurèle.

J'ai toujours cru qu'il étoit fort aiſé de valoir mieux que moi; mais je croyois qu'il étoit

difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer. Tout homme eſt ſujet à l'erreur; mais pourquoi m'appelez-vous damné?

Le Récollet.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, & qui vous avoient procuré de la pluie pour battre vos ennemis?

Marc Aurèle.

Hélas! J'étois bien loin de perſécuter perſonne; je rendis graces au ciel de ce que par une heureuſe conjoncture il vint à propos un orage, dans le temps que mes troupes mouroient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez. Je vous jure que je ne ſuis point damné; j'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'eſſence divine, à laquelle j'ai toujours tâché de me conformer, veuille me faire du mal; mais vous, qui me paroiſſez de ſi mauvaiſe humeur, qui êtes-vous, s'il vous plait?

Le Rceollet.

On voit bien que vous venez de loin, puisque vous ne connoiſſez pas frère Fulgence, ce fameux recollet, habitant du Capitole, & qui parle au pape, quelquefois tout comme je vous parle. Des cardinaux viennent dans ma cellule. Je ſuis le confeſſeur de la Ducheſſe de Popoli; tout l'univers ſait qui je ſuis.

Marc Aurèle.

Frère Fulgence au Capitole! Les choſes me paroiſſent un peu changées. Dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'Empereur mon ſucceſſeur; eſt-ce toujours ſur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnois plus mon pays.

Le Recollet.

Allez, allez, bon homme, vous extravaguez. Mais, ſi vous voulez, je vous mènerai à Monte Cavallo; vous baiſerez les pieds du St Père, & vous aurez des indulgences dont vous me paroiſſez avoir grand beſoin.

Marc Aurèle.

Accordez-moi d'abord la vôtre & dites-moi franchement, eſt ce qu'il n'y auroit plus d'empereur ni d'empire romain?

Le Recollet.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur & un empire; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs, car ici vous risqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, & qu'ils traiteroient fort mal les Marc Aurèle, les Antonin, les Trajan & les Titus; gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

Marc Aurèle.

Un catéchiſme! l'inquiſition! des dominicains! des recollets! des cardinaux! un pape! & l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube! je ne m'y attendois pas; mais je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerois curieux de voir un empereur romain, marcoman, quade, cimbre ou teuton.

Le Recollet.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, & même de plus grands. Vous ſeriez donc bien étonné, ſi je vous diſois que des

Scythes ont la moitié de votre empire, & que nous avons l'autre; que c'eſt un prêtre comme moi qui eſt le ſouverain de Rome, que frère Fulgence pourra l'être à ſon tour, que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus, & que votre ſucceſſeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la ſienne dans l'occaſion.

Marc Aurèle.

Vous me dites là d'étranges choſes. Tous ces grands changemens n'ont pu ſe faire ſans de grand malheurs. J'aime toujours le genre humain & je le plains.

Le Recollet.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de ſang, & il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne falloit pas moins que cela pour que frère Fulgence dormît au Capitole à ſon aiſe.

Marc Aurèle.

Rome, cette capitale du monde, eſt donc bien déchue & bien malheureuſe.

Le Recollet.

Déchue, ſi vous voulez, mais malheureuſe, non; au contraire, la paix y règne, les beaux-arts y fleuriſſent. Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés, & des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruiſent des Carthages, mais auſſi nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

Marc Aurèle.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe; je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrois ſoupçonner que frère Fulgence n'eſt pas philoſophe.

Le Recollet.

Comment, je ne ſuis pas philoſophe! Je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, & qui plus eſt la théologie.

Marc Aurèle.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plait?

Le Recollet.

C'eſt ... c'eſt ce qui fait que je ſuis ici & que les empereurs n'y ſont plus. Vous paroiſſez fâché de ma gloire, & de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

Marc Aurèle.

J'adore les décrets éternels, je ſai qu'il ne faut pas murmurer contre la deſtinée, j'admire la viciſſitude des choſes humaines; mais puiſqu'il faut que tout change, puiſque l'empire romain eſt tombé, les recollets pourront avoir leur tour.

Le Recollet.

Je vous excommunie, & je vais à matines.

Marc Aurèle.

Et moi je vais me rejoindre à l'être des êtres.

EXAMEN CRITIQUE

DU

SYSTÈME DE LA NATURE.

Le ſyſtème de la nature eſt un ouvrage qui ſéduit à la première lecture, & dont on ne découvre les défauts cachés avec beaucoup d'art qu'après l'avoir relu à differentes repriſes. L'auteur a eu l'adreſſe d'éloigner les conſéquences de ſes principes, pour dérouter l'examen des critiques; cependant l'illuſion n'eſt pas aſſez forte, pour qu'on ne s'apperçoive pas des inconſéquences & des contradictions dans leſquelles il tombe ſouvent, & des aveux contraires à ſon ſyſtème que la force de la vérité paroît lui arracher. Les matières de métaphyſique qu'il traite, ſont obſcures & hériſſées des plus grandes difficultés. Il eſt pardonnable de ſe tromper, quand on s'engage dans ce labyrinthe où tant d'autres ſe ſont égarés. Il ſemble cependant qu'en enfilant cette route ténébreuſe, on peut la parcourir avec moins de risque, ſi l'on ſe défie de ſes lumières, ſi l'on ſe ſouvient que

dans ces recherches le guide de l'expérience nous abandonne, & qu'il ne nous reſte que des probabilité plus ou moins fortes pour appuyer nos opinions. Cette réflexion eſt ſuffiſante pour inſpirer de la retenue & de la modeſtie à tout philoſophe à ſyſtème: notre auteur apparemment n'a pas penſé ainſi, puiſqu'il fait gloire d'être dogmatique.

Les points principaux qu'il traite dans cet ouvrage ſont 1) Dieu & la nature, 2) la fatalité, 3) la morale de la religion comparée avec la morale de la religion naturelle, 4) les ſouverains, cauſes de tous les malheurs des États.

Quant au premier point, on eſt un peu ſurpris, vu ſon importance, des raiſons que l'auteur allégue pour rejeter la divinité. Il dit qu'il lui en coûte moins d'admettre une matière aveugle que le mouvement fait agir, que de recourir à une cauſe intelligente agiſſant par elle-même; comme ſi ce qui lui coûte moins de peine à arranger, étoit plus vrai que ce qui lui coûte de ſoins à éclaircir. *) Il avoue que c'eſt l'indignation qui lui ont donnée les perſécutions religieuſes qui l'a rendu athée. Sont-

*) Chap. XII. Tom. II.

ce des raiſons pour fixer les opinions d'un philoſophe, que la pareſſe & les paſſions? Un aveu auſſi ingénu ne peut qu'inſpirer de la défiance à ſes lecteurs, & le moyen de l'en croire, s'il ſe détermine par des motifs auſſi frivoles! Je ſuppoſe que notre philoſophe ſe livre quelquefois avec trop de complaiſance à ſon imagination, & que frappé des définitions contradictoires que les théologiens font de la divinité, il confond ces définitions que le bon ſens lui ſacrifie, avec une nature intelligente qui doit néceſſairement préſider au maintien de l'univers. Le monde entier prouve cette intelligence; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. L'homme eſt un être raiſonnable, produit par la nature; il faut donc que la nature ſoit infiniment plus intelligente que lui, ou bien elle lui auroit communiqué des perfections qu'elle ne poſſède pas elle-même; ce qui ſeroit une contradiction formelle.

Si la penſée eſt une ſuite de notre organiſation, il eſt certain que la nature immenſément plus organiſée que l'homme (partie imperceptible du grand tout) doit poſſéder l'intelligence au plus haut dégré de perfection.

La nature aveugle, aide du mouvement, ne peut produire que de la confuſion; & comme elle agiroit ſans combinaiſons, elle ne pourroit jamais parvenir à des fins déterminées, ni produire de ces chef-d'œuvres que la ſagacité humaine eſt obligée d'admirer dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Les fins que la nature s'eſt propoſées dans ſes ouvrages, ſe manifeſtent ſi évidemment, qu'on eſt forcé de reconnoître une cauſe ſouveraine & ſupérieurement intelligente qui y préſide néceſſairement. En examinant l'homme, je le vois naître le plus débile de tous les animaux, privé d'armes offenſives & défenſives, incapable de réſiſter aux rigueurs des ſaiſons, expoſé ſans ceſſe à être dévoré par les bêtes féroces Pour compenſer la foibleſſe de ſon corps & afin que l'eſpèce ne périt point, la nature l'a doué d'une intelligence ſupérieure à celle des autres créatures; avantage par lequel il ſe procure artificiellement ce que d'ailleurs la nature paroît lui avoir refuſé. Le plus vil des animaux reſſerre en ſon corps un laboratoire plus artiſtement fabriqué que celui du plus habile chimiſte; il prépare les ſucs qui renouvellent ſon

être,

être, qui s'assimilent aux parties qui le composent & qui prolongent son existence. Comment cette organisation merveilleuse, & nécessaire à tous les êtres annimés pour leur conservation, pourroit-elle émaner d'une cause brute, qui opéreroit ses plus grandes merveilles sans-même s'en appercevoir? Il n'en faut pas tant pour confondre notre philosophe & ruiner son système; l'œil d'un ciron, un brin d'herbe sont suffisans pour lui prouver l'intelligence de l'ouvrier. Je vais plus loin; je crois même qu'en admettant comme lui une première cause aveugle, on pourroit lui démontrer que la génération des espèces deviendroit incertaine, & dégénéreroit au hasard en êtres divers & bizarres. Il n'y a donc que les lois immuables d'une nature intelligente, qui dans cette multitude de productions puissent maintenir invariablement les espèces dans leur entière intégrité. L'auteur tâche en vain de se faire illusion; la vérité, plus forte que lui, le contraint de dire *) que la nature rassemble dans son laboratoire immense des matériaux pour former de nouvelles productions: elle se propose donc une

*) 1 Part. Chap. VI.

fin; donc elle eſt intelligente. Pour peu qu'on ſoit de bonne foi, il eſt impoſſible de ſe refuſer à cette vérité; les objections mêmes tirées du mal phyſique & du mal moral ne ſauroient la renverſer: l'éternité du monde détruit cette difficulté. La nature eſt donc ſans contredit intelligente, agiſſant toujours conformément aux lois éternelles de la peſanteur, du mouvement, de la gravitation &c. qu'elle ne ſauroit ni détruire, ni changer. Quoique notre raiſon nous prouve cet être, que nous l'entrevoyions, que nous devinions quelques unes de ſes opérations, jamais nous ne pourrons aſſez le connoître pour le définir, & tout philoſophe qui attaque le fantôme créé par les théologiens, combat en effet contre la nue d'Ixion, ſans effleurer en aucune façon cet être auquel tout l'univers ſert de preuve & de témoignage. On ſera ſans doute bien étonné qu'un philoſophe auſſi éclairé que notre auteur s'aviſe d'accréditer les erreurs anciennes des générations ſans germe & par corruption; il cite Needham, ce médecin anglois, qui trompé par une fauſſe expérience, crut avoir fait des anguilles. Si de tels faits étoient véritables, ils pourroient

convenir aux opérations d'une nature aveugle; mais ils ſont démentis par toutes les expériences. Croiroit-on bien encore que le même auteur admet un déluge univerſel? abſurdité, miracle inadmiſſible pour un géomètre, & qui ne peut en aucune façon s'ajuſter à ſon ſyſtème. Ces eaux qui ſubmergèrent notre globe furent-elles créés exprès? Quelle maſſe énorme, pour s'élever au deſſus de plus hautes montagnes! Furent-elles depuis anéanties? Que devinrent-elles? Quoi! il ferme les yeux pour ne pas voir un être intelligent, préſidant à cet univers, que toute la nature lui annonce, & il croit au miracle le plus oppoſé à la raiſon qu'on ait jamais imaginé? J'avoue que je ne conçois point comment tant de contradictions ont pu ſe concilier dans une tête philoſophique, & comment en compoſant ſon ouvrage l'auteur ne s'en eſt pas apperçu lui-même. Mais allons plus loin.

Il a presque copié littéralement le ſyſtème de la fatalité tel que Leibnitz l'expoſe & que Wolff l'a commenté. Je crois, pour bien s'entendre, qu'il faut définir l'idée qu'on attache à la liberté. J'entends par ce mot tout acte de

notre volonté qui ſe détermine par elle-même & ſans contrainte. Ne penſez pas qu'en partant de ce principe, je me propoſe de combattre en général & en tout point le ſyſtème de la fatalité; je ne cherche que la vérité, je la reſpecte partout où je la trouve, & je m'y ſoumets quand on me la montre. Pour bien juger de la queſtion, rapportons l'argument principal de l'auteur. Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les ſens & par une ſuite de notre organiſation; ainſi toutes nos actions ſont néceſſaires. On convient avec lui que nous devons tout à nos ſens comme à nos organes; mais l'auteur devoit s'appercevoir que des idées reçues donnent lieu à des combinaiſons nouvelles. Dans la première de ces opérations l'ame eſt paſſive, dans la ſeconde elle eſt active. L'invention & l'imagination travaillent ſur des objets que les ſens nous ont appris à connoître: par exemple, comme lorsque Newton apprit la géométrie, ſon eſprit étoit patient, il recueilloit des notions; mais lorsqu'il parvint à ſes découvertes étonnantes, il étoit plus qu'agent, il étoit créateur. Il faut bien diſtinguer dans l'homme les différentes opérations de l'eſprit,

eſclave dans celles où l'impulſion domine, & très-libre dans celles où ſon imagination agit. Je conviens donc avec l'auteur qu'il y a un certain enchaînement de cauſes dont l'influence agit ſur l'homme & le domine par repriſes. L'homme reçoit en naiſſant ſon tempérament, ſon caractère, avec le germe de ſes vices & de ſes vertus, une portion d'eſprit qu'il ne peut ni reſſerrer ni étendre, des talens ou du génie, ou de la peſanteur & de l'incapacité. Auſſi ſouvent que nous nous laiſſons emporter à la fougue de nos paſſions, la fatalité, victorieuſe de notre liberté, triomphe; auſſi ſouvent que la force de la raiſon dompte ces paſſions, la liberté l'emporte. Mais l'homme n'eſt-il pas très-libre, quand on lui propoſe différens partis, qu'il examine, qu'il penche vers l'un ou vers l'autre, & qu'enfin il ſe détermine par ſon choix? L'auteur me répondra ſans doute que la néceſſité dirige ce choix. Je crois entrevoir dans cette réponſe un abus du terme de néceſſité confondu avec ceux de cauſe, de motif, de raiſon. Sans doute que rien n'arrive ſans cauſe, mais toute cauſe n'eſt pas néceſſaire. Sans doute qu'un homme qui n'eſt pas inſenſé, ſe déter-

minera par des raiſons relatives à ſon amour propre; je le répète, il ne ſeroit pas libre, mais fou à lier, s'il agiſſoit autrement. Il en eſt donc de la liberté comme de la ſageſſe, de la raiſon, de la vertu, de la ſanté, qu'aucun mortel ne poſſède parfaitement, mais par intervalles. Nous ſommes, en quelques articles, patiens ſous l'empire de la fatalité, & en quelques autres, agens indépendans & libres. Tenons-nous-en à Locke. Ce philoſophe eſt très-perſuadé que lorsque ſa porte eſt fermée, il n'eſt pas le maître d'en ſortir; mais que lorsqu'elle eſt ouverte, il eſt libre d'agir comme bon lui ſemble. Plus on quinteſſencie cette matière, plus elle s'embrouille; on parvient à force de raffinemens à la rendre ſi obſcure, qu'on ne s'étend plus ſoi-même; il eſt ſurtout fâcheux pour les partiſans du fatalisme que leur vie active ſe trouve ſans ceſſe en contradiction avec les principes de leur ſpéculation. L'auteur du ſyſtème de la nature, après avoir épuiſé tous les argumens que ſon imagination lui fournit, pour prouver qu'une néceſſité fatale enchaîne & dirige abſolument les hommes dans toutes leurs actions, devoit donc en conclure que

nous ne ſommes que des eſpèces de machines, ou ſi vous voulez des marionnettes, mues par les mains d'un agent aveugle. Cependant il s'emporte contre les prêtres, contre les gouvernemens & contre l'éducation; il croit donc que les hommes qui occupent ces emplois ſont libres, en leur prouvant qu'ils ſont des eſclaves. Quelle abſurdité! quelle contradiction! Si tout eſt mu par des cauſes néceſſaires, les avis, les inſtructions, les lois, les peines, les récompenſes deviennent auſſi ſuperflues qu'inutiles; c'eſt dire à un homme enchaîné, briſe tes liens; autant vaudroit-il ſermonner un chêne, pour le perſuader de ſe transformer en oranger. Mais l'expérience nous prouve que l'on peut parvenir à corriger les hommes; il faut donc de néceſſité en conclure qu'ils jouiſſent au moins en partie de la liberté. Tenons-nous-en aux leçons de cette expérience, & n'admettons point un principe que nous contrediſons ſans ceſſe par nos actions. Du principe de la fatalité réſultent les plus funeſtes conſéquences pour la ſociété: en l'admettant Marc Aurèle & Catilina, le Préſident de Thou & Ravaillac ſeroient égaux en mérite. Il ne

faudroit conſidérer les hommes que comme des machines, les unes faites pour le vice, les autres pour la vertu, incapables de mériter ou de déméríter par elles mêmes, & par conſéquent d'être punies ou récompenſées; ce qui ſappe la morale, les bonnes mœurs, & les fondemens ſur lesquels la ſociété eſt établie. Mais d'où vient cet amour que généralement tous les hommes ont pour la liberté? Si c'étoit un être idéal, d'où le connoîtroient-ils? Il faut donc qu'ils en ayent fait l'expérience, qu'ils l'ayent ſentie; il faut donc qu'elle exiſte réellement, ou il ſeroit improbable qu'ils puſſent l'aimer. Quoi qu'en diſent Calvin, Leibnitz, les Arminiens & l'auteur du ſyſtème de la nature, ils ne perſuaderont jamais à perſonne que nous ſommes des roues à moulin qu'une cauſe néceſſaire & irréſiſtible fait mouvoir au gré de ſon caprice. Toutes ces fautes dans lesquelles notre auteur eſt tombé, viennent de la fureur de l'eſprit ſyſtématique; il s'eſt prévenu pour ſes opinions; il a rencontré des phénomènes, des circonſtances & des morceaux de détail qui cadroient bien avec ſon principe; mais en généraliſant ſes idées, il a trouvé d'autres combinaiſons & des

vérités d'expérience qui lui étoient contraires: pour ces dernières, à force de les tordre & de leur faire violence, il les a ajuſtées le mieux qu'il a pu avec le reſte de ſon ſyſtème. Il eſt certain qu'il n'a négligé aucune des preuves qui peuvent fortifier le dogme de la fatalité, & en même temps il eſt clair qu'il le dément dans tout le cours de ſon ouvrage. Pour moi, je penſe que dans un cas pareil un véritable philoſophe doit ſacrifier ſon amour propre à l'amour de la vérité.

Mais paſſons à l'article qui regarde la religion. On pourroit accuſer l'auteur de ſéchereſſe d'eſprit & ſurtout de mal-adreſſe, parce qu'il calomnie la réligion chrétienne en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas. Comment peut-il dire avec vérité que cette religion eſt cauſe de tous les malheurs du genre humain? Pour s'exprimer avec juſteſſe, il auroit pu dire ſimplement que l'ambition & l'intérêt des hommes ſe ſervent du prétexte de cette réligion pour troubler le monde & contenter les paſſions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le décalogue? N'y eût-il dans l'évangile que ce ſeul pre-

cepte: „ne faites pas aux autres ce que vous „ne voulez pas qu'on vous faſſe," on ſeroit obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quinteſſence de toute morale. Et le pardon des offenſes, & la charité & l'humanité ne furent-elles pas prêchées par Jéſus dans ſon excellent ſermon de la montagne? Il ne falloit donc pas confondre la loi avec l'abus, les choſes écrites & les choſes qui ſe pratiquent, la véritable morale chrétienne avec celle que les prêtres ont dégradée. Comment donc peut-il charger la religion chrétienne en elle-même d'être la cauſe de la dépravation des mœurs? Mais l'auteur pourroit accuſer les eccléſiaſtiques de ſubſtituer la foi aux vertus de la ſociété, des pratiques extérieures aux bonnes œuvres; des expiations légères aux remords de la conſcience, des indulgences qu'ils vendent, à la néceſſité de s'amender; il pouvoit leur reprocher d'abſoudre du ſerment, de contraindre & de violenter les conſciences. Ces abus criminels méritent qu'on s'élève contre ceux qui les introduiſent & contre ceux qui les autoriſent: mais de quel droit le peut-il faire, lui qui ſuppoſe les hommes machines? Comment peut-il

reprendre une machine tonſurée, que la néceſſité a forcée de tromper, de friponner, & de ſe jouer inſolemment de la crédulité du vulgaire?

Mais faiſons un moment trêve avec le ſyſtême de la fatalité & prenons les choſes comme elles ſont réellement dans le monde. L'auteur devroit ſavoir que la religion, les lois, un gouvernement quelqùonque, n'empêcheront jamais que les États ne contiennent plus ou moins de ſcélérats dans le grand nombre des citoyens qui les compoſent: partout la groſſe maſſe du peuple eſt peu raiſonnable, facile à ſe livrer au torrent des paſſions, & plus encline au vice que porté au bien; tout ce qu'on peut attendre d'un bon gouvernement, c'eſt que les grands crimes y ſoient plus rares que dans un mauvais. Notre auteur devroit ſavoir que des exagérations ne ſont pas des raiſons, que des calomnies décréditent un philoſophe comme un auteur qui ne l'eſt pas, & que lorsqu'il ſe fâche, ce qui lui arrive parfois, on pourroit lui appliquer ce que Ménippe dit à Jupiter: „Tu „prens ton foudre, tu as donc tort.„ Il n'y a ſans doute qu'une morale; elle contient ce que les individus ſe doivent réciproquement, elle

eſt la baſe de la ſociété; ſous quelque gouvernement, de quelque religion qu'on ſoit, elle doit être la même; celle de l'évangile, priſe dans toute ſa pureté, ſeroit utile par ſa pratique. Mais ſi nous admettons le dogme du fatalisme, il n'y a plus ni morale, ni vertu, & tout l'édifice de la ſociété s'écroule. Il eſt inconteſtable que le but de notre auteur eſt de renverſer la religion; mais il a choiſi la route la plus détourné & la plus difficile pour y parvenir. Voici, ce me ſemble, la marche la plus naturelle qu'il devoit ſuivre: attaquer la partie hiſtorique de la religion, les fables abſurdes ſur leſquelles on a bâti ſon édifice, les traditions plus abſurdes, plus folles, plus ridicules que tout ce que le paganisme débitoit de plus extravagant. C'étoit le moyen de prouver que Dieu n'a point parlé, c'étoit le moyen de retirer les hommes de leur ſotte & ſtupide crédulité. L'auteur avoit encore une voie plus abrégée pour aller à cette même fin. Après avoir étalé les argumens contre l'immortalité de l'ame, que Lucrèce expoſe avec tant de force dans ſon troiſième livre, il devoit en conclure, que tout finiſſant pour l'homme avec cette vie,

& ne lui reſtant nul objet de crainte, ni d'eſpérance après ſa mort, il ne peut ſubſiſter par conſéquent aucun rapport entre lui & la divinité, qui ne peut ni le punir, ni le récompenſer. Sans ce rapport il n'y a plus ni culte, ni religion, & la divinité ne devient pour l'homme qu'un objet de ſpéculation & de curioſité. Mais que de ſingularités & de contradictions dans l'ouvrage de ce philoſophe! Après avoir laborieuſement rempli deux volumes de preuves de ſon ſyſtème, *) il avoue qu'il y a peu d'hommes capables de l'embraſſer & de s'y fixer. On croiroit donc, qu'auſſi aveugle qu'il ſuppoſe la nature, il agit ſans cauſe, & qu'une néceſſité irréſiſtible lui fait compoſer un ouvrage capable de le précipiter dans les plus grands périls, ſans que lui, ni perſonne en puiſſent jamais recueillir le moindre fruit.

Venons-en à préſent aux ſouverains, que l'auteur a ſingulièrement pris à tâche de décrier; j'oſe l'aſſurer que jamais les eccléſiaſtiques n'ont dit aux princes les ſottiſes qu'il leur prête. S'il leur arrive de qualifier les rois d'images de la divinité, c'eſt ſans doute dans un ſens très-

*) Vol. II. Chap. XIII.

hyperbolique, quoique l'intention ſoit de les avertir par cette comparaiſon de ne point abuſer de leur autorité, d'être juſtes & bienfaiſans ſelon l'idée vulgaire qu'on ſe forme de la divinité chez toutes les nations. L'auteur ſe figure qu'il ſe fait des traités entre les ſouverains & les eccléſiaſtiques, par lesquels les princes promettent d'honorer & d'accréditer les clergé, à condition qu'il prêche la ſoumiſſion aux peuples; j'oſe l'aſſurer que c'eſt une idée creuſe, que rien n'eſt plus faux ni plus ridiculement imaginé que ce ſoi-diſant pacte. Il eſt très-probable que les prêtres tachent d'accréditer cette opinion, pour ſe faire valoir & pour jouer un rôle; il eſt certain que des ſouverains par leur crédulité, leur ſuperſtition, leur ineptie, & leur aveuglement pour l'égliſe donnent lieu de les ſoupçonner d'une pareille intelligence; mais tout dépend effectivement du caractère du prince. Lorsqu'il eſt foible & bigot, les eccléſiaſtiques prévalent; s'il a le malheur d'être incrédule, les prêtres cabalent contre lui, & faute de mieux, calomnient & noirciſſent ſa mémoire.

Je paſſe encore ces petites bévues aux préjugés de l'auteur; mais comment peut-il accu-

ſer les rois d'être la cauſe de la mauvaiſe éducation de leurs ſujets? Il s'imagine que c'eſt un principe de politique, qu'il vaut mieux qu'un gouvernement commande à des ignorans qu'à une nation éclairée. Cela ſent un peu les idées d'un recteur de collége, qui reſſerré dans un petit cercle de ſpéculations, ne connoît ni le monde, ni les gouvernemens, ni les élémens de la politique. Sans doute que tous les gouvernemens des peuples civiliſés veillent à l'inſtruction publique. Que ſont donc ces colléges, ces académies, ces univerſités dont l'Europe fourmille, ſi ce ne ſont pas des établiſſemens deſtinés à inſtruire la jeuneſſe? Mais prétendre que dans un vaſte État un prince réponde de l'éducation que chaque père de famille donne à ſes enfans, c'eſt la prétention la plus ridicule que l'on ait jamais formée. Il ne faut pas qu'un ſouverain fouille dans l'intérieur des familles & qu'il ſe mêle de ce qui ſe fait dans les maiſons des particuliers, ou il n'en peut réſulter que la tyrannie la plus odieuſe. Notre philoſophe écrit ce qui ſe préſente, au bout de ſa plume, ſans en examiner les conſéquences; & il a de l'humeur aſſurément, lorſqu'il qua-

lifie poliment les cours de foyers de la corruption publique; en vérité j'en ſuis honteux pour la philoſophie. Comment peut-on exagérer à ce point? Comment peut-on dire de telles ſottiſes? Un eſprit moins véhément, un ſage ſe ſeroit contenté de remarquer que plus les ſociétés ſont nombreuſes, & plus les vices y ſont raffinés, plus les paſſions ont occaſion de ſe déployer, plus elles agiſſent. On paſſeroit la comparaiſon du foyer à Juvenal, ou a quelque ſatyrique de profeſſion, mais à un philoſophe . . . . . je n'en dis pas davantage. Si notre auteur avoit été ſix mois ſyndic dans la petite ville de Pau dans le Béarn, il apprécieroit mieux les hommes qu'il n'apprendra jamais à les connoître par ſes vaines ſpéculations. Comment peut-il s'imaginer que les ſouverains encouragent leurs ſujets au crime, & quel bien leur reviendroit-il de ſe mettre dans la néceſſité de punir les malfaiteurs? Il arrive ſans doute de loin à loin que quelques ſcélérats échappent à la rigueur des lois; mais jamais cela ne provient d'un deſſein fixe d'encourager les attentats par l'eſpérance de l'impunité; il faut attribuer ces ſortes de cas à

la trop grande indulgence du prince. Il arrive ſans doute dans tout gouvernement que des coupables, par intrigue, par corruption, ou par l'appui de protecteurs puiſſans, trouvent le moyen de ſe ſoustraire aux punitions qu'ils ont méritées; mais pour arrêter ces ſortes de maneges, d'intrigues, de corruptions, il faudroit qu'un prince poſſédât l'omniſcience que les théologiens attribuent à Dieu. En fait de gouvernement, notre auteur bronche à chaque pas; il s'imagine que la néceſſité & la miſère provoquent les hommes aux plus grands crimes. Ce n'eſt point cela. Il n'y a aucun pays où tout homme qui n'eſt ni pareſſeux ni fainéant ne trouve ſuffiſamment par ſon travail de quoi ſubſiſter. Dans tous les États l'eſpèce la plus dangereuſe eſt celle des diſſipateurs & des prodigues; leurs profuſions épuiſent en peu de temps leurs reſſources; ce qui les réduit à des extrêmités fâcheuſes, qui les forcent enſuite à recourir aux expédiens les plus bas, les plus odieux, les plus infames. La troupe de Catilina, les adhérens de Jules Céſar, les frondeurs que le Cardinal de Retz avoit ameutés, ceux qui s'attachèrent à la

fortune de Cromwel, étoient tous gens de cette eſpèce, qui ne pouvoient s'acquitter de leurs dettes, ni réparer leur fortune délabrée qu'en bouleverſant l'État dont ils étoient citoyens. Dans les premières familles d'un État les prodigues friponnent & cabalent; chez le peuple les diſſipateurs & les pareſſeux finiſſent par devenir brigands, & par commettre les attentats les plus énormes contre la ſureté publique. Après que l'auteur a prouvé évidemment qu'il ne connoît ni les hommes ni comment il faut les gouverner, il répète les déclamations des ſatyres de Boileau contre Alexandre le grand, il fait des ſorties contre Charles Quint & ſon fils Philippe II, quoiqu'on s'apperçoive à ne s'y point tromper qu'il en veut à Louis XIV. De tous les paradoxes que les ſoi-diſant philoſophes de nos jours ſoutiennent avec le plus de complaiſance, celui d'avilir les grands hommes du ſiècle paſſé paroît leur tenir le plus à cœur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire & de grandeur? Les fautes de Louis XIV d'ailleurs ſont connues, & ces ſoi-diſant philo-

ſophes n'ont pas ſeulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours, en commettra ſans doute; à plus forte raiſon un monarque qui a paſſé ſoixante années de ſa vie ſur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, & que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous ſerez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans ſon royaume. Il faudroit remplir un volume, ſi l'on vouloit faire ſon apologie en détail; je me borne ici aux chefs principaux. Attribuez donc, comme de raiſon, la perſécution des huguenots à la foibleſſe de ſon âge, à la ſuperſtition dans laquelle il avoit été élevé, comme à la confiance imprudente qu'il avoit en ſon confeſſeur; mettez l'incendie du Palatinat ſur le compte de l'humeur dure & altière de Louvois; il ne vous reſtera guère de reproches à lui faire que ſur quelques guerres entrepriſes par vanité ou par eſprit de hauteur. Au reſte vous ne pouvez lui refuſer d'avoir été le protecteur des beaux arts. La France lui doit ſes manufactures & ſon commerce; elle lui doit de plus l'affon-

diſſement de ſes belles frontières & la conſidération dont elle a joui de ſon temps en Europe. Rendez donc hommage à ſes qualités louables & vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les ſouverains, doit attaquer leur molleſſe, leur fainéantiſe, leur ignorance; ils ſont la plupart plus foibles qu'ambitieux, & plus vains qu'avides de dominer.

Les véritables ſentimens de l'auteur ſur les gouvernemens ne ſe découvrent que vers la fin de ſon ouvrage; c'eſt là qu'il nous apprend que ſelon lui les ſujets devroient jouir du droit de dépoſer leurs ſouverains, lorsqu'ils en ſont mécontens. C'eſt pour amener les choſes à ce but qu'il ſe récrie contre ces grandes armées qui pourroient y porter quelque obſtacle; on croiroit lire la fable du loup & du berger de la Fontaine. Si jamais les idées creuſes de notre philoſophe pouvoient ſe réaliſer, il faudroit préalablement réfondre les formes de gouvernement dans tous les États de l'Europe, ce qui lui paroît une bagatelle; il faudroit encore, ce qui me paroît impoſſible, que ces ſujets érigés en juges de leur maître fuſſent & ſages &

équitables; que les aſpirans au trône fuſſent ſans ambition, que ni l'intrigue, ni la cabale, ni un eſprit d'indépendance ne puſſent prévaloir; il faudroit encore que la race détrônée fût totalement extirpée, ou ce ſeroient des alimens de guerres civiles, & des chefs de partis toujours prêts à ſe mettre à la tête des factions, pour troubler l'État. Il réſulteroit encore, en conſéquence de cette forme de gouvernement, que les candidats & les prétendans au trône remueroient continuellement, animeroient le peuple contre le prince, & fomenteroient des ſéditions & des révoltes à la faveur desquelles ils ſe flatteroient d'élever leur fortune & de parvenir à la domination; de ſorte qu'un gouvernement pareil ſeroit ſans ceſſe expoſé à des guerres inteſtines, mille fois plus dangereuſes que les guerres étrangères. C'eſt pour éviter de ſemblables inconvéniens que l'ordre de ſucceſſion a été adopté & établi dans pluſieurs États de l'Europe. On s'eſt apperçu du trouble que les élections entraînent après elles, & l'on a craint, comme de raiſon, que des voiſins jaloux ne profitaſſent d'une occaſion auſſi

ſavorable pour ſubjuguer ou dévaſter le royaume. L'auteur pouvoit facilement s'éclaircir ſur les conſéquences de ſes principes; il n'avoit qu'à jeter un coup-d'œil ſur la Pologne, où chaque élection de Roi eſt l'époque d'une guerre civile & étrangère.

C'eſt une grande erreur de croire que dans les choſes humaines il puiſſe ſe rencontrer des perfections; l'imagination peut ſe forger de telles chimères, mais elle ne ſeront jamais réaliſées. Depuis que le monde dure, les nations ont eſſayé de toutes les formes de gouvernement, les hiſtoires en fourmillent; mais il n'en eſt aucun qui ſoit ſujet à des inconvéniens: la plupart des peuples ont cependant autoriſé l'ordre de ſucceſſion des familles régnantes, parce que dans le choix qu'ils avoient à faire, c'étoit le parti le moins mauvais. Le mal qui réſulte de cette inſtitution, conſiſte en ce qu'il eſt impoſſible que dans une famille les talens & le mérite ſoient transmis ſans interruption de père en fils pendant une longue ſuite d'années, & qu'il arrive que le trône eſt quelquefois occupé par des princes indignes de le remplir.

Dans ce cas même reſte la reſſource d'habiles miniſtres, qui peuvent réparer par leur capacité ce que l'ineptie du ſouverain gâteroit ſans doute. Le bien qui ſuit évidemment de cet arrangement, conſiſte en ce que des princes nés ſur le trône ont moins de morgue & de vanité que des nouveaux parvenus, qui enflés de leur grandeur & dédaignant ceux qui furent leurs égaux, ſe complaiſent à leur faire ſentir en toute occaſion leur ſupériorité. Mais obſervez ſurtout qu'un prince qui eſt ſûr que ſes enfans lui ſuccéderont, croyant travailler pour ſa famille, s'appliquera avec bien plus de zèle au vrai bien de l'État qu'il enviſage comme ſon patrimoine; au lieu que dans les États électifs les ſouverains ne penſent qu'à eux, à ce qui peut durer pendant leur vie, & à rien de plus; ils tâchent d'enrichir leur famille, & laiſſent tout dépérir dans un État qui à leurs yeux eſt une poſſeſſion précaire, à laquelle il faudra renoncer un jour. Si quelqu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à s'informer de ce qui ſe paſſe dans les évêchés de l'Allemagne, en Pologne, à Rome même, où les triſtes effets de l'élection ne ſont

que trop évidens. Quelque parti qu'on prenne dans ce monde, il ſe trouve ſujet à des difficultés, & ſouvent à de terribles inconveniens; il faut donc, lorsqu'on ſe croit aſſez lumineux pour pouvoir éclairer le public, ſe garder ſurtout de propoſer des remèdes pires que les maux dont on ſe plaint, & quand on ne peut faire mieux, s'en tenir aux anciens uſages, & ſurtout aux lois établies.

AVANT-PROPOS

sur

la Henriade de Mr de Voltaire.

c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours attendre, ſans ſe tromper, des beautés nouvelles, & quelque choſe de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de Mr de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poëſie françoiſe eut à ſurmonter, lorsqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avoit contre lui les préjugés de toute l'Europe & ceux de ſa propre nation, qui étoit du ſentiment que l'épopée ne réuſſiroit jamais en françois; il avoit devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avoient tous bronché dans cette pénible carrière; il avoit encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour Virgile & pour Homère; & plus que tout cela une ſanté foible & délicate, qui auroit mis tout autre homme moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obſtacles Mr de Voltaire eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt Mr

de Voltaire, ſe ſeroit ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avoit voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de ſolides occupations: mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie, aux avantages que la fortune auroit été forcée de lui accorder. Auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font. On ne le connoît dans la Henriade qu'en qualité de poëte; mais il eſt philoſophe profond & ſage hiſtorien en même temps.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt presque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à Céſar ou bien à Alexander de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés. Les pe-

tits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies; & comme dans les gouvernemens ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les ſciences qui devoient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leurs temps, Mr de Voltaire l'eſt aujourd'hui il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité, & depuis la géométrie la plus ſublime jusqu'à la poëſie, la force de ſon génie a tout ſoumis.

Quiconque a la connoiſſance du monde, & quiconque a lu les ouvrages de Mr de Voltaire, concevra ſans peine que l'envie ne pouvoit l'épargner: un mérite ſupérieur joint à une vaſte réputation révoltent d'ordinaire les demi-ſavans, les amphibies d'érudition & d'ignorance; ces miſérables étant eux-mêmes ſans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils penſent leur être inférieurs, & perſécutent opiniatrément ceux dont l'éclatante lumière les éclipſe.

Auſſi tout ce qu'ont pu la malice & la colomnie, l'ingratitude & la haine, s'eſt ligué contre Mr de Voltaire; il n'y a aucune ſorte de perſécution qu'il n'ait foufferte, & des magiſtrats qui pour le ſoin de leur propre gloire autoient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ſes ennemis.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent Mr de Voltaire, malgré ſes fréquentes infirmités, & les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite & dans l'économie de la Henriade. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère & à Virgile. Les chants de l'Iliade ont peu ou point de connexion les uns avec les autres; ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade eſt naturel; c'eſt la converſion

de Henri IV & ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troubloient la France, & en cela le poëte françois eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Énéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avoit commencée. Ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admiroit dans le commencement de ce poëme. On diroit que Virgile en a compoſé le premier chant dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante & le feu de l'eſprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte françois imite en quelques endroits Homère & Virgile, c'eſt pourtant toujours une imitation qui ſent l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poëte françois eſt infiniment ſupérieur au poëte grec & au poëte latin. Comparez la deſcente d'Ulyſſe aux enfers avec le ſeptième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que Mr de Voltaire ne doit qu'à lui-même; la ſeule idée d'attribuer aux rêves de Henri IV ce qu'il voit

dans

dans le ciel, dans les enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué dans le temple du Deſtin, vaut ſeul toute l'Iliade; car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance; au lieu que le voyage d'Ulyſſe aux enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auroient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'Homère. De plus, tous les épiſodes de la Henriade ſont placés dans leurs lieux. L'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir, tant il paroît naturel; & l'on diroit que ces fruits qu'a produits la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce poëme, n'y ſont mis que par néceſſité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. Mr de Voltaire s'applique à d'écrire d'une manière intéreſſante les ſujets pathétiques; il poſſède le grand art d'émouvoir le cœur. Tels ſont des endroits touchans, la mort de Coligny, l'aſſaſſinat de Valois, le combat du jeune Dailli, le congé que Henri IV prend de la belle Gabrielle d'Étrées & la mort

du brave d'Aumale. On ſe ſent ému chaque fois qu'on en fait la lecture. En un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſans, & il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feroient qu'allonger ſon poëme; il y a ni de trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé, ne peut choquer aucun lecteur judicieux; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtème de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles. Il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, tous les Vices; tout vit, tout eſt animé par le pinceau de Mr de Voltaire; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connoiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache & du Pouſſin.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françoiſe n'eut autant de force que dans la Henriade; on y trouve partout de la nobleſſe. L'auteur

s'élève avec un feu infini jusqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grâce & dignité. Quelle vivacité dans les peintures, qu'elle force dans les caractères & dans les deſcriptions, & qu'elle nobleſſe dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs. C'eſt dans cette peinture de l'eſcrime, dans ces coups portés, parés, rendus & reçus, que Mr de Voltaire a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible: il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de Heuri IV, ainſi que ſa généroſité & ſon humanité, devroient ſervir d'exemple à tous les rois & à tous les héros, qui ſe piquent quelquefois mal à propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deſtin des États ou le ſort de la guerre a ſoumis à leur puiſ-

ſance: qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel: plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut auſſi être compté parmi les chefs d'œuvres de la Henriade. Ce caractère eſt tout nouveau; un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai & ſans flatterie. Un aſſemblage de vertus auſſi rares doit mériter nos ſuffrages; auſſi l'auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle & ſtoïque ami, à côté de ſon jeune & vaillant maître, repouſſer partout la mort & ne la donner jamais! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle, & il eſt déplorable pour

le bien de l'humanité qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la Henriade ne reſpire que l'humanité, cette vertu ſi néceſſaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt ſans ceſſe relevée par Mr de Voltaire: il montre un Roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la ſaint Barthélemi & la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtoit lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes; la ſombre politique de Philippe II; les artifices & les intrigues de Sixte Quint; l'indolence léthargique des Valois & les foibleſſes que l'amour fit commettre à Henri IV, ſont appréciées à leur juſte valeur. Mr de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe & donner

des vertus & des vices les idées qu'on en doit avoir. Partout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois & leurs ſouverains: il a immortaliſé le nom du Préſident de Harlai, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritoit une pareille récompenſe; il en fait autant pour les Conſeillers Briſſon, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit à l'auteur la réflexion ſuivante:

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon roi, meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de Poitiers aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue. Il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui vouloient élire un Roi d'entr'eux; il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils vouloient ſe ſouſtraire, il condamne toutes les vertus des ſéditieux, en tant que vertus militaires, puiſqu'el-

les devenoient criminelles dès-lors qu'ils en faiſoient uſage contre leur Roi. Mais tout ce que je pourrois dire de ce diſcours, ne ſauroit en approcher; il faut le lire avec attention; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourroient échapper.

Je paſſe à la guerre de religion qui fait le ſujet de la Henriade. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, je ne ſais par quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées; & comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout temps les reſſorts de la politique déteſtable des grands & des eccléſiaſtiques, il falloit néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poëſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſer-

ver à jamais; il voudroit purifier les ſoldats, & les camps des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcolaſtiques; il voudroit arracher pour toujours aux hommes le glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, & c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paroît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, & ce ſeroit aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique qui depuis quelques années prend beaucoup le deſſus en Europe, plus on eſt éclairé & moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivoit Henri IV étoit bien différent. L'ignorance monaçale, qui ſurpaſſoit toute imagination, & la barbarie des hommes (qui ne connoiſſoit d'autre occupation que celle d'aller

à la chaſſe & de s'entretuer) donnoit accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis & les princes factieux pouvoient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étoient groſſiers, aveugles & ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguſte, tout cet empire, qui compoſoit presque les deux tiers du monde, étoit tranquille & ſans agitation. Les hommes abandonnoient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi étoit d'y vaquer, & ils préféroient le repos, les plaiſirs & l'étude à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de Louis le grand, qui peut être égale ſans flatterie à celui d'Auguſte, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du royau-

me, mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcendant que le père Le Tellier prit ſur l'eſprit de Louis XIV qui commençoit à baiſſer; mais c'eſt proprement l'ouvrage d'un particulier, & l'on n'en ſauroit charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les ſciences ont ainſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences: elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la ſociété & au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les arts & les ſciences, au public & au vulgaire; elle paſſe de la cour à la ville, & de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, & que c'eſt une démence extrême de multi-

plier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnoît, malgré la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, de quelque opinion que nous ſoyons; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels: en un mot la reflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. Mr de Voltaire, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus grande, qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, & le déſir que j'ai en toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public; je l'ai rendue auſſi digne qu'il m'a été poſſible de Mr de Voltaire & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur, c'é-

toit en quelque façon honorer notre siècle, & que du moins la postérité se rediroit d'âge en âge, que si notre siècle a produit des hommes célèbres, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguoient du vulgaire & même des grands hommes.

DISSERTATION

sur

l'innocence des erreurs de l'esprit.

Monſieur, Je me crois obligé de vous rendre raiſon de mon loiſir & de l'uſage que je fais de mon temps. Vous connoiſſez le goût que j'ai pour la philoſophie; c'eſt une paſſion chez moi; elle compagnent fidellement tous mes pas. Quelques amis qui connoiſſent en moi ce goût dominant, ſoit pour s'y accommoder, ſoit qu'ils y trouvent plaiſir eux-mêmes, m'entretiennent ſouvent ſur des matières ſpéculatives, de phyſique, de méthaphyſique, ou de morale. Nos converſations ſont d'ordinaire peu remarquables, parce qu'elles roulent ſur des ſujets connus, ou qui ſont au deſſous de l'œil éclairé des ſavans. La converſation que j'eus hier au ſoir avec Philante, me parut plus digne d'attention; elle portoit ſur un ſujet qui intéreſſe & partage presque tout le genre humain. Je penſai d'abord à vous; il me ſembla que je vous devois cette converſation; je montai in-

continent dans ma chambre au retour de la promenade; les idées toutes fraîches & l'eſprit plein de notre diſcours, je le couchai par écrit le mieux qu'il me fut poſſible. Je vous prie, Monſieur, de m'en dire votre ſentiment, & ſi je ſuis aſſez heureux pour l'avoir rencontré, votre ſincérité ſera le ſalaire de mes peines; je me trouverai richement récompenſé, ſi mon travail ne vous eſt pas déſagréable. Il faiſoit hier le plus beau temps du monde; le ſoleil brilloit d'un feu plus beau qu'à l'ordinaire; le ciel étoit ſi ſerrein, qu'on appercevoit aucune nuage à la plus grande diſtance; j'avois paſſé toute la matinée à l'étude, & pour me délaſſer du travail, je fis une partie de promenade avec Philante; nous nous entretinmes aſſez long-temps du bonheur dont jouiſſent les hommes, & de l'inſenſibilité de la plupart, qui ne goûtent point les douceurs d'un beau ſoleil & d'un air pur & tranquille. De conſidérations en conſidérations, nous nous apperçûmes que notre diſcours avoit infiniment allongé notre promenade & qu'il étoit temps de rebrouſſer chemin pour arriver au logis avant l'obſcurité. Philante, qui l'obſerva le premier, m'en fit

la

la guerre; je me défendis en lui disant que sa conversation me paroissoit si agréable, que je ne comptois pas les momens lorsque je me trouvois avec lui, & que j'avois cru qu'il étoit assez temps de penser à notre retour, lorsqu'on verroit baisser le soleil. Comment! baisser le soleil? reprit-il. Êtes-vous copernicien? & vous accommodez-vous aux façons populaires de s'exprimer, & aux erreurs de Tycho Brahé? Tout doucement, lui repartis-je, vous allez bien vîte. D'abord il ne s'agissoit point ici de philosophie dans une conversation familière, & si j'ai failli en péchant contre Copernic, ma faute doit m'être aussi facilement pardonnée qu'à Josué, qui fait arrêter le soleil dans sa course, & qui étant divinement inspiré, devoit bien être au fait des secrets de la nature. Josué parloit dans ce moment comme le peuple, & moi je parle à un homme éclairé, qui m'entend également bien, d'une ou d'autre manière; mais puisque vous attaquez ici Tycho Brahé, souffrez que pour un moment je vous attaque à mon tour. Il paroît que votre zèle pour Copernic est bien animé; vous lancez d'abord des anathèmes contre

nature. Mais que diriez-vous, repartis-je, ſi je vous faiſois voir un ſyſtème très-différent aſſurément du vôtre, & qui par un principe évidemment faux explique les mêmes merveilles que celui de Copernic? Je vous attends aux erreurs des Malabares, reprit Philante. C'eſt juſtement de leur montagne que j'allois vous parler; mais erreur tant qu'il vous plaira, ce ſyſtème, mon cher Philante, explique parfaitement bien les opérations aſtronomiques de la nature; & il eſt étonnant, que partant d'un point auſſi abſurde que l'eſt celui de ſuppoſer le ſoleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui ſe trouve dans le pays de ces barbares, ces aſtronomes ayent pu ſi bien prédire les mêmes révolutions & les mêmes éclipſes que votre Copernic: l'erreur des Malabares eſt groſſière, celle de Copernic eſt peut-être moins ſenſible. Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau philoſophe dogmatiſer du haut de ſa gloire, & tout bouffi d'arrogance, (de quelque découverte peu importante & toujours ſuffiſante pour ſervir de baſe à un nouveau ſyſtême,) traiter les copernicens & les newtoniens comme un petit eſ-

ſaim de miſérables qui ne méritent pas qu'on relève leurs erreurs. Il eſt vrai, dit Philante, que les nouveaux philoſophes ont eu de tout temps le droit de triompher des anciens. Deſcartes foudroya les ſaints de l'école, & il fut foudroyé à ſon tour par Newton, & celui-ci n'attend qu'un ſucceſſeur pour ſubir le même ſort. Ne ſeroit-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour propre pour faire un ſyſtème? De cette haute idée de ſon mérite naît un ſentiment d'infaillibilité; alors le philoſophe forge ſon ſyſtème. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raiſons pour y donner un air de vraiſemblance, & de là une ſource intariſſable d'erreurs. Il devroit tout au contraire commencer par remonter, au moyen de pluſieurs obſervations, de conſéquences en conſéquences, & voir ſimplement à quoi elles aboutiroient, & ce qui en réſulteroit: on en croiroit moins, & on apprendoit ſavamment à douter, en ſuivant les pas timides de la circonſpection. Il vous faudroit des anges pour philoſopher, me dit vivement Philante; car où trouver un homme ſans prévention & parfaitement impartial? Ainſi,

lui dis-je, l'erreur eſt notre partage. A Dieu ne plaiſe! reprit mon ami; nous ſommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le contraire, ſi vous voulez vous donner la patience de m'écouter, lui dis-je, & pour cet effet, comme nous voici proche de la maiſon, nous nous aſſeyerons ſur ces bancs; car je vous crois fatigué de la promenade. Philante, qui n'eſt pas trop bon piéton, & qui avoit plutôt marché par diſtraction & machinalement que de propos délibéré, fut charmé de s'aſſeoir. Nous nous plaçâmes tranquillement, & je repris à peu près ainſi; je vous ai dit, Philante, que l'erreur étoit notre partage; je dois vous le prouver. Cette erreur a plus d'une ſource. Il paroît que le créateur ne nous a pas deſtinés pour poſſéder beaucoup de ſcience & pour faire un grand chemin dans le pays des connoiſſances: il a placé les vérités dans des abymes que nos foibles lumières ne ſauroient approfondir, & il les a entourées d'une épaiſſe haie d'épines. La route de la vérité offre des précipices de tous côtés; on ne ſait quel ſentier ſuivre pour éviter ces dangers, & ſi l'on eſt aſſez heureux pour les avoir franchis, on trouve ſur ſon chemin

un labyrinthe, où le fil merveilleux d'Ariadne n'eſt d'aucun uſage, & dont on ne peut jamais ſe tirer: les uns courent après un fantôme impoſteur qui les trompe par ſes preſtiges, & leur donne pour bonne monnoie ce qui eſt de faux aloi; ils s'égarent, ſemblables à ces voyageurs qui ſuivent dans l'obſcurité les feux follets dont la clarté les ſéduit. D'autres devinent ces vérités ſi ſecrètes; ils croient arracher le voile de la nature, ils font des conjectures, & c'eſt un pays où il faut avouer que les philoſophes ont fait de grandes conquêtes. Les vérités ſont placées ſi loin de notre vue, qu'elles deviennent douteuſes, & prennent de leur éloignement même un air équivoque: il n'en eſt preſque aucune qui n'ait été combattue; c'eſt qu'il n'en eſt aucune qui n'ait deux faces: prenez-la d'un côté, elle paroît inconteſtable; prenez-là de l'autre, c'eſt la fauſſeté même. Raſſemblez tout ce que votre raiſonnement vous a fourni pour & contre; réfléchiſſez, délibérez, peſez bien, vous ne ſaurez à quoi vous déterminer. Tant il eſt vrai qu'il n'y a que le nombre des vraiſemblances qui donne du poids à l'opinion des hommes. Si quelque

vraiſemblance pour ou contre leur échappe; ils prennent le mauvais parti; & comme jamais l'imagination ne peut leur offrir avec une même force le pour & le contre, ils ſe détermineront toujours par foibleſſe, & la vérité ſe dérobe à leurs yeux. Je ſuppoſe qu'une ville ſoit ſituée dans une plaine, que cette ville ſoit aſſez longue, & qu'elle ne contienne qu'une rue; je ſuppoſe encore qu'un voyageur qui n'a jamais entendu parler de cette ville, s'y rende & qu'il en voie toute la longueur; il jugera qu'elle eſt immenſe, parce qu'il ne la voit que d'un côté, & ſon jugement ſera très-faux, puiſque nous avons vu qu'elle ne contenoit qu'une rue. Il en eſt de même des vérités, lorſque nous les conſidérons par parties & que nous faiſons abſtraction du tout. Nous jugerons bien de cette partie, mais nous nous tromperons conſidérablement ſur la totalité. Pour arriver à la connoiſſance d'une vérité importante, il faut auparavant avoir fait une proviſion préliminaire de vérités ſimples, qui conduiſent, ou qui ſervent d'échelons pour atteindre à la vérité compoſée qu'on cherche; c'eſt encore ce qui nous manque. Je ne parle point

des conjectures, je parle des vérités évidentes, certaines & irrévocables. A prendre les choſes dans un ſens philoſophique, nous ne connoiſſons rien du tout ; nous nous doutons de certaines vérités, nous nous en formons une notion vague, & nous modifions par les organes de la voix de certains ſons que nous appelons des termes ſcientifiques, dont le réſonnement contente nos oreilles, que notre eſprit croit comprendre, & qui bien pris, n'offrent à l'imagination que des idées confuſes & embrouillées ; de ſorte que nôtre philoſophie ſe réduit à l'habitude que nous nous faiſons de nous ſervir d'expreſſions obſcures, de termes que nous ne comprenons guères ; & à une profonde méditation ſur des effets dont les cauſes nous reſtent bien inconnues & bien cachées. L'amas pitoyable de ces rêveries eſt honoré du beau nom d'excellente philoſophie, que l'auteur annonce avec l'arrogance d'un charlatan, comme la découverte la plus rare, & la plus utile au genre humain. La curioſité vous pouſſe-t-elle à vous informer de cette découverte ? vous croyez trouver des choſes : quelle injuſtice de vous y attendre ? Non,

cette découverte ſi rare, ſi précieuſe ne conſiſte que dans la compoſition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont jamais paru: ce nouveau mot, ſelon notre charlatan, explique merveilleuſement certaine vérité ignorée, & vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez ſon idée de l'appareil des termes qui la couvroient; il ne vous en reſte rien; même obſcurité, mêmes ténèbres. C'eſt une décoration qui diſparoît, & qui détruit avec ſoi les preſtiges de l'illuſion. La véritable connoiſſance de la vérité doit être bien différente de celle que je viens de vous préſenter; il faudroit pouvoir indiquer toutes les cauſes; il faudroit, en remontant jusqu'aux premiers principes, les connoître & en développer l'eſſence. C'eſt ce que Lucrèce ſentoit bien, & ce qui faiſoit dire à ce poëte philoſophe: *Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas!* Le nombre des premiers principes des êtres & les reſſorts de la nature ſont ou trop immenſes ou trop petits pour être apperçus & connus des philoſophes: de là viennent ces diſputes ſur les atomes, ſur la matière diviſible à l'infini, ſur le plein ou ſur le vide,

ſur le mouvement, ſur la manière dont le monde eſt gouverné; tout autant de queſtions très-épineuſes & que nous ne reſoudrons jamais. Il ſemble que l'homme s'appartienne; il me paroît que je ſuis maître de ma perſonne, que je m'approfondis, que je me connois; mais je m'ignore; il n'eſt pas décidé encore ſi je ſuis une machine, un automate remué par les mains du créateur, ou ſi je ſuis un être libre & indépendant de ce créateur; je ſens que j'ai la faculté de me mouvoir, & je ne ſais point ce que c'eſt que le mouvement, ſi c'eſt un accident, ou ſi c'eſt une ſubſtance. Un docteur vient crier que c'eſt un accident, l'autre jure que c'eſt une ſubſtance; ils ſe diſputent, les courtiſans en rient, les idoles de la terre les mépriſent, & le peuple les ignore, eux & le ſujet de leurs querelles. Ne vous paroît-il point que c'eſt mettre la raiſon hors de la ſphère de ſon activité, que de l'employer à des matières ſi incompréhenſibles & ſi abſtraites? Il me ſemble que notre eſprit n'eſt pas capable de ces vaſtes connoiſſances; il en eſt de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes; ils imaginent que c'eſt le continent qui ſe remue,

& ne croient point ſe remuer eux-mêmes: il en eſt pourtant tout autrement, le rivage eſt inébranlable, & ce ſont eux qui ſont pouſſés par le vent. Notre amour propre nous ſéduit toujours; nous donnons à toutes les choſes que nous ne pouvons pas comprendre l'épithète d'obſcures, & tout devient inintelligible, dès qu'il eſt hors de notre portée; c'eſt cependant la nature de notre eſprit qui nous rend incapables de grandes connoiſſances. Il y a des vérités éternelles, cela eſt inconteſtable: mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connoître juſqu'aux moindres raiſons, il faudroit un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme; il faudroit pouvoir ſe livrer entièrement à la connoiſſance d'une vérité; il faudroit une vie de Méthuſalem, & plus longue encore, une vie ſpéculative, fertile en expériences; il faudroit enfin une attention dont nous ne ſommes pas capables. Jugez après cela ſi l'intention du créateur a été de nous rendre des gens bien habiles: car voilà les empêchemens qui ſemblent émaner de ſa volonté, & l'expérience nous fait connoître que nous avons peu de capacité, peu d'application, que notre génie n'eſt

pas assez transcendant pour pénétrer les vérités, & que nous n'avons pas une mémoire assez vaste & assez sûre pour la charger de toutes les connoissances nécessaires à cette belle & pénible étude. Il se trouve encore un autre obstacle qui nous empêche de parvenir à la connoissance de la vérité, dont les hommes ont embarrassé leur chemin, comme si ce chemin étoit trop aisé par lui-même. Cet obstacle consiste dans les préjugés de l'éducation. La plus grande partie des hommes est dans des principes évidemment faux; leur physique est très-fautive, leur méthaphysique ne vaut rien, leur morale consiste dans un intérêt sordide, dans un attachement sans bornes aux biens de la terre; ce qui est chez eux une grande vertu, c'est une sage prévoyance qui les fait songer à l'avenir, & qui pourvoit de loin à la subsistance de leur famille. Vous jugez bien que la logique de ces sortes de gens est sortable au reste de leur philosophie: aussi est-elle pitoyable; l'art de raisonner chez eux consiste à parler seuls, à décider de tout, & à ne point souffrir de réplique. Ces petits législateurs de famille s'intriguent dabord extrêmement

des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture; père, mère, parens travaillent à éterniſer leurs erreurs: au ſortir du berceau, on prend bien de la peine pour donner aux enfans une idée du moine bourru & du loup-garou. Ces belles connoiſſances ſont à l'ordinaire ſuivies d'autres qui les valent: l'école y contribue de ſon côté; il vous faut paſſer par les viſions de Platon pour arriver à celles d'Ariſtote, & d'un ſaut on vous initie aux myſtères des tourbillons. Vous ſortez de l'école la mémoire bien chargée de mots, l'eſprit plein de ſuperſtitions, & rempli de reſpect pour les anciennes billeveſées. L'âge de la raiſon arrive: ou vous ſecouez le joug de l'erreur, ou vous renchériſſez ſur vos parens; ont-ils été borgnes? vous devenez aveugle; ont-ils cru de certaines choſes, parce qu'ils s'imaginoient de les croire? Vous les croirez par opiniâtreté. Enſuite l'exemple de tant d'hommes qui adhèrent à un ſentiment vous entraîne, leurs ſuffrages ſont pour vous une autorité ſuffiſante; ils donnent du poids par leur nombre; l'erreur populaire fait des proſélytes & triomphe; enfin ces erreurs invétérées deviennent

formidables par la ſuite des temps. Figurez-vous un jeune arbriſſeau dont le jet ſe ploie à l'effort des vents, qui dans la ſuite de ſa durée oppoſe ſa tête altière aux nuées & préſente à la hache du bûcheron un tronc inébranlable. Comment! dit-on, mon père a raiſonné ainſi, & il y a ſoixante, il y a ſoixante & dix ans que je raiſonne de même; par quelle injuſtice prétendez-vous que je commence à préſent à raiſonner d'une autre manière? Il me ſiéroit bien de redevenir écolier & de m'engager comme apprenti ſous votre direction. Allez, allez, j'aime mieux ramper ſur les pas de l'uſage, que de m'élever nouvel Icare avec vous dans les airs: ſouvenez-vous de ſa chute; c'eſt-là le ſalaire des nouvelles opinions, & c'eſt-là la peine qui vous attend. L'opiniâtreté ſe mêle ſouvent à la prévention, & une certaine barbarie qu'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler ſes tyranniques maximes. Voilà les effets qui ſuivent les préjugés de l'enfance: ils prennent une plus profonde racine, à cauſe de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre. Les premières impreſſions ſont les plus vives, & tout ce que peut la force du

raiſonnement, ne paroît que froid en comparaiſon. Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur eſt le partage des humains. Vous comprendrez ſans doute, après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il faut être bien infatué de ſes opinions pour ſe croire au deſſus de l'erreur, & qu'il faut être ſoi-même très-ferme dans ſes arçons pour oſer entreprendre de déſarçonner les autres. Je commence à voir à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plupart des erreurs ſont atvinciples pour ceux qui en ſont infectés. Je vous ai écouté avec plaiſir & avec attention, & j'ai fort bien retenu, ſi je ne me trompe, les cauſes de l'erreur que vous m'avez indiquées. C'étoit, diſiez-vous, l'éloignement où la vérité eſt de nos yeux, le petit nombre des connoiſſances, la foibleſſe & l'inſuffiſance de notre eſprit, & les préjugés de l'éducation. A merveille, Philante, vous avez une mémoire toute divine, & ſi Dieu & la nature daignoient former un mortel capable d'embraſſer leurs ſublimes vérités, ce ſeroit aſſurément vous, qui uniſſez à cette mémoire vaſte un eſprit vif & un jugement ſolide. Trève de complimens, reprit Philante; j'aime

j'aime mieux des raiſonnemens philoſophiques que vos louanges: il ne s'agit point ici de faire mon panégyrique, mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les ſavans, & de faire un humble aveu de notre ignorance. Je vous ſeconderai merveilleuſement, Philante, lorſqu'il faudra mettre au jour notre profonde & craſſe ignorance; j'en fais très-volontiers l'aveu; je vais même juſqu'aux pyrrhoniſme, & je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi equivoque pour ce que nous appelons les vérités d'expérience. Vous voilà en bon chemin, Philante. Le ſcepticiſme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'auroit pas autrement parlé que vous. Je vous avoue, lui dis-je, que je ſuis un peu académicien, je conſidère les choſes de tous les côtés; je doute & je ſuis indéterminé: c'eſt l'unique moyen de ſe garantir de l'erreur. Ce ſcepticiſme ne me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité; mais auſſi me ſauve-t-il des embûches des préjugés.

Et pourquoi craignez-vous l'erreur, repartit Philante, vous qui en faites ſi bien l'apologie? Helas! lui dis-je, il y a telle erreur dont la douceur eſt préférable à la vérité: ces erreurs vous rempliſſent d'idées agréables; elles vous comblent de biens que vous n'avez point & dont vous ne jouirez jamais; elles vous ſoutiennent dans vos adverſités, & dans la mort même près de perdre tous vos biens & votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perſpective, des biens préférables à ceux que vous perdez, & des torrens de volupté dont les délices ſont capables d'adoucir la mort même, & de la rendre aimable, s'il étoit poſſible. Je me rappelle à ce propos l'hiſtoire qu'on m'a contée d'un fou; peut-être vous dédommagera-t-elle de mon long & didactique raiſonnement. Mon ſilence, me dit Philante, vous fait aſſez comprendre que je vous écoute avec plaiſir & que je ſuis curieux d'entendre votre hiſtoire. Je vais vous contenter, Philante, à condition que vous ne vous repentirez point de m'avoir fait jaſer.

Il y avoit un fou aux petites maisons de Paris, homme de très-bonne naissance, qui mettoit tous ses parens dans la dernière affliction par le dérangement de son cerveau; il étoit fensé sur tout autre sujet, hors celui de sa béatitude; alors ce n'étoit que compagnies de chérubins, de séraphins & d'archanges; il chantoit tout le jour dans le concert de ces esprits immortels, il étoit honoré de visions béatifiques, le paradis étoit sa demeure, les anges étoient ses compagnons, & la manne céleste lui servoit d'aliment. Cet heureux fou jouissoit d'un bonheur parfait dans les petites maisons, lorsqu'un médecin ou chirurgien vint pour son malheur faire la visite des fous. Ce médecin offrit à la famille de guérir le béat. Vous pouvez croire qu'on n'épargna aucune promesse pour l'engager à se surpasser, & à effectuer des prodiges s'il le pouvoit. Enfin, pour abréger, soit par des saignées, ou par d'autres remèdes, il réussit à remettre le fou dans son bon sens. Celui-ci, fort étonné de ne plus se trouver au ciel, mais dans un appartement assez approchant d'un cachot, & environné d'une compagnie

qui n'avoit rien d'angélique, s'emporta extrêmement contre le médecin. J'étois bien dans le ciel, lui dit-il, ce n'étoit pas à vous de m'en faire ſortir; je voudrois que pour votre peine vous fuſſiez condamner à peupler réellement le pays des damnés dans les enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il eſt d'heureuſes erreurs; il ne m'en coûtera rien de vous montrer qu'elles ſont innocentes. Je le veux bien, dit Philante; auſſi bien nous ſoupçons tard, & nous avons encore pour le moins trois heures à notre diſpoſition. Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire; je ferai plus ménager de mon temps & de votre patience. Vous êtes convenu il y a un moment que l'erreur étoit involontaire chez ceux qui en ſont infectés, ils croient tenir la vérité, & ils s'abuſent. Ils ſont excuſables dans le fait, car ſelon leur ſuppoſition ils ſont ſûrs de la vérité; ils y vont de bonne foi, ce ſont les apparences qui leur en impoſent, ils prennent l'ombre pour le corps. Conſidérez encore, je vous prie, que le motif de ceux qui tombent dans l'erreur eſt louable; ils cherchent la vérité,

ils s'égarent dans le chemin, & s'ils ne le trouvent point, ce n'en étoit pas moins leur volonté; ils manquoient de guides, ou ce qui pis eſt, ils en avoient de mauvais; ils cherchoient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étoient pas ſuffiſantes pour y arriver. Pourroit-on condamner un homme qui ſe noyeroit en paſſant un fleuve extrêmement large qu'il n'auroit pas la force de franchir? A moins que de n'avoir rien d'humain, on compatiroit à ſa triſte deſtinée, on plaindroit un homme ſi plein de courage, capable d'un deſſein auſſi généreux & auſſi hardi, de n'avoir point été aſſez ſecouru de la nature; ſa témérité paroîtroit digne d'un ſort plus heureux, & ſes cendres ſeroient arroſées de larmes. Tout homme qui penſe, doit faire des efforts pour connoître la vérité; ces efforts ſont dignes de nous, quand même ils ſurpaſſeroient notre capacité. C'eſt un aſſez grand malheur pour nous que ces vérités ſoient impénétrables; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau monde; ce ſont des Argonautes gé-

néreux, qui s'expoſent pour le ſalut de leurs compatriotes, & c'eſt aſſurément un travail bien rude que celui d'errer dans les pays imaginaires; l'air de ces contrées nous eſt contraire, nous ne connoiſſons point le langage des habitans, & nous ne ſavons pas marcher à travers ces ſables mouvans. Croyez-moi, Philante, ayons du ſupport pour l'erreur; c'eſt un poiſon ſubtil qui ſe gliſſe dans nos cœurs, ſans que nous nous en appercevions. Moi qui vous parle, je ne ſuis pas ſûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridicule orgueil de ces ſavans infaillibles, dont les paroles doivent paſſer pour autant d'oracles; ſoyons pleins d'indulgence pour les erreurs les plus palpables, & ayons de la condeſcendance pour les opinions de ceux avec leſquels nous vivons en ſociété. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous uniſſent, pour l'amour d'une opinion ſur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction? Ne nous érigeons point en chevaliers défenſeurs d'une vérité inconnue, & laiſſons à l'imagination de chacun la liberté de compoſer le roman de ſes

idées. Les ſiècles des héros fabuleux, de miracles & des extravagances chevaleresques ſont paſſés. Don Quichotte ſe fait encore admirer dans Michel de Cervantes; mais les Pharamond, les Roland, les Amadis s'attireroient la riſée de toutes les perſonnes raiſonnables, & les chevaliers qui voudroient marcher ſur leurs traces, auroient le même deſtin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudroit exterminer tout le genre humain. Croyez-moi, continuai-je, ce n'eſt pas notre façon de penſer ſur des matières ſpéculatives qui peut influer ſur le bonheur de la ſociété, mais c'eſt notre manière d'agir. Soyez partiſan du ſyſtème de Tycho Brahé ou de celui des Malabares, je vous le pardonnerai ſans peine, pourvu que vous ſoyez humain; mais fuſſiez-vous le plus orthodoxe de tous les docteurs, ſi votre caractère eſt cruel, dur & barbare, je vous abhorrerai toujours. Je me conforme entièrement à vos ſentimens, me dit Philante. A ces mots nous entendîmes non loin de nous un bruit ſourd, tel que celui d'une perſonne qui marmotte quelques paroles injurieuſes. Nous nous tour-

nâmes & nous fûmes tout ſurpris d'appercevoir à la clarté de la lune notre aumônier, qui n'étoit qu'à deux pàs de nous, & qui vraiſemblablement avoit entendu la meilleure partie de notre diſcours. Ah! mon père, lui dis-je, d'où vient que nous vous rencontrons ſi tard? C'eſt aujourd'hui ſamedi, reprit-il; j'étois ici à compoſer mon prône pour demain, lorsque j'ai entendu à moitié quelques mots de votre diſcours, qui m'ont engager à écouter le reſte. Plût-au-ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les euſſe point entendus! Vous avez excité ma juſte colère, vous avez ſcandaliſé mes oreilles, profanes, qui préférez l'humanité, la charité & l'humilité, à la puiſſance de la foi & à la ſainteté de notre croyance. Eh! de grâce, repartis-je, mon père, nous n'avons point touché des matières de religion; nous n'avons parlé que de ſujets de philoſophie très-indifférens, & à moins que vous n'érigez Tycho Brahé & Copernic en pères de l'égliſe, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai demain. Nous voulûmes lui répondre; mais

il nous quitta brusquement, marmottant toujours quelques paroles que nous ne pûmes pas bien distinguer. Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'avanture qui nous étoit arrivée, & fort embarrassés des mesures que nous devions prendre. Il me sembloit que je n'avois rien dit qui dût choquer personne, & que ce que j'avois avancé à l'avantage de l'erreur étoit conforme à la droite raison, & par conséquent aux principes de notre très-sainte religion, qui nous ordonne même de supporter mutuellement nos défauts, & de ne point scandaliser ou choquer les foibles. Je me sentois net à l'égard de mes sentimens, mais la seule chose qui me faisoit craindre, étoit la façon de penser des dévots. On connoit trop jusqu'où vont leurs emportemens, & combien ils sont capables de prévenir contre l'innocence, lorsqu'ils se mêlent de répandre l'alarme contre ceux qu'ils ont pris en aversion. Philante me rassura de son mieux, & nous nous retirâmes après le souper chacun de son côté, rêvant, je pense, au sujet de notre conversation & à la malencontreuse avanture du prêtre. Je mon-

tai incontinent dans ma chambre, & je paſſai la meilleure partie de la nuit à vous marquer ce que j'avois pu retenir de notre converſation.

POESIES.

ÉPITRES
A
MONSIEUR JORDAN.

Jordan, cher atome ſceptique,
Dont le regard perçant de lynx
Et la rigoureuſe critique
Te fait du peuple poëtique
Plus craindre qu'à Thèbes le ſphynx:
Voici de nouveaux bavardage,
Que ton eſprit judicieux
N'eſtimera point comme ouvrage
D'un dialectique ſérieux.
Ma Muſe badine & volage,
Au lieu d'imiter le ramage
De quelque cygne harmonieux,
Se contente dans ſon jeune âge
D'un chant aiſé moins ennuyeux.

Qui n'a point l'art comme Voltaire
De prendre ſon vol jusqu'aux cieux.
Doit humblement raſer la terre,
Cédant aux plus audacieux
L'art de l'oiſeau porte-tonnerre
Qui plane & vole au haut des airs,
Tandis que le ſerin en cage,
Malgré la priſon & ſes fers,
Sait goûter au moins l'avantage
De plaire par ſon gazouillage.
Tiens, je t'abandonne mes vers :
Corrige, efface, ajoute, lime ;
Ne crains point qu'ils ſoient à couvert
D'un amour propre folliſſime.
Je te verrois la plume en main
Rigoureuſement les détruire,
Avec le ſang froid du romain
Qui brûla ſa main ſans rien dire.

Vous aurez la bonté de me renvoyer ma pièce avec vos remarques ce ſoir. Adieu, Mars m'appelle.

Ce 9 de Mai 1739.

Pour le coup je vous reconnois,
Et votre eſprit ſe manifeſte
Par la façon légère & preſte
Dont vos aimables vers ſont faits.
Que votre grande ame alarmée
Sans peur chemine vers l'armée;
Vous n'y trouverez ſur ma foi
Aucun haſard, point d'embuſcade,
Et très-paiſiblement chez moi,
Vous pourriez boire raſade.
Si cet appât inſuffiſant
N'eſt pas ce qui vous détermine,
Sachez qu'à Brieg on voit par cent
Des bouquins rongés de vermine,
Et de ces gros in-folio
Ornés de pédantesque mine,
De ces livres vraiment brutaux
Dont on vous caſſeroit l'échine,
Et qui ſont le charme des ſots.
Si tout ceci ne peut vous plaire,
Je vous garantis le plaiſir
Que le long du jour à loiſir
Vous n'aurez rien du tout à faire.

Tenez, je vous offre à l'encan
Tous les charmes de notre camp;
Car pour vous tenter par la gloire
Mes vers arriveroient trop tard,
Vous qui long-temps avez eu part
Au temple immortel de mémoire.

Au camp de Mollwitz ce 16 de Mai 1740.

De ma chétive infirmerie
A votre ſuperbe hôpital,
Salut à votre ſeigneurie,
A ſon air grave & magiſtral.
La fièvre qui me perſécute,
M'arrête ici cruellement;
De quatre à quatre jours je lutte
Contre ſon triſte acharnement.
Algarotti, Dieu du génie
Et de la bonne compagnie,
Diſſipe mes déſagremens,
Et Maupertuis qui le ſeconde,
Pétrit & applatit le monde,
Afin de diſtraire mes ſens.

Cepen-

Cependant ma rude ennemie
Revient toujours à pas peſans
Ronger la trame de ma vie
Avec ſes ſanguinaires dents.
Tu ſais que du Dieu d'Épidaure
Je ne fus jamais ſectateur,
Et que convaincu de l'erreur
Que l'ignare vulgaire adore,
J'ai ri du dupé, du trompeur.
Ainſi, bien qu'elle s'en offenſe,
Je néglige la faculté,
Et je laiſſe à ma tempérance
Tout l'embarras de ma ſanté.

Je ne ſais quand la fièvre me paſſera, mais elle commence pourtant à diminuer; ce qui me donne bonne eſpérance qu'elle me quittera bientôt. Pour toutes vos belles nouvelles, je n'en ai aucune autre à vous dire, ſinon que je compte de voir Voltaire dimanche. Comme je ne ſaurois voyager, j'eſpère qu'il ſe rendra ici. Je partirai jeudi pour Hamm. J'irai lentement, ſi la fièvre ne me quitte; mais ſi je m'en défais, j'arriverai plus promptement. Adieu, cher Jordan.

[illegible] dernier je
[illegible] Le
[illegible] lent un
[illegible] trouverez du
[illegible] remmele de vous
[illegible] ajours etre ma mai-
[illegible] e numeral le courtoisie,
[illegible] mouvement plus obli-
[illegible] ure de croire que
[illegible]
[illegible] serviteur & ami.

Je vous écris de ce beau camp
Où tout le danger qu'on y trouve
Exerce la valeur, l'éprouve;
Où mille Mirmidons de Mars,
Autrement nommés les houſards,
Viennent vingt fois dans la journée
Nous ſouhaiter la bonne année;
Où les bombes & la batterie
Vers Brieg ſont un feu de furie.
Or donc dans ce camp ſi terrible,
Où tout ſemble annoncer la mort,
Nous vivons tranquilles, paiſibles:
Tout ce qui reluit n'eſt pas or.

Vous voyez, Monſieur, par les belles choſes que j'ai l'honneur de vous dire, qu'on peut prendre la peur à tort; c'eſt ce qu'on appelle être poltron en pure perte. Je m'étois flatté jusqu'ici, mais ſans fondement, que j'aurois de vous une apparition béatifique; mais les dangers nous ſéparent ſi bien, que je crains de ne vous pas poſſeder de ſitôt. On débite que votre dernier voyage vous a cauſé de ſi grandes incommodités, que les médecins de Breslau

[illegible]

[illegible] de

[illegible] mon

[illegible] ntique

[illegible] culier

[illegible] fauts du

[illegible] Mai 1741.

Au camp retranché de Molwitz,
Endroit où mortier, où haubitz,
Où canon & fuſil décharge,
Et d'où Jordan gagna le large.

Comment! vous prenez gravement
Mes vers, mon épître volage?
Je vous connoiſſois autrement;
Vous me trompez, c'eſt grand dommage.
Le ton léger du badinage
Vous auroit-il paru mordant?
Si l'eſprit pèche, c'eſt l'uſage;
Mais pour le cœur eſt innocent.

C'eſt ainſi que je répons à la très-ſérieuſe lettre que vous venez de m'écrire. Je ne ſuis pas aujourd'hui d'humeur aſſez atrabilaire pour m'affliger d'un malheur qui n'exiſte pas encore, & je plains votre eſprit de tout mon cœur des tourmens inutiles qu'il vous cauſe.

C'eſt plutôt quelque vent malin,
Qui s'arrêtant dans ſon chemin,
Ou cheminant avec pareſſe,
Dans votre corps fait le lutin,
Et vous angoiſſe & vous oppreſſe.

Voilà ce qu'en dit la faculté; c'eſt à votre garderobe d'en décider, car je crois qu'en ces ſortes d'affaires elle peut paſſer pour juge compétent.

Si vous ne jugez pas à propos de promener vos hypocondres, ni de vous crotter comme un barbet, vous ferez admirablement bien de reſter à Breslau.

Je n'ai à vous parler depuis quelques jours que de pluie, de neige, de grêle & de mauvais temps; il n'y a pas là de quoi vous mettre de bonne humeur; mais j'y renonce, car je n'y réuſſirois pourtant pas.

Je ſuis, ni plus ni moins, un des plus zélés amis de Mr Jordan. Adieu.

ce 9 de Mai 1741.

Non, ces vers ne ſont qu'empruntés,
Cela ne s'appelle point rire;
Vos eſprits n'étoient pas montés
Pour plaiſanter ni pour écrire.
J'aime mieux vos vivacités
Et votre mordante ſatire.

Pour me dire de votre vie
Que c'eſt chez nous où l'on s'ennuie;
Mais rempli de ſincérité,
Charmant Jordan, je vous en prie,
Dites ici la vérité.
N'eſt-ce pas la bibliothèque
Dont l'attrait puiſſant & vanté,
Le bel Horace ou le Sénèque,
Ou peut-être quelque beauté,
Dont l'enchantement vous attire?
Et lorsque votre cœur ſoupire,
Trop ſenſible à la volupté,
Ce vous eſt trop peu que d'écrire.
Car après tout, votre hôpital,
Rempli d'extravagans qu'on lie,
Siniſtre & funeſte arſenal
Des miſéres de notre vie,
Ce lieu ſi triſte & ſi fatal
Ne vaut pas notre compagnie.
Ce n'eſt que la légéreté
Des François, engeance frivole,
Suprême & deſpotique idole,
Votre unique Divinité,
Dont les charmes & l'inconſtance
Vous font penſer que dans l'abſence

C'est toute la prospérité.
J'ai cru, moi, dans mon innocence
Que dans l'art de la jouissance
Se trouvoit la félicité.
Jamais plus rendis à me connoître:
Si j'ai perdu un paradis,
J'ai su trouver le vrai bien-être,
Je suis devenu ce que je suis être
Les maudits.

[illegible] vous dire en vers;
[illegible] pas moins
[illegible] bien difficile,
[illegible] trouver un en-
[illegible] vous tenir
[illegible] peu de notre
[illegible] s'agit ici
[illegible]
[illegible] au Por-
[illegible] à la très-
[illegible] comme je fais
[illegible] eur.

[illegible] le 10 Juin 1741.

D'un brin de raiſon, dans ce camp,
Qui ne vaut pas un ſol la livre,
Ce ſot monde s'applaudit tant,
Que pour l'être moins il s'enivre.
Le ſage & libertin Jordan
Veut cette épigramme en préſent.
Quelle diſtraction extrême!
Car il oublie en ce moment
Qu'il en eſt le ſujet lui-même.

Ce 1 de Juillet 1741.

Lorsque les bleds fauchés la cohorte ennemie
Eſſayera quelque haſard,
Tu peux, pour aſſurer ta vie,
Éviter l'ennemi, te ſouſtraire aux houſards
Dans les murs de Breslau, centre de Siléſie;
Mais tant que le farouche Mars
Exaltera notre furie,
Tranquille en ta philoſophie
Tu peux compter que mes égards
Pour ta docte poltronnetie

Te ſauveront chez les beaux arts,
Avant que le péril & la peur t'y convie.

Fait au camp de Strehlen, ce 12 d'Août 1741.

Vous nous croyez dans ces combats
Que votre valeur n'aime pas,
Et vous penſez que notre armée,
Dans ſon courroux trop animée,
Diſperſe dans ces champs épars
L'Autrichien & ſes houſards.
Tout doucement, Monſieur le ſage,
Sachez qu'on fait cent argumens
Plutôt qu'on ne gagne avantage
Sur des ennemis vigilans.
Attendez donc pour voir éclore
Ce beau ſoleil de notre aurore
Que nous favoriſent les vents.
Tout pilote pour faire voile
Guette les plus heureux momens,
Que le ſecours des élémens
Le ſeconde en enflant la toile.

Ce ſont ces momens favorables que nous attendons pour ne point manquer notre coup.

Je tiens nos arrangemens presque certains, & je préſume qu'en jouant à jeu ſûr, on ne m'en ſaura pas plus mauvais gré.

Nous avons ici le plus beau camp de la Siléſie; cela forme le plus ſuperbe payſage du monde, dont la belle & nombreuſe armée qui y campe ne fait pas le moindre ornement.

Adieu, ami Jordan. Faites mes complimens à la philoſophie, & dites-lui que j'eſpère de la revoir au quartier d'hiver. Je vous prie de dire aux belles-lettres que c'eſt là le rendez-vous que je leur donne, & que pour avoir ſuſpendu leur commerce pour un temps, je ne prétends pas le finir, mais le reprendre avec plus de goût & de plaiſir lorsque la campagne ſera terminée.

Je ſuis de ta candeur, de ton ſavoir, de ta philoſophie, & ſurtout de ton bon commerce

Le grand admirateur & ami.

Au camp de Reichenbach, ce 30 d'Août 1741.

Quand le grand négociateur
De l'anglicane politique

Sera plus penaud qu'un fondeur,
Renvoyé ſans avoir étalé ſa boutique
Au défunt viennois Empereur,
Lors dans ma lanterne magique
L'Anglois connoîtra ſon erreur:
D'abord ſe confeſſant, prenant le viatique,
Le ſublime médiateur,
Renonçant en Europe à toute ſa grandeur,
Rendra ſon ame en Jamaïque,
Et de notre législateur
Deviendra paiſible Cacique.

C'eſt une prophétie que j'ai trouvée dans les centuries de Noſtradamus; je vous la donne pour ce qu'elle me coûte, s'entend pour une réponſe de votre part, qui ne laiſſera pas d'être charmante; elle me payera au double de la dépenſe que j'ai faite, & elle me payera au centuple, ſi vous m'y donnez des aſſurances de m'aimer toujours. Adieu. Envoyez l'incluſe à Voltaire.

Au camp de Reichenbach, ce 2 de Septembre 1741.

Ami,

Ami, demain nous décampons;
Ni tous les saints, ni le grand diable,
Ne savent point où nous allons;
Mais vous, mon confident aimable,
Je vous apprends que nous ferons
Dans peu le siége désirable
Du fort de Neiss que nous prendrons.
Si la voix de la renommée
Vous informe dans vos cantons
Que notre florissante armée
Vainquit aux champs silésiens
Ces orgueilleux Autrichiens,
Que votre grande ame alarmée
Ne craigne pas pour mes destins.
Quiconque enchaîne la victoire,
Doit en en poursuivant le cours
Sans peur sacrifier ses jours
Au laurier brillant de la gloire.
Si du sort l'éternelle loi
Précipite dans la nuit noire
L'ombre de votre ami, l'ombre de votre Roi,
Qu'au moins le souvenir de cette ombre légère

Long-temps après ma mort vous ſoit récente & chère.

Je vais faire divorce pendant quelques jours avec les Muſes; mais comme ce que nous allons faire à préſent achève de nous aſſurer la tranquillité en Siléſie, & que cette opération ſert de baſe à nos quartiers d'hiver, j'en ai la réuſſite extrêmement à cœur.

Adieu, cher Jordan. Ne m'oublie pas, & ſois bien perſuadé de l'amitié que je conſerverai toute ma vie pour Meſſire Charles Étienne. Ainſi ſoit-il!

Au camp de Reichenbach, ce 7 de Septembre 1741.

De Neiſs, Jordan, je vous écris
Que ce projet qu'enfanta ma prudence,
Ami, n'a pas mieux réuſſi
Que le rocher qui fit une ſouris.
Vous connoiſſez la lente ſuffiſance
De ce Mentor à qui dans mon enfance
Le ſoin de mes jours fut commis;
Par ſa flegmatique indolence
Neuperg avec nos ennemis

Ont prévenu l'inſtant d'être ſurpris.
Malgré ce contre-temps funeſte,
Je pourſuis mes premiers deſſeins:
Vienne dans peu doit jouer de ſon reſte,
J'en ai mêlé les cartes de mes mains,
Et dans ce mois où la feuille fanée
Annonce la fin de l'année,
Mars ramenant la douce paix
Dont la campagne fortunée
De Berlin fait le centre des attraits,
Nous goûterons l'heureuſe deſtinée
De gens ſans guerre & ſans procès.

Nous ſommes ici vis-à-vis de l'ennemi & très-près les uns des autres. Neuperg n'oſe ... devant nous, ſans craindre que nous ne l'entendions, de ſorte que la bataille eſt plus vraiſemblable que jamais: Nous avons le plus beau camp du monde, & ces deux armées qu'on apperçoit d'un coup d'œil, ſemblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire.

Écrivez-moi ſouvent, & ſoyez perſuadé que l'amitié que j'ai pour vous eſt inviolable. Adieu.

Au camp de la Neiſſe, ce 15 de Septembre 1741.

Petit Parthe toujours poltron,
Qui ne ſavez que par la fuite
Vous dégager de la pourſuite
De l'amour ſéduiſant & du houſard fripon,
Normand dans vos diſcours, ſurtout lorsqu'à la lutte
Deux jouteurs d'argumens échauffent la diſpute;
Vous ne dites ni oui ni non,
Quand vous craignez qu'on vous réfute:
Vos adroites raiſons que vous jugez en butte
A de bien plus forts argumens,
S'échappent comme des ſerpens.

Ce ſont les avantages que vous procure l'Académie, qui combat en cédant & qui n'affirme rien.

Votre requête eſt très-jolie, mais peu acceptable, d'autant plus que je me flatte de vous voir ici dans peu de jours en toute ſureté, lorsque nous ferons le ſiége de Neiſſe & que Neuperg aura décampé.

Mes complimens à Pœllnitz. Dites à Voltaire que s'il n'avoit rien à faire à Bruxelles, il

me feroit plaiſir de venir en Novembre ou Décembre à Berlin. Marquez la même choſe à Maupertuis. Adieu, *Jordane Tindaline.* Aime-moi toujours & ſois perſuadé que *ego ſum totus tuus. Vale.*

Au camp de la Neiſſe, ce 17 de Septembre 1741.

Jordan, quand votre ame légère
Un jour aura rompu les liens
Qui la retiennent priſonnière
Dans votre corps chez les humains,
Alors ſa vertu paſſagère
Changeant & d'état & de nom,
Ira fournir la carrière
D'un tendre & paiſible pigeon,
Tenant en bec branche d'olive;
Non loin de la natale rive
Vous vous pavanerez en paix:
Et ſi, colombe fugitive,
Vous alliez périr par les traits
Que d'une main toujours active
Le chaſſeur lance avec ſuccès,
Alors votre pauvre ame errante,

Habitant nouvelle maiſon,
Choiſira la troupe bêlante
Pour ſe changer en doux mouton.
Jamais autre métamorphoſe;
Et ſur mon ſalut je réponds,
Que de tout être qui compoſe
Le monde que nous habitons,
Votre ame en ſa métempſycoſe
Exclura ſur toute autre choſe
L'aigle, le cancre & les lions.

Votre plume débonde de ce dont votre cœur eſt plein. Vous voulez la paix à toute force, & par malheur vous ne l'aurez pas; mais je vous promets en revanche une prompte fin de campagne. Venez ici le 27 au plus tard, je veux vous parler; après quoi il dépendra de vous de prendre les devans pour Berlin.

Berlin, où les arts réunis
Rappellent de l'antique Grèce
Les ſavans & pompeux débris,
Berlin, dont les puiſſans abris
Surent couvrir votre jeuneſſe,
Où la paix habite en Déeſſe,
Qu'entoure mainte fortereſſe

Assurant son sacré pourpris,
Berlin, où git votre maîtresse,
Votre cœur & tous vos esprits,
Berlin, dépôt de vos écrits,
Seul témoin de votre sagesse,
Ce Berlin votre paradis.

Vous y retournerez donc dès qu'il vous plaira, pourvu que vous me promettiez de m'aimer toujours & d'être sûr du réciproque de mon côté. Adieu.

Au quartier général de Neintz, ce 25 d'Octobre 1741.

D'un manoir bien peuplé de saints,
Dont l'habitant simple & crédule
Au saint père baise les mains,
Ou bien aussi la sainte mule,
Où règnent encore les sorciers,
Et tous les antiques vertiges
De vampires, de vains prodiges,
Long-temps bannis de nos quartiers;
D'un gîte où la plus noire envie
En vérité n'envîroit rien,

Où je ne ſerois de ma vie,
Si la gloire, cette folie,
Ne m'en eût frayé le chemin,

De l'endroit le plus diabolique de la Moravie, & de l'Europe entière, des chemins les plus déteſtables, de la fatigue la plus inſupportable, revenu un moment à moi-même, je vous écris pour vous montrer que je n'oublie pas au milieu de mes travaux le plus laconique des griffonneurs. Mandez à Maupertuis que mon voyage de Moravie lui préparera celui de Berlin, ce qui prouve bien l'axiome de Wolf que tout eſt lié dans le monde. Cette connexion ici eſt véritable, mais je ne ſais pas ſi chacun la devinera. En un mot la paix ramènera chez moi tous les arts & toutes les ſciences. Dites à Maupertuis que je me réſerve alors à lui témoigner ma reconnoiſſance du paſſé.

Écris-moi des lettres de ſix cahiers, bavarde beaucoup, & mande-moi tout ce qui te paſſera par la tête.

Adieu au plus aimable & au plus quinteux mortel de Berlin. Souviens-toi quel-

quefois du philoſophe guerrier qui ſoupire après Rheinsberg & ſes amis.

A Groſsbitiſch, ce 11 de Février 1742.

J'ai reçu votre ſeconde lettre en vers & en politique; elle eſt charmante, & je crois qu'il n'y a que vous qui puiſſiez dire de jolies choſes ſur***. Cependant cela n'eſt pas étonnant; car vous poſſédez parfaitement bien cette matière & l'on voit même que vous ſentez ce que vous dites.

A Vienne ſur les toits perchés
Et s'armant de longues lunettes
Les gens à la cour attachés
Liſent leur ſort dans les planètes.
Une comète s'eſt fait voir.
Le ſexe, qui veut tout ſavoir,
Demande, comment l'a-t-on vue? . . . .
Très-flamboyante & chevelue.
L** ** dit, ſe laiſſant choir:
„Dans ſa queue étoit mon eſpoir;
„On n'en voit point, je ſuis perdue.

De là les politiques concluent que le moment fatal à la maiſon d'Autriche ne tardera guère à venir & que tout eſt perdu pour eux.

Il eſt bien ſûr que nous aurons une bataille; il ſe pourroit même que ce fût l'anniverſaire de Molwitz. Je ne vous dis point ceci pour vous effrayer, mais parce que la choſe eſt vraie & qu'elle ne ſauroit manquer. J'ai meilleure eſpérance que jamais, & je crois être ſûr de mon fait, autant qu'on peut l'être en choſes humaines.

Envoyez-moi un Boileau, que vous acheterez en ville; envoyez-moi encore les lettres de Cicéron depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage, que vous acheterez de même; il vous plaira de plus d'y joindre les Tuſculanes, les Philippiques, & les Commentaires de Céſar.

Adieu, Jordan. Je vous embraſſe de tout mon cœur, en priant Dieu de vous avoir en ſa bonne & ſainte garde. Mes complimens à mes amis.

A Sclowitz, ce 19 de Mars 1742.

Je n'ai jamais autre choſe à vous dire qu'à me louer de vos lettres.

On y trouve de ce bon ſel,
Épice de qui ſait écrire;
On y trouve de la ſatire,
Du ſublime & du naturel,
Et ces vers qu'avec nonchalance
Vous faites en dépit de l'art,
Se reſſentent de l'éloquence
De ceux qui boivent le nectar.

J'ai vu ce que vous nous prédiſez ſi ſavamment à l'égard de la comète qui vient de paroître. Maupertuis a pris la fièvre chaude de cette comète, qu'il n'a pas annoncée comme de règle, & qui a eu le front de ſe produire ſans certificat ni paſſe-port des aſtronomes.

Chacun là-deſſus fait ſa gloſe;
L'un nous pronoſtique la paix,
L'autre craint beaucoup pour la choſe
Q'étayent Meſſieurs les Anglois.
Pour moi, je crois le ciel plus ſage,
Il ne s'enquiert de notre rage,
Ni de tous nos petits procès.

Nous vivons fort laborieuſement & philoſophiquement à Sclowitz. J'attends bien impatiemment Cicéron, dont la lecture me convient ſi fort dans les circonſtances préſentes.

Le ſaint & vénérable Empire
De l'Empereur qu'il vient d'élire
Croit être l'auteur tout de bon;
Ou du Danube ou de la Seine
Lequel d'eux le triomphe entraîne,
Il en payera la façon.

C'eſt ce qui paroît d'autant plus que l'on doit s'attendre à voir la Reine de Hongrie accablée encore par l'Empire.

Tel un ſanglier belliqueux,
Quand des chiens la troupe ennemie
L'aſſaillit, attente à ſa vie,
Les repouſſe long-temps, mais ſuccombe ſous eux.

Je ne ſais quel vertigo il a pris à Pœllnitz d'aller à Francfort ſans ma permiſſion; ce garçon n'a que de l'eſprit, & pas pour un ſou de conduite.

Comment à cinquante ans être encor hanneton?

L'omoplate voutée, hypocondre & cynique,
Du ponant jusqu'au sud étendre sa critique?
Dieu! dans quel âge enfin lui viendra la raison?

Le Cardinal de Fleury n'est pas mort comme vous le croyez; il est plein de vie & de santé. Pensez donc à quelque autre événement que le prophétique phénomène aura signifié.

Le monde est également fou.
Ridiculement où vous êtes
L'on fait influer les comètes;
Jordan, c'est tout comme chez nous.

Adieu, mes complimens à tous mes amis & amies. Pensez aux absens, dormez tranquillement en dépit des hasards que nous affrontons; aimez-moi toujours & soyez sûr de l'amitié que j'ai pour vous.

A Sclowitz ce 23 de Mars 1742.

De votre fauteuil velouté
Que votre Muſe érige en Pinde,
D'où vous jugez en liberté
Du Manſanarès jusqu'à l'Inde
Sur l'humaine fragilité,
Vos vers & votre aimable proſe,
Cher Jordan, me ſont parvenus;
Ce ſont ici mes revenus,
Et mes galions du Potoſe.
Quand le poſtillon trop tardif
N'apporte point de vos nouvelles,
Je voudrois du temps fugitif
Que vous puſſiez avoir les ailes;
Du moins que votre eſprit actif
Me détachât de ces parcelles,
Afin de rapetaſſer celles
De mon eſprit lourd & chétif.
Plongé dans la mélancolie,
Je forme de lugubres ſons,
Et je détonne les fredons,
De l'aſſoupiſſante élégie;
Je fréquente les lieux cachés,
Les ſombres forêts, les rochers:

Soyez touchés de ma ſouffrance,
Écho, répète mes accens:
Jordan, c'eſt ta cruelle abſence
Qui cauſe ici tous mes tourmens,
Dis-je; & les échos triſtement
Répondent à ma doléance.
Une comète s'eſt fait voir,
Me dit-on, & quelque aſtrologue
Aſſure que c'eſt le prologue
Du jour où ſelon mon eſpoir
De ce Jordan ſi fort en vogue
Chez laïque & chez pédagogue
Je jouirai de l'aube au ſoir.
Quel ſabbat, quelle ſynagogue,
Lorsque nous pourrons nous revoir!
Tu te couronnes de roſes,
Dans les jardins d'Anacréon
Toutes nouvellement écloſes;
Tu nous diras de belles choſes,
Comme nous auroit dit Maron,
Quand le vin lui portoit au crâne,
Que ſon Apollon furieux
Lui faiſoit chanter la tocane
A la table des demi-Dieux.

En attendant ce jour-là quelques ſeaux d'eau s'écouleront encore par la Morave: cependant il n'en ſera ni moins déſiré ni plus vivement ſenti lorsqu'il arrivera.

Nous ſommes à la veille de fort grands événemens; il eſt impoſſible de les pronoſtiquer; mais il eſt ſûr que nous apprendrons dans peu de ces grandes nouvelles qui changent ou fixent la face politique de l'Europe. Peuſe un peu au pauvre Ixion, qui travaille comme un forçat à cette grande roue, & ſois perſuadé que jamais fortune ni malheur, ſanté ni maladie, principauté ni royaume ne me feront rien changer à l'amitié que j'ai pour toi. Adieu.

A Sclowitz, ce 2 d'Avril 1742.

Pour aujourd'hui je n'ai pas à me plaindre de votre bavardage, mais bien de ce que vous parlez beaucoup de l'univers & très-peu de Berlin. Je voudrois que vous me diſſiez des nouvelles de ce qui ſe paſſe chez vous, parce qu'elles intéreſſent beaucoup ma curioſité.

Les

hors l'amitié avec laquelle je ſuis votre ſincère ami. Adieu.

Dites à Knobelsdorf que pour me divertir il m'écrive ſur mes bâtimens, mes meubles, mes jardins, & la maiſon d'opéra.

A Sclowitz, ce 3 d'Avril 1742.

Peut-être mes obſervations ſur votre état ſont-elles auſſi peu certaines que celles de ces aſtronomes qui ſe diſputent entre eux ſur l'exiſtence, la forme, le temps & la figure de cette comète qui a fait tant de bruit à Vienne, &, qui a tant fait prophétiſer de fous. Ayant appris de vous le grand art de douter, vous ne devez pas trouver mauvais que j'en étende les branches juſqu'à votre maladie, d'autant plus que votre ſanté m'eſt chère & mérite bien mes attentions.

Au Dieu réſervé du myſtère
Je recommande votre affaire;
Non pas à ce Dieu charlatan,
Cet empirique d'Épidaure

Qui par ſon baume & ſon onguent
Augmente, embellit & décore
Des gens que ſon poiſon dévore,
La cour de Meſſire Satan.

Je vous recommanderois bien encore au Dieu de l'amour & des plaiſirs, ſi je ne craignois pour vous les flèches empoiſonnées dont ce petit traître ailé ſe ſert quelquefois.

Si l'on vous voit eſtropié,
Ce ne fut point à cette guerre
Que l'orgueil & l'inimitié
Se font en embraſant la terre;
Mais ſur l'amour voyez vos droits,
Vous le ſervîtes ſans ſubſides,
Il vous doit donc pour vos exploits
Placer parmi ſes invalides.

Je compte bien de vous y voir un jour, en vous félicitant ſur la bonté de votre établiſſement & ſur l'agrément du voiſinage, car je crois que Céſarion vous y tiendra bonne compagnie, & que ce qu'on appelle gens aimables dans le monde ne tarderont pas à vous ſuivre.

Je ſuis à préſent à Wichau, d'où je marche en Bohème, par des raiſons qui m'ennuieroient

à vous déduire. Je compte d'être le 20 de ce mois au plus tard avec toute l'armée à quelques milles de Prague. Vous comprenez bien que c'eſt pour défendre cette capitale de la Bohème contre les Autrichiens, & pour ſoutenir la foibleſſe des François, qui ne ſauroient la défendre.

Voilà un raiſonnement militaire qui vous vaut une priſe de quinquina, ou dont vous vous embarraſſez très-peu. Adieu, cher Jordan. Écrivez-moi ſouvent, beaucoup de détails, & de tous les riens que vous pouvez apprendre, barbouillez vos cahiers.

Je ſuis votre fidelle ami & admirateur.

A Wichau, ce 5 d'Avril 1742.

Je ne puis te faire des vers aujourd'hui, car nous marchons ſur ces chemins montagneux où lon voit

Des poteaux avec leurs merlettes
Qui diſent aux paſſans, en Bohème vous êtes,
Où les ſaints partout ennichés
Sur ponts & rochers ſont perchés,

Où les gueux en groſſe cohorte,
Le chapelet en main & bien fort naſillant,
Penſent par leurs chanſons émouvoir le paſ-
ſant,
Où, ſi vous marchez ſans eſcorte,
Les pandours de mauvaiſe humeur
Vous deshabillent Monſeigneur.

C'eſt par ces routes que la plus grande partie de notre armée marche pour ſe joindre au Prince d'Anhalt & au Prince Léopold auprès de Pardubitz &

Non loin de ces lieux qu'habita
Wallenſtein & le grand Ziska,
Près de ce camp ſi fort célèbre
Où le héros bohémien
Démit en un jour la vertèbre
A ces troupes, le fier ſoutien
De ceux qui lui faiſant la guerre,
Comme lui ravageoient la terre.

Voici des vers qui ſont venus au bout de ma plume je ne ſais comment, & que vous trouverez, je crois, très-mauvais.

Ce ſont les bons qui me ſont difficiles,
Pour les mauvais ils ne me coûtent rien.

Tous les auteurs ne ſont pas ſi habiles
Que l'eſt Jordan Tindalien.
Les Muſes ſont quintenſes, indociles,
Lorsque la cour on ne leur fait pas bien;
Et moi qui cours par les champs, par les villes
Comme un bandit, comme un maître vaurien,
J'y perds mon temps, & tous mes ſoins futiles.

Ainſi n'eſt pas favori du Dieu qui veut; il faut être ſon courtiſan aſſidu, & avoir par deſſus tout une phyſionomie ſemillante, & un certain je ne ſais quoi du goût d'Apollon. Adieu, mon cher. Je n'ai pas le temps de vous dire d'autres pauvretés.

A Proſtnitz, ce 8 d'Avril 1742.

Ton Pégaſe fécond en rimes redoublées
Laiſſe arrière de toi mes Muſes eſſoufflées;
En vain d'un feu divin me croirai-je animé,
Que tes vers me font voir que j'ai trop préſumé!

Ébloui par l'éclat de ta vive lumière,
Je m'arrête tremblant tout court dans ma carrière,
Et voyant à quel point ton vol t'a ſu porter,
Je ne puis que t'aimer, te lire & t'admirer.

Ce ſont les ſentimens que *divus Jordanus Tindaliorum* a ſu m'inſpirer par ſes deux ſpirituelles lettres, où il a mis ſans exagération autant d'eſprit qu'il m'en faudroit pour tout un mois dans ma dépenſe ordinaire. Vous avez le diable au corps avec vos vers, & vous en ferez ſi bien, que je n'en ferai plus.

On dit qu'à Rome un architecte ignare,
Voyant ce temple où l'orgueil de la tiare
Sut étaler ſon faſte & ſa grandeur,
Où l'art ſurtout paroît en ſa ſplendeur,
Surpris, frappé de ce bel édifice,
Dès ce moment abjura ſon office,
A l'admirer bornant tout ſon bonheur.

Je vous laiſſe faire l'application de ces vers, dont la comparaiſon cadre ſi bien avec vos vers & le cas que j'en fais.

Voulez-vous que ma Muſe chante
Le train de ma vie ambulante?

Tantôt rôti, tantôt glacé,
Tantôt haut, tantôt bas percé,
Souvent nageant dans l'abondance,
Et ſouvent uſant d'abſtinence,
Par les fatigues haraſſé,
Jamais rebuté ni laſſé.
Quelque ſort que le ciel m'envoie,
Mépriſant les vaines erreurs,
Et toujours ſimple dans mes mœurs,
Je ſuis plus enclin à la joie
Qu'aux mélancoliques vapeurs,
Dont la cruelle frénéſie
Empoiſonne de ſes noirceurs
Les plus beaux jours de notre vie.

Si vous voyiez couleur de chair, vous feriez le plus aimable & le plus heureux mortel que Dieu eût créé; mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, vous ne ſerez qu'aimable. Je vous prie, mettez-vous l'eſprit en repos ſur l'Europe. Si l'on vouloit prendre à cœur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne ſeroit qu'un tiſſu d'afflictions. Laiſſez à chacun le ſoin de déméler ſa fuſée comme il pourra, & bornez-vous à

partager le ſort de vos amis, c'eſt à dire d'un petit nombre de perſonnes. C'eſt en honneur tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen; ſans quoi notre cerveau ne fourniroit point aſſez d'humidités pour les larmes que nous aurions à répandre.

L'Europe qu'un lutin lutine,
A, dit-on, perdu la raiſon;
Il eſt vrai qu'elle en a la mine,
Et mérite bien ce ſoupçon.

L'abbé de ſaint Pierre ce fait fort d'ajuſter l'intérêt des princes de l'Europe auſſi facilement que vous compoſez vos vers. Ce grand ouvrage ne s'accroche à rien qu'au conſentement des parties intéreſſées. Vous connoiſſez ces viſions d'arbitrage, & ces folies ſynonymes.

Je n'ai rien à vous dire d'un endroit où il ne ſe paſſe rien, ſinon que nos ſoldats ſont autant de Céſars, & que je vous aime toujours, malade, mélancolique, ou gai & ſain, également. Adieu.

Leitomiſchel, ce 15 d'Avril 1742.

Dive Jordane, à préſent les vers coulent chez vous comme un torrent. Je crois que vous avez Apollon à gage, & les neuf ſœurs pour ſervantes; il n'eſt pas poſſible autrement de travailler comme vous faites. Il faut de plus que vous ayez trouvé une mine de jolies choſes dans le Pinde & quelque nouvelle veine de belles penſées.

Pas même la moindre ſaillie,
Ni vaudeville, ni bon mot,
Ne me vient à ma fantaiſie;
Vous gardez pour vous ſeul l'eſprit & le génie,
Les agrémens ſont votre lot,
Hélas! le mien eſt d'être un ſot.

Voilà ce qu'on gagne à faire la vie de chien que nous menons ici pour l'amour de la gloire, comme diſoit notre ami Chaulieu.

De cet aimable trépaſſé
Célébrons encor la mémoire;
Pour vous, qui l'avez ſurpaſſé,
Méritez encor plus de gloire.

Il n'en eſt point qui ne doive ceindre votre front. Cette prudence inſéparable de votre courage n'eſt pas une des moindres qualités qu'il faut admirer en vous.

La prudence du vrai courage
Eſt la ſource & le ſûr appui;
Le reſte eſt une aveugle rage
Que d'un inſtinct brutal ſéduits
Admirent tant de faux eſprits.

Vous ſavez trop bien que l'on ne peut jamais être plus brave que lorsque la circonſpection ne nous expoſe aux dangers que par néceſſité ou par raiſon, & comme vous êtes extrêmement prévoyant, vous ne vous y expoſez jamais; d'où je dois conclure que peu de héros vous égalent en valeur. Votre bravoure conſerve encore ſon pucelage, & comme toutes les nouvelles choſes ſont meilleures que les vieilles, il s'enſuit que votre courage doit être quelque choſe de tout à fait admirable. C'eſt une fleur qui eſt près d'éclore, qui n'a encore ſouffert ni des ardeurs du ſoleil ni des vents du nord, enfin c'eſt un être ſi digne d'eſtime, qu'il eſt digne de la métaphyſi-

que & des dissertations de la Marquise sur la nature du feu.

Il ne vous manque qu'un plumet blanc pour ombrager les bords de vos audaces, une longue rapière, de grands éperons, une voix un peu moins grêle, & voilà mon héros tout trouvé. Je vous en fais mes complimens, divin & héroïque Jordan, & je vous prie de jeter du haut de votre gloire quelque regard débonnaire sur vos amis, qui rampent ici dans les fanges de la Bohême avec le reste du troupeau des humains.

Je crois que d'Argens est fou; ne lui en dis rien cependant, & garde-toi bien d'aigrir la bile de notre philosophe, qui me paroît avoir plus de cette marchandise que de bon sens. Adieu. Tu connois tous les sentimens que j'ai pour toi.

A Chrudim, ce 21 d'Avril 1742.

Doctissime Jordane Tinddlienſis,

Phébus qui dans tous vos écrits
Sait répandre son abondance,
Économe dans sa dépense

Il en refuſe à mes eſprits,
Phébus imite l'Éminence*)
Qui n'accorde qu'à ſes amis
Le droit lucratif d'être admis
Dans les faveurs de la finance.

Après cela je ne m'étonne point que vous m'écriviez tant de vers & ſi peu de nouvelles. Vous êtes plus inſpiré par les neuf aimables ſœurs, protectrices des arts & des ſciences, que par ce monſtre aux yeux de lynx, aux oreilles de levrier, & à la chevelure de Méduſe.

Amant favoriſé des Grâces,
Elles vous bercent dans leurs bras;
Vous eſtimez plus leurs appas
Que ce monſtre qui dans les places,
Aux halles & dans les villaces
Répand avec un grand fracas
Ce qu'il fait ou qu'il ne fait pas.

Tout cela fait que j'apprends peu de nouvelles de Berlin & que je reçois beaucoup de vers; un peu de l'un & un peu de l'autre me feroit un grand plaiſir. Vous ne me dites rien de toutes les ſottiſes qui ſe font régulièrement

*) Fleury.

& périodiquement. Vous ne m'apprenez rien de vos correſpondances de ſavans, de mes édifices, de mes jardins, de mes amis, en un mot de toutes les choſes qui m'intéreſſent.

Tous les divers événemens
Du grand théâtre politique
Reſſemblent à ces changemens
Que fait la lanterne magique;
Marquez-en donc vos ſentimens.
Du moins d'une ſempiternelle
Contez-moi les égaremens,
L'hiſtoire de la bagatelle
Par vous reçoit des agrémens;
Car tout ce qu'on nomme nouvelle
De la demeure paternelle,
A du charme pour les abſens.

Vous me croyez peut-être trop occupé pour penſer à mes amis, mais vous devez ſentir qu'ils vont de pair avec les plus grandes affaires.

Ce ſont les intérêts du cœur
Que l'on préfère à la durée,
A l'ambition égarée,
Et même au plaiſir ſuborneur

Dont ſouvent l'ame eſt animée,
Et qui pour un peu de fumée
Abandonne ſon vrai bonheur.
Amitié, chaſte & pure flamme,
Amitié, préſent que les Cieux
Nous firent pour nous rendre heureux,
Régnez à jamais dans mon ame.

J'en viens à préſent à notre itinéraire. Je ſuis avec la grande armée en Bohême. Le Prince d'Anhalt va commander en haute Siléſie, le Prince Didier a quitté la Moravie, faute d'y trouver de quoi ſubſiſter. Nous reſterons apparemment dans cette ſituation jusqu'à ce que le vert vienne, ce qui peut encore aller à deux mois. Voilà tout ce que j'avois à vous dire, en vous aſſurant des ſentimens que j'ai pour vous. Adieu.

A Chrudim, ce 27 d'Avril 1472.

Enfin la demeure éthérée
Aux aſtronomes conſacrée,
Qu'une troupe d'Autrichiens
Gardoit à ſes fiers ſouverains,

De

De tout le monde ſéparée,
Fréquentant au lieu des humains
Les chats-huans de la contrée,
Ou quelque ombre triſte, égarée,
Qui plaignoit encor ſes deſtins,
Environnée de Pruſſiens,
De tout ſecours déſeſpérée,
Ses tours, ſes forts, ſes ravelins
Sont tombés ce jour dans nos mains.

C'eſt-à-dire que Glatz s'eſt rendu le 28 de ce mois par capitulation, de ſorte que je ſuis à préſent maître ſans réſerve de toute la Siléſie.

Monſieur***, mauvaiſe copie de quelque chétif original anglois, vient de prendre le parti déciſif de nous quitter. Vous pouvez vous imaginer juſqu'à quel point je regrette ſa perte.

Cet imitateur ſans génie
De l'extérieur des Anglois,
En a copié la folie,
Mais il manqua leurs meilleurs traits.
Sans le vrai, tout eſt ridicule;
Mars n'a jamis l'air d'Alcidon,
Sans la force on n'eſt point Hercule,
Ni ſans la ſageſſe un Caton.

Pardonnez à ce trait qui r
tre un homme que vous hon
me ; mais je crois que cette
bre de celles

Que tous les jours d
L'on ſe débite en c
Qu'on ſe jure & qu
Quand ſous la barl
L'on voudroit plu
Que l'autre crevâ

Vous ne me dites r
noiſes, du Tourbillon,
ſtoire de la galanterie.

Ni de votre air
Qui devient ſi
Que cette viol
Aux incurable
Ni de ſon vig
Qui lorſqu'o
Répond de
Avec conno
Quand on

Tenez, voilà
contentez - vous

premier ordinaire, ou j'eſpère de ne point demeurer en reſte. Adieu.

A Chrudim, ce 29 d'Avril 1742. Jour ſatirique, d'un ſoleil clair, & le premier du bourgeonnement de quelques arbuſtes.

Doctiſſime Doctor Jordane, je vous demande des nouvelles de Berlin à cor & à cri, & vous avez la dureté de me les refuſer. Je ne reçois de vous que des gazettes du Pinde & les oracles d'Apollon. Vos vers ſont charmans; mais je veux des nouvelles. Mandez-moi donc quel temps il fait à Berlin, ce qu'on y fait, ce qu'on y dit; & ſi toutes les ſources ſont taries, parlez-moi au moins du cheval de bronze,

Et de ce équeſtre héros
Que l'on a décoré d'eſclaves,
Pour avoir mis dans ſes entraves
Les Suédois, les Viſigoths.

Entretenez-moi de toutes les bagatelles qu'il vous plaira, pourvu que ce que vous me direz, ſoit relatif à ma patrie, & daignez entrer un peu plus dans les détails.

Vous qui ſi poliment habillez la ſatire,
Tenez pour un temps ſon journal;
Permettez aux abſens de badiner & rire
Sur quelque ſot original,
Que très-abondamment Berlin peut vous pro-
duire;
Marquez-en le trait principal,
Et ſachez, lorsqu'on veut plaire en ſe faiſant lire,
Qu'au lieu d'un ſtyle doctoral,
Élégant, ſimple, ou trop égal,
Il faut que la malice en écrivant inſpire.

Peut-être avez-vous trouvé de cette malice en trop copieuſe portion dans la dernière lettre que je vous ai écrite; je vous en fais bien des excuſes en ce cas, quoique vous ſachiez bien qu'il ne dépend pas de nous d'être triſtes ou gais, & que c'eſt un effet du tempérament, comme tant d'autres opérations machinales de notre corps. Peut-être croyez-vous qu'il en eſt autrement de la ſatire, & que cette drogue ſe trouve toujours en même abondance chez les perſonnes qui y inclinent.

Jamais je ne fus entiché
De cette bavarde folie;

Pour l'avoir il faut du génie,
Je n'en ai point, j'en ſuis fâché.

Il ne me reſte qu'à ramper géométriquement ſur les pas de l'uſage, & à ſuivre en gros l'exemple de notre bon & ridicule genre humain,

Qui ſans afficher ſon deſſein,
Soit ennui, ſoit par complaiſance,
Déchire entre ſoi le prochain,
Et dans les bras de l'indolence
Diſtille ce mortel venin
Dont il nourrit ſa médiſance,
Ce qui vraiment n'eſt pas chrétien.

Mais nous ne nous piquons pas trop de l'être, nous autres, & l'on penſe aſſez communément qu'il vaut mieux être père d'un bon mot que frère en Jéſus-Chriſt. On oublie un peu ce qu'eſt cette tendreſſe fraternelle, quand on a fait la guerre.

Tous ces talpatſchs & ces pandours
Qui nous entourent tous les jours.
Sur mon Dieu ne ſont pas mes frères,
De Satan je les crois vicaires,
Et bâtards de ſinges & ours.

Comment voulez-vous qu'on reſpecte l'humanité dans les gens qui n'en ont tout au plus que de légers veſtiges. Je crois qu'une reſſemblance de mœurs fait plus de liaiſon parmi les hommes qu'une ſtructure de corps égale; je diſpute l'un & l'autre à nos ennemis. Le moyen après cela de les aimer!

Nous nous préparons à l'ouverture de la campagne, qui n'aura pas encore lieu ſitôt, & il ſe pourroit fort bien que nous paſſaſſions encore le 20 de ce mois ſous les toits. Nous ſommes aſſez tranquilles à préſent. Le vieux Prince d'Anhalt couvre la haute Siléſie, & votre ſerviteur raſſemble ici ſes principales forces, pour tomber avec une grande ſupériorité ſur l'ennemi; ce qui ne peut ſe faire qu'à l'arrivée du fourrage.

Tenez, voici une petite leçon militaire pour vous arranger les idées de ce que vous devez penſer ſur nos opérations, & pour que ſi l'on en parle devant vous, vous ſachiez que dire.

La Moravie, qui eſt un très-mauvais pays, ne pouvoit être ſoutenue faute de vivres, & la ville de Brunn ne pouvoit être priſe, à cauſe

que les Saxons n'avoient pas de canons, & que lorsqu'on veut entrer dans une ville, il faut faire un trou pour y paſſer. D'ailleurs ce pays eſt mis en tel état, que l'ennemi ne ſauroit y ſubſiſter, & que dans peu vous l'en verrez reſſortir.

Adieu, *doctiſſime Jordane.* Travaillez bien à l'honneur de la ſcience, & comptez-moi au premier rang de vos admirateurs & de vos amis. *Vale.*

A Chrudim, ce 5 de Mai 1742.

Federicus Jordano, ſalut. J'ai reçu une lettre de Knobelsdorf dont je ſuis aſſez content; mais tout en eſt trop ſec, il n'y a pas de détails; je voudrois que la deſcription de chaque aſtragale de Charlottenbourg contînt quatre pages in-quarto, ce qui m'amuſeroit fort.

Vous voilà donc enfin devenu politique, & plus Mazarin que Mazarin même.

Le roman de la conjecture
Et la fureur des intérêts

Font la monſtrueuſe figure
D'un politique à grands projets;
Sur tout il combine, il augure,
Et ſes ſoupçons, rêves inquiets,
Qui fouillent tout en vrais furets,
Même en la plus ſimple aventure
Penſent découvrir des ſecrets.
Toujours ſous l'emprunt d'autres traits
Au public, ſot de ſa nature,
Il donne de la tablature.
Sous les voiles les plus épais
Il cache ſa noirceur impure
Et ſes dangereux trébuchets.

C'eſt cette politique ſur laquelle vous raiſonnez ſelon la façon des hommes, qui imputent toujours à leur prochain tout le mal qu'ils feroient, s'ils étoient en leur place; mais enfin il eſt permis à Jordan de faire ma ſatire, le temps me juſtifiera devant le public.

Jordan, votre eſprit de poëte
Débite poëtiquement
Que de fait politiquement
Je fais un peu la girouette.
Ah! ſi c'étoit aſſurément,

La Renommée eût hautement
Sonné le cas ſur ſa tompette.

Vous voyez par tout ceci que votre eſprit court un peu trop en avant dans la campagne des événemens.

Nos deſtins ſont cachés aux cieux,
Et toute la ſcience humaine
Pour les approfondir eſt vaine;
Nul tube jusque dans ces lieux
Ne rend les objets à nos yeux,
Et la politique incertaine
Suſpend ſes déſirs curieux.
Les gazettiers néceſſiteux
De la fable que l'on promène
Font des événemens pour eux;
Les ſots que leur ſuffrage entraîne,
Ajoutent foi, ne ſachant mieux;
Mais vous que les eaux d'Hippocrène
Ont ſoûlé de leurs flots vineux,
Mais vous dont la raiſon eſt ſaine,
Croirez-vous encor de Lorraine
Tous les contes faſtidieux?

Tenez, voilà toute la politique en vers; il ne nous manque plus pour nous achéver de

peindre, qu'un traité de paix avec ſes préliminaires en poëme dramatique.

Je vous ai fait dans ma lettre d'avant-hier votre catéchisme ſur nos opérations & je vous ai détaillé au long & au l'arge ce qui ſe paſſoit ici; j'ajoute aujourdhui que mon pronoſtic s'eſt accompli, puisque les Autrichiens ont quitté la Moravie, faute de ſubſiſtance. Vous verrez bientôt les ſuites qu'auront toutes ces grandes affaires, & ce que tant de mouvemens compliqués des deux armées cauſeront d'effets. Adieu, *dive Jordane Tindalienſis.*

A Chrudim, ce 8 de Mai 1742.

J'étois né pour les arts, nourriſſon des neuf ſœurs;
Tout y convioit ma jeuneſſe.
Un cœur compatiſſant, avec de ſimples mœurs,
M'inſpiroient peu de goût pour l'orgueil des grandeurs;
Je n'eſtimois point la proueſſe
D'un héros tyrannique entouré de flatteurs.
Les grâces, la délicateſſe,

Les folâtres erreurs d'un cœur plein de tendreſſe,
Le Dieu des doux plaiſirs, les charmes ſéducteurs,
La volupté de toute eſpèce
Dans l'île de Cypris me parèrent de fleurs.
De cet état heureux j'ai goûté les douceurs.
Bientôt un coup du ſort ſur un plus grand théâtre,
Sujet à des revers fameux.
M'a fait monter malgré mes vœux;
Là d'un air triomphant, altier, opiniâtre,
D'un luſtre éblouiſſant, bouillant & valeureux,
La Gloire, ce fantôme, apparut à mes yeux;
J'encenſai ſes autels, & ce culte idolâtre,
Brillant dans ſes erreurs non moins que dangereux,
Rendit mes pas audacieux.
Mais la Gloire bientôt, me traitant en marâtre,
Me rappelant à moi, dans ſes plaiſirs affreux
Me fit voir les malheurs des humains furieux,
Et ce hideux monſtre qui nâge
Dans des torrens de ſang répandus par ſa rage,

Les palmes de la paix font ceſſer les alarmes:
Au tranquille olivier nous ſuſpendons nos armes.
Déjà l'on n'entend plus le ſanguinaire ſon
Du tambour redoutable & du tonnant clairon;
Et ces champs que la Gloire en exerçant ſa rage
Souilloit de ſang humain, de morts & de carnage,
Cultivés avec ſoin fourniront en trois mois
L'heureuſe & l'abondante image
D'un pays régi ſous des lois.
Ces vaillans guerriers que l'intérêt des maîtres,
Ou rendoit ennemis, ou tels faiſoit paroître,
De la douce amitié reſſerrant les liens,
Se prêtent des ſecours & partagent leurs biens.
La Mort l'apprend, frémit, & ce monſtre barbare
De la diſcorde en vain ſecouant les flambeaux,
Se reprolonge dans le Tartare,
Attendant des crimes nouveaux.
O Paix! heureuſe Paix! répare ſur la terre
Tous les maux que lui fit la deſtructive guerre,

Et que ton front paré de renaiſſantes fleurs
Jusqu'à jamais ſerein prodigue tes faveurs!
Mais quel que ſoit l'eſpoir ſur lequel tu te fondes
Je le dis ſans détour, & tu n'auras rien fait,
Si tu ne peux bannir deux monſtres de ce monde,
L'Ambition & l'Intérêt.

Ma Muſe, qui s'emporte quelquefois, vient de produire ces ſtances; l'imagination ſe réchauffe encore de temps en temps chez moi, lorsque les affaires dont je ſuis ſouvent ſurchargé le permettent. Ce ſera à Charlottenbourg que je compte retrouver mon Apollon, quoique les ſoins & l'âge en doivent diminuer le feu. Si je vois qu'il me refuſe totalement, je me jeterai dans l'éloquence & la morale. Nous paſſerons des jours heureux, du moins raiſonnables, car nous raiſonnerons beaucoup.

Là ſous le ſtudieux ombrage
De ces tilleuls verts & fleuris,
Nous rirons du frivole ouvrage
Des mortels par des riens épris,

Et des Catins & des Fleurys,
Et des fous qui ſe jugent ſages,
Et font de pompeux étalages
De leurs puériles écrits.
Que nous rirons de ces maris
De qui le bruyant cocuage
Fait la fable du voiſinage
Et n'eſt ignoré que par eux!
Et des autres qui plus heureux
Se ſont fait ce maquerellage!
Nous paſſerons devant nos yeux
La bigarrure de ce monde,
Les projets ſur quoi l'on ſe fonde,
Et les vains objets de nos vœux;
Enfin cette erreur ſi commune
Aux ſouverains, aux conquérans,
La gloire, objet de leur encens,
De leurs malheurs, de leur fortune.
Hélas! de cette illuſion
Mon cœur a trop ſenti les charmes.
J'ai fait renaître d'Ilion
L'iluſtre conſpiration
De tant de rois ligués pour former les alarmes.
Hélas! qu'il m'en coûta de larmes!

Mais à préſent que la raiſon
De mes mains fait tomber les armes,
Ainſi qu'un frénétique, à peine revenu
D'un long & véhément délire,
De mes revers tout confondu,
Et retournant à la vertu,
Je me repoſe, & je reſpire.

Adieu, cher Jordan. Je ſuis de tous vos admirateurs le moins-flatteur, & de tous vos amis le plus ſincère.

Au camp de Kuttenberg, ce 18 de Juin 1742.

Sophiſte de vos paſſions,
Apprenez une fois, Jordan, à vous connoître,
Et renoncez à ces raiſons
Que vous nous alléguez, peut-être
Penſant que nous ne connoiſſons
Ce mal ſi déguiſé qui ne veut point paroître.
Jordan, tous vos ſoins ſont en vain;
En vain vous parlez d'étiſie,
De diarrhée, hydropiſie.
Car déjà notre camp eſt plein

Que de fait votre mal n'eſt que poltron-
nerié ;
Allez donc, je vous congédie.

Tirez-vous des barbares mains
De vos mal-adroits médecins,
Et laiſſez au vulgaire ignare
Boire le poiſon que prépare
La faculté des aſſaſſins.
Auriez-vous foi à des pillules,
Vous que parmi les incrédules
Nous comptons pour un des plus fins?
Telle eſt la raiſon des humains,
Incertaine & contradictoire,
Par des effets fort clandeſtins
Vous plaçant dans un conſiſtoire
En rang d'oignon parmi les ſaints,
Et le ſoir dans un réfectoire
Chez des diables & des lutins.
Ainſi raiſonnent les robins :
Cette erreur paroît bonne à croire ;
Mais celle-ci, c'eſt autre hiſtoire,
J'en ris avec les libertins.

J'eſpère qu'avec toute votre ſageſſe vous reviendrez une bonne foi de l'erreur des médecins. Croyez-moi, ils n'entendent rien ou presque rien au métier qu'ils font de nous guérir; j'aimerois autant entretenir un joueur de gobelets pour m'enſeigner la philoſophie, qu'un médecin pour me rendre la ſanté. Je ſuis bien aiſe que celle de Céſarion ſe remette. Je me flatte de vous revoir bientôt tous enſemble. Tout part d'ici journellement pour retourner chez ſoi. Adieu, cher Jordan. N'oubliez pas vos amis & aimez-moi toujours.

Au camp de Kuttenberg, ce 20 de Juin 1742.

Je croyois, Jordan, qu'en prophète
Vous m'annonceriez la comète
Homicide de l'univers,
Cette ſanguinaire planète
Qui nous enverroit aux enfers;
Mais au lieu de telles nouvelles,
Vous faites des contes divers,
Que le papillon ſur ſes ailes
Vous a raſſemblés dans les airs.

Tout cela n'a rien qui nous preſſe.
Hélas! qu'eſt ce qui m'intéreſſe
Au prix de ces plus grands objets,
Si cette comète traîtreſſe
Abyme nos plus beaux projets?

Tâchez de diſſuader Peſne de ſon émigration. C'eſt un fou qui va être payé, & qui après avoir habité trente années à Berlin n'a pu encore ſe corriger de l'inconſtance & de la légéreté de ſa nation.

J'ai pris aujourd'hui de la rhubarbe, dont j'avois grand beſoin. Si la comète vous en laiſſe le temps, prenez-en auſſi. Je ne vous dirai point de venir ici, car je ſerois au déſeſpoir que vous y fuſſiez à contre-cœur. Adieu.

Potsdam, ce 5 de Mai 1743.

Jordanomanie.

Jordan, perfide ami, dont l'humeur ſe rebèque,
Lorsqu'une fois tu ſors de ta bibliothèque,
Toujours enſeveli deſſous un tas poudreux
De livres ignorés par nous, par nos neveux,

Hypocondre par goût, amoureux par ſemeſtre,
Chez qui tantôt prévaut le ciel ou le terreſtre,
Veuille-ce ciel, par ſes bienfaits fameux,
En te rendant plus gai, te priver de tes yeux!
Alors enfin, alors flattant mon eſpérance,
Ce Potsdam négligé verroit ton excellence;
On iroit te hucher ſur notre ſacré mont,
Et tu ſerois le ſeul bel-eſprit du canton.

S'entend, tu aurois le privilége de l'être; mais c'eſt peine perdue: tant que ta bibliothèque ſubſiſtera, il n'y aura pas moyen de te tirer de Berlin, & comme j'ai vu que cela te feroit de la peine, j'ai renoncé à l'envie que j'avois de te voir. Adieu.

Potsdam, ce 12 de Mai 1742.

Je vois que vous tremblez encor,
Vous craignez pour vous, pour le monde,
Que le grand phénomène Hector,
(Que le ciel à jamais confonde!)
Vienne terminer notre ſort.
Pour vous, ce ſeroit grand dommage:
Dans la fleur encor de votre âge,

Vous avez fait au genre humain
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat qu'en beau langage
La Neuville a rendu divin.
Partout votre bon cœur opère,
Par vos ſoins l'école s'éclaire,
Le pauvre par vous eſt nourri,
Les fous vous appellent leur père;
Les Magdelaines leur mari.

Voilà pourquoi il eſt bon que cette vilaine comète ſe paſſe encore pour quelque temps de l'appétit de vous rôtir. Pour moi, il n'y auroit pas tant de perdu pour le monde.

Car vous ſavez que jeune fou
J'ai renverſé ces vieux ſyſtèmes
Que les marins, peuple jaloux,
Avoient élevés pour eux-mêmes,
Que nos aïeux Topinambous,
Qui les vénéroient à genoux,
Auroient cru que c'étoit blaſphème
De penſer à les voir diſſous.
Ainſi quand ſur moi miſérable
Cette affreuſe comète Hector,

Lanceroit ſon feu redoutable,
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

Du moins tu vois que je ſais me rendre juſtice, & que ſi je connois ton mérite, j'ai encore la vertu de t'eſtimer & de t'aimer ſans jalouſie. Voltaire, je crois, va quitter la France tout de bon. Adieu.

Potsdam, ce 27 de Juin 1743.

Paris & la belle Émilie
A la fin ont pourtant eu tort:
Boyer avec l'Académie
Ont malgré ſa palinodie
De Voltaire fixé le ſort.
Berlin, quoi qu'il puiſſe nous dire
A bien prendre eſt ſon pis aller.
Mais qu'importe? Il nous fera rire
Lorsque nous l'entendrons parler
De Maupertuis & de Boyer,
Plein du venin de la ſatire.

Il arrivera bientôt, car je lui ai envoyé un paſſe-port pour des chevaux. J'ai tracaſſé

comme un vrai lutin depuis que je ne t'ai vu. Je ne ſaurois te dire des nouvelles de la république des lettres, ſinon que Mauclerc n'eſt plus à Stettin, que les Poméraniens ſont peu lettrés, que les Rheinsbergeois le ſont moins depuis qu'Étienne Jordan n'y eſt plus; mais qu'en revanche on y mange de meilleures ceriſes qu'autrefois, & cela par la raiſon que l'air devenoit tout ſoporifique des exhalaiſons grecques & latines qui ſortoient d'une certaine chambre où un certain ſavant étudioit beaucoup. Adieu.

A Potsdam, ce 12 de Juillet 1742.

Que fait notre infirme Satyre
Ce bon & fiévreux Chambellan,
Qui fait ſi plaiſamment médire
De tout homme qu'il entreprend?
Depuis qu'il n'eſt plus courtiſan
Qu'il eſt auteur, qu'il doit écrire,
Qu'il eſt enrôlé par d'Argens,
Et même à titre de génie,
Devant ſon ſavoir prudemment

Mon ignorance s'humilie.
Car vous ſavez aſſurément
A quel point l'on eſt ignorant
Quand on n'eſt pas reçu dans votre académie.
Mais pourquoi cette compagnie
N'a-t-elle pas très-ſagement
A quelque médecin ſavant
Ordonné que la maladie
Évacûat le corps ſouffrant?
Sur le *ſtatus morbi* on feroit deux volumes.
Dieu! l'on verroit briller quelque ſavante plume.
Tandis que l'on raiſonnera,
Que le pouls on lui tâtera,
Que ſur ſa pédantesque enclume
Des remèdes on forgera,
Tout doucement dans l'autre monde,
Faiſant révérence profonde,
Le vieux Satyre s'en ira.

Gare que je ne prophétiſe, car je crains pour le cacochyme Pœllnitz. Ce ſeroit dommage pour nous, & ce ſeroit une banqueroute pour les

anges; car selon les saints son ame sera dévolue aux griffes de Messire Satanas.

Je serai Mercredi à Berlin; prépare-moi une plaisante comédie, & fais la chose galamment.

Voltaire viendra ici dans huit jours. Je te prie, fait mettre l'article de Potier dans la gazette de Paris & de Londres. Adieu, Messire Jacques Étienne. Je suis ton grand & petit serviteur.

A Potsdam, ce 24 Août 1743.

Quand d'Argens contrefait l'habitant d'Idumée
Il me tromperoit tout de bon,
Et son habileté me semble consommée;
Mais quand il veut parler la langue d'Apollon,
On ne comprend point son jargon,
Et pour l'académie & pour sa renommée
Qu'il renonce au sacré vallon.

Es-tu encore d'une humeur de chien? Es-tu triste, sombre, rêveur, plus fou de ta biblio-

thèque qu'il ne te convient de l'être? Si attaché à ton Boëtiger Achard, aux beaux-esprits de la Ville-neuve, & aux marmousets des Deschamps, que l'on ne puisse te parler sans te voir vaincu par l'impatience de les rejoindre? Si tout cela subsiste encore, je ne veux point te voir; mais si tu es sage, viens chez moi mardi après diner recueillir mes éloges & mes caresses. *Valé.*

A Potsdam, ce 17 de Novembre 1743.

Avare de ses jours, Harpagon des instans,
De lui je n'ai point de nouvelle,
A sa bibliothèque uniquement fidelle,
Il est mort pour tous les vivans,
Sans m'écrire une bagatelle,
Ou quelques mots en prose ou en vers élégans.
Au siége d'Apollon je te cite en justice,
Si tu ne te veux point résoudre au sacrifice
De quelques uns de tes momens.
Lime, travaille, écris, & que tous tes ouvrages

Echapppent, mis au jour, aux dangereux naufrages
Que prépare à jamais & l'oubli & le temps,
Et que de ton eſprit la brillante étincelle
Rende ta ſcience immortelle,
Ainſi que ſont tes talens.

Si tu ne m'écris point & que tu te contentes de deux mots de lettre, je ferai une ſatire contre ton ſilence, pire que les Philippiques & les Catilinaires. *Vale.*

A Potsdam, ce 22 de Novembre 1743.

Une tempête
Dedans ta tête
De guet-apens
D'un coup te prend,
Pauvre Jordan;
Adieu ma fête,
Et mon bon temps,
Car ſans toi, mon enfant,
Je ne ſuis qu'une bête,
Cela s'entend.

Mais ta cervelle
Pourquoi croit-elle
Que d'un abcès
La loi cruelle.
Tranche à jamais
Tous les attraits
D'une tête ſi belle,
Et faite à ſi grands frais.
Parque infidelle!
Si tu le fais,
Je ne t'appelle
Jamais pucelle,
Mais en mutin
Devant le Tin
Je te querelle,
Et rime en tin.

Ma Muſe ſe proſternant à tes pieds, t'adreſſe ces légéretés; incapable de prétendre aux honneurs des grands ouvrages, elle ſe borne aux petits, ſatisfaite que le nom de Jordan illuſtre ſes écrits, & qu'il les protége.

A l'abri d'un nom ſi fameux
Courez, mes vers, a nos neveux;

Mépriſez la vaine critique,
Que d'autres l'envieuſe clique
Répand ſur les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Dites à la future race
Que Jordan préſide au Parnaſſe,
Et qu'il met le comble à nos vœux,
Et ſoutenez avec audace
Que les auteurs ſont bienheureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jamais des vers pour les Saumaiſe,
Ces auteurs de docte fadaiſe,
Ni pour tant d'autres ſavans gueux,
Mais les Muſes ſe pâment d'aiſe
En voyant les auteurs heureux
Qui célèbrent des noms fameux.

Jordan, l'Apollon que j'invoque,
Jordan, l'ami que je provoque
A venir dans ces charmans lieux,
Toi qui rends ma lyre moins rauque,
Ainſi mes vers ne ſont heureux
Qu'en célèbrant des noms fameux.

Achète-moi les collections de cartes dont je puis avoir besoin, & fais-moi relier cela par provinces: mais point d'Afrique, d'Asie, ni d'Amérique, ni d'Espagne ni de Portugal. Adieu.

Ce 6 Mai 1744.

D'un ton mélancolique tant soit peu pleureur,
Grondant & de mauvaise humeur,
Vous m'apprenez donc la nouvelle
Que Maupertuis l'applatisseur
S'en vient en Saxe à tire d'aile,
Tout pâle & transi de frayeur.
A peine réchappé de la griffe ennemie.
Du sabre meurtrier des barbares housards,
Il abjure à jamais la vie
Qu'il vient de mener par folie
Avec les fiers enfans de Mars.
Quel est, se disoient-ils, quel peut être cet homme?
Un soldat dit, c'est un sorcier,

L'autre, il faudra donc l'écorcher,
Un autre plus ruſé le croit prêtre de Rome.
Pardi, ne ſoyez pas ſurpris,
Meſſieurs, je vous apprendrai pis
Il eſt géomètre, aſtronome.
A Vienne où tout eſprit bouché
En lits de drap d'or eſt couché,
Où la folle magnificence
De pompons coiffe l'ignorance,
Jugez s'il étoit bienvenu.
Allez, Monſieur de la ſcience,
(Lui diſoit avec ſuffiſance
Un fat affectant l'ingenu,)
En pays de nous inconnu.
Tout après avec bienſéance
Il lui donna du pied au cu.

Voilà l'hiſtoire telle que vous deviez me la rapporter & telle qu'un homme très-déſœuvré auroit dû l'habiller. Je ne ſais ce que vous avez; mais vos lettres deviennent plus triſtes & plus noires de jour en jour. Je crois que ſi vous le pouviez, vous voudriez communiquer à tout l'univers la triſteſſe & le chagrin innutile qui vous dévore. Croyez-moi, devenez

nez raiſonnable; griſez-vous, faites la débauche & ſoyez joyeux. Le comble de la folie dans le monde c'eſt la triſteſſe; ſoyez donc ſage, aimez-moi un peu, & ne doutez point que je ne ſois toujours votre très-joyeux ſerviteur.

La fièvre & moi nous voyageons enſemble,
Nous avons fait grande amitié, dit-on;
De ſon côté, je le crois ce me ſemble,
Mais quant au mien, je vous jure que non.
Si c'eſt payer de trop d'indifférence
L'excès fâcheux de ſa fidélité,
Je fais aveu qu'avec peu de bonté
J'ai ſoutenu ſa barbare ſouffrance.
Telle en hymen l'aſſommante conſtance
N'eſt dans le fond qu'une importunité,
Quand par malheur l'une ou l'autre partie
Contre ſon goût ſe voit mal aſſortie,
Et que l'Amour, diſtrait de ſon côté,
N'a pas ces nœuds lui-même cimenté
Par des déſirs d'égale pétulance.

Écoute, ami, voici la différence
De ces tableaux ſi conformes de traits·
D'avec la fièvre un docteur nous ſépare,
Mais de l'hymen, une loi plus barbare
Veut que ce ſoit en révérend congrès
Qu'on examine une ſi triſte hiſtoire,
Ou ſi l'on veut même en plein conſiſtoire
Qu'on faſſe aveu de ſes honteux ſecrets.
Et pourquoi donc ton ſtyle lamentable?
Ne me plains point, mon cas eſt ſupportable,
Mon tribunal n'eſt qu'à la faculté;
A ſon arrêt je reprends ma ſanté,
Et dans l'inſtant tout mon mal eſt au diable.

Malheur aux maris qui ont de mauvaiſes femmes, ou aux femmes qui ont de mauvais maris. Pour moi, je n'ai que la fièvre; des pilules, des poudres, des gouttes, des clyſtères plaideront ſi bien pour moi, que vous n'aurez plus beſoin de lamentations. Adieu Jordan. Je crois que je ſerai Lundi à Charlottenbourg.

Seigneur Jordan, on vous invite
A venir chez nous au plus vîte
Accompagné des agrémens
Que vous mêlez ſi joliment
Dans vos diſcours pleins de ſageſſe,
Et qui plaiſent également
Aux barbons & à la jeuneſſe.
Notre petit prêtre à rabat
Vous marque ſon impatience;
Il veut, dit-il, votre préſence,
Pour célébrer un ſien ſabbat
Avec grande magnificence.
Son marguiller, ce petit fat,
Prétend en fredons marotiques
Pſalmodier de longs cantiques,
Pour amuſer les auditeurs:
Ils feront bâiller les apôtres,
Qui je crois du goût de nous autres,
Connoiſſent des plaiſirs meilleurs.
Il eſt des raiſons plus de mille
Pour vous faire quitter la ville.
Une groſſe & jeune catin
D'accès & d'abord très-facile

Dont vous nous avez fait le fin,
Croit qu'une beauté de Berlin
Captivant votre cœur docile,
Vous retient chez elle ſous main.
Revenez à votre catin
Et rendez-lui le cœur tranquille,
Sans quoi nous verrons un matin
La pauvre fille, en vrai lutin,
De dépit & de jalouſie
Se poignarder par fantaiſie.
Pour Chazot, qui dans ſon réduit
En damné travaille ſa flûte,
Qui fait enrager jour & nuit
Tous ſes voiſins qu'il perſécute,
D'un inſtrument tendre & charmant
Il tire des ſons de trompette;
Willich en a mal à la tête,
Et ſes voiſins par conſéquent.
Le fameux chantre de la Thrace
L'auroit puni de ſon audace.
Vous lui direz éloquemment,
D'un ton doux & d'un air bonace,
De l'hiſtoire de Marſyas,
Chazot, ne vous ſouvient-il pas?

Nos plaiſirs, Jordan, vous ſéduiſent,
Pour le coup mes raiſons ſuffiſent,
Vous allez redoubler vos pas.
Ah! je vous vois chercher vos bottes,
Et vous couvrir de ce manteau
Qui dix ans paſſé fut nouveau,
Équipage d'ames dévotes.
Volez ſur l'aile de l'amour;
Catin Vénus vous y convie,
Elle qui veut faire à ſon tour
Tout le bonheur de votre vie.

Cela ſignifie qu'on ne ſauroit ſe paſſer de vous à Rheinsberg; nous en avons fait l'épreuve pendant trois jours, qui nous ont paru des années d'amans. Vous qui avez paſſé par-là, vous devez ſavoir que ces années ſont du triple plus longues que les années ordinaires; ainſi tenez-nous compte de notre impatience. La table a beſoin de votre ſecours, la philoſophie encore plus.

Nous vous attendons tous lundi au ſoir à Rheinsberg. Faites proviſion d'un *fatras* de bonne humeur: apportez-nous toute l'érudition de votre bibliothèque, ſans en apporter la

pouſſière, & comptez d'être reçu comme un homme qui nous eſt néceſſaire.

Au fier Jordan qui ſe rebéque
Quand il doit quitter pour un temps
L'appas de ſa bibliothèque
Pour d'autres plaiſirs moins piquans;
On diroit qu'il part pour la Mecque
Quand de ſes ſavans erremens
Il s'éloigne de quelques milles;
Car hors Berlin point d'agrémens,
Et dans ces petits nids de villes
Il ne vit que des imbécilles,
Comme moi, votre ſerviteur,
Et bien d'autres de ma valeur;
Cet appât ne peut faire mordre
La crême, la perle, la fleur
Des ſavantas du premier ordre,
Pour nous honorer de l'honneur
De ſa préſence tant aimable.
S'il le fait, c'eſt à contre-cœur,
Et ſe vouant cent fois au diable.

Envoie-moi, s'il te plaît, Mahomet, que je n'ai ni vu, ni ouï. Tu as raiſon de croire que

je travaille beaucoup; je le fais pour vivre, car rien ne reſſemble tant à la mort que l'oiſiveté. Je ſuis le très-humble ſerviteur des * * * * des Céſars, du Chevalier Bernin, de Mr des Éguilles & du propriétaire de ces pièces; ainſi que l'on ne compte pas ſur moi pour les vendre. Fais mes plaiſanteries au Satyre boiteux, mes regrets à Brand, mes complimens à Madame de Catſch & mes amours à Finette: au moins fripon, ne fait pas trop bien le dernier article, car tu ſais qu'en cela peu de gens te reſſemblent. Adieu.

Jordan, mon critique & copiſte,
Vous qui pourſuivez à la piſte
Mes fautes en digne limier,
De grâce, daignez corriger
Raturer, effacer, tranſcrire
Ces vers que ſous un olivier
Quelque Muſe m'a fait écrire,
Ces vers que vous voudrez produire
Au bruxellois double coupeau,
Où Voltaire notre héros

Régit les Muſes, & préſide
Au bureau d'eſprit, & décide
De l'eſprit, du goût & des mots.
Adieu. Crainte de vous déplaire
Je renonce à mes chalumeaux,
Et dans votre antre ſolitaire
Mes vers vous vaudront des pavots.

Je crois te voir, mon bon Jordan,
Te trémouſſant d'inquiétude,
Quitter brusquement ton étude,
Chercher Chazot, ce fin Normand,
Ce Chazot qui ſert par ſemeſtre
Ou Diane, ou tantôt Vénus,
Et que retiennent en ſéqueſtre,
De leurs remèdes tout perclus,
Les diſciples de ſaint Comus.
Je vous vois partir tous les deux
Du paradis des bienheureux
Pour arriver au purgatoire.
Hélas! Si je ſuivois mes vœux,
J'irois peupler ces mêmes lieux
Dont vous quittez le territoire,

Trop ſage & trop voluptueux
Pour rechercher la vaine gloire
De vivre en cent ans dans l'hiſtoire
Sur les débris de mes aïeux.
Je crains ces honneurs ennuyeux,
L'étiquette & tout acceſſoire
D'un rang brillant & faſtueux:
Je fuis ces chemins dangereux
Où nous entraîne la victoire,
Et ces précipices ſcabreux
Où les mortels ambitieux
Viennent au temple de mémoire
Ériger en préſomtueux
Quelque trophée audacieux.
Une ame vraiment amoureuſe
Du doux, de l'aimable repos,
Dans un rang médiocre heureuſe,
N'ira point en impétueuſe
Affronter la mer & ſes flots,
Dans la tempête périlleuſe
Gagner le titre de héros.
Qu'importe que le monde encenſe
Un nom gagné par cent travaux?
L'univers eſt plein d'inconſtance;
L'on veut des fruits toujours nouveaux,

De l'eſprit & de la vaillance,
Et des lauriers toujours plus beaux.
Laiſſons aux Dieux leur avantage,
L'encens, le culte & la grandeur;
C'eſt un bien peſant eſclavage
Que ce rang ſi ſupérieur:
L'amitié vaut mieux que l'hommage,
Le plaiſir plus que la hauteur;
Et le mortel joyeux, volage,
Gai, vif, brillant, de belle humeur,
Mérite ſeul le nom de ſage,
Lorsqu'il reconnoît ſon bonheur.
Le bruit, les ſoins & le tumulte
Ne valent pas la liberté;
Et tout l'embarras qui réſulte
De l'ambitieuſe vanité,
Ne vaut pas de paiſible culte
Qu'en une heureuſe obſcurité
L'eſprit rend à la volupté.
Heureux qui dans l'indépendance
Vit content & vit ignoré,
Qui ſagement a préféré
A la ſomptueuſe opulence
L'état frugal & modéré
Qui ſait mépriſer la richeſſe,

Et qui par goût & par ſageſſe
A fidellement adoré
Le Dieu de la délicateſſe,
Des ſentimens, de la nobleſſe,
Seul Dieu d'un eſprit éclairé!
Hélas d'une main importune
Déjà je me ſens entraîner,
Et ſur le char de la fortune
Mon ſort me force de monter.
Adieu, tranquillité charmante,
Adieu, plaiſirs jadis ſi doux,
Adieu, ſolitude ſavante,
Déſormais je vivrai ſans vous.
Mais non, que peut ſur un cœur ferme
L'aveugle pouvoir du deſtin,
Le bien ou le mal que renferme
Un ſort frivole & clandeſtin?
Ni la fureur de Tiſiphone,
Ni l'éclat impoſant du trône
Sur moi n'opéreront rien.
Pour la grandeur qui m'environne
Mon cœur n'eſt que ſtoïcien;
Mais plus tendre que Philomèle,
A mes amis toujours fidelle,

Adieu. Je vais écrire au Roi de France, compoſer un ſolo, faire des vers à Voltaire, changer les réglemens de l'armée, & faire encore cent autres choſes de cette eſpèce.

Crois-tu Jordan, mon cher enfant,
Qu'à ce maudit frère d'Argens
Je rumine à chaque moment?
Chez moi ſont d'éternels tourmens:
L'un me dit un mot un inſtant,
Un autre me préſente un plan,
Là le procès d'un payſan,
Ici dégoûts d'un courtiſan;
Et moi que ce bruit inſolent,
Ce vrai tapage de Satan
Étourdit tout le long de l'an,
Malgré ce fracas que j'entends
Puis-je encor penſer à d'Argens?

Fais donc venir de d'Argens ce que tu jugeras à propos, ſans me donner la queſtion pour une douzaine de bouteilles de vin de plus ou de moins, & ſans me fatiguer des vétilles

tilles de la Provence. Voici d'autres vers en réponſe à Voltaire.

Je ne fais cas que de la vérité;
Mon cœur n'eſt pas flatté d'un ſéduiſant men-
ſonge.
Je ne regrette point, dans l'erreur de ſe ſonge,
La perte du haut rang où vous étiez monté;
Mais ce qui vous en reſte, & que vous n'oſez
dire,
S'il eſt vrai que jamais il ne vous ſoit ôté,
Vaut à mes yeux le plus puiſſant empire.

Nos deux faquins de cabrioleurs ont été rattrapés, & leur procès ſera inſtruit dans les formes. Ces coquins ont voulu eſpadonner; il faut une punition pour mettre des bornes à leur impertinence. Adieu. Je t'admire & me tais.

Tu m'as nommé dans ta lettre un mot barbare d'un livre dont Voltaire s'eſt ſervi. Dis-moi ce qu'il ſignifie, car je n'y comprends rien. Ce que je puis t'aſſurer, c'eſt que Voltaire a

fait une ſubtile collection de tous les ridicules de Berlin, pour la produire en temps & lieu, & que le ſecrétaire des impromptus y trouvera ſa place comme moi la mienne: j'ai perdu ces vers qu'il a écrits dans des tablettes, renvoie-les-moi.

Ah! ne croyez jamais ſincères
Les beaux propos des beaux eſprits;
Ils ſont charmans dans les écrits
Mais quand ces Sirènes légères
Par leurs chants extraordinaires
Eſpèrent vous avoir ſurpris,
A ces raviſſantes chimères
On entend ſuccéder des cris;
Ils prennent tout à coup des langues de vipères,
Et leurs louanges mercenaires
Deviennent d'accablans mépris.

C'eſt une petite leçon de ton très-humble ſerviteur, dont tu peux profiter; & comme je ſais que pour tout au monde il ne faut point parler proſe dans ta maiſon, je te l'habille en rimes, ou à la faveur des jeux & des ris elle pourra ſe préſenter devant ton tribunal.

Permets, ſage Jordan, que plein de bile noire
Des maux de mes égaux je te faſſe l'hiſtoire,
Et qu'en examinant l'humaine infirmité,
Elle nous apprivoiſe à ſa néceſſité,
L'homme, dès le moment que ſa foible paupière
S'ouvre, & qu'il voit du jour l'éclatante lumière,
Nous ſemble par ſes cris & par ſon air chagrin
Preſſentir quel ſera ſon malheureux deſtin,
En effet la douleur d'abord lui fait la guerre:
De ce monſtre odieux tel eſt le caractère,
Sous des noms différens il cache ſon venin;
Il eſt cruel, barbare, & toujours inhumain.
Dabord d'un os aigu révêtant la figure,
Il perce la gencive à l'abri de l'enflure.
Tantôt en nous couvrant de ſes bourgeons hideux,
Il laiſſa de ſes maux des ſouvenirs affreux.
C'eſt ſa rage qui ſoufle aux feux ardens des fièvres:
Voyez ce malheureux; ſon ame eſt ſur ces lèvres,

Et ſon ſang échauffé, preſſé violemment,
De canaux en canaux roule rapidement.
Et toi, fille d'enfer, implacable migraine,
Quel démon t'engendra dans les flancs de la haine?
C'eſt ta douleur horrible & ton affreux poiſon,
Qui vainqueur de nos ſens troublent notre raiſon,
Et toi goutte chronique, & toi triſte gravelle,
Et toi le mal de Roi d'invention nouvelle,
Vous qui le diſputez à tous les autres maux.
Inflexibles tyrans, ou du moins leurs égaux,
Hélas! que le plaiſir en vos tourmens s'expie!
Que les jours paſſagers d'une ſi courte vie
D'ennemis conjurés, ligués & dangereux
Sentent de noirs complots ſe préparer contre eux!
Le notre foible corps les maux & la miſère
Nous obligeant enfin d'abandonner la terre,
Alors de tous ces maux le mal le plus fâcheux,
C'eſt le médecin même, auſſi barbare qu'eux.
C'eſt lui qui fait en grec nommer la maladie;
A hâter le trépas ſon métier s'étudie.

Si chez quelque malade on croit à ſon ſavoir,
On l'appelle, & ſa vue écarte tout eſpoir.
Que le malade crêve, ainſi le veut la mode;
De Galien, dit-il, j'ai ſuivi la méthode.
Reconnois à ces traits ramaſſés au haſard,
Peints par ma main novice, & ſans ſecours de l'art,
Les dangers menaçans dont la triſte cohorte,
Soit chez nous, ſoit ailleurs, ſans ceſſe nous eſcorte.
Ni le ſombre réduit où ſe tapit le gueux,
Ni s'éclatant dehors d'un palais ſomptueux,
Aux dures lois du ſort ne peuvent nous ſouſtraire:
De la mort chaque humain eſt né le tributaire;
Mais pour que ſon aſpect nous ſemble moins hideux,
Ayons le cœur, Jordan, d'en occcuper nos yeux,
Quiconque ſans effroi penſe à ſe voir détruire,
Atteint le plus haut point où la raiſon aſpire.
Le ſage eſt au deſſus des troubles de la peur,
Et c'eſt lui ſeul qui fait mépriſer la douleur.

Jordan, tout bon poëte & tout peintre fameux
Doit exceller ſurtout par le rapport heureux
Des traits hardis, frappans, dont brille ſon ouvrage,
Avec l'original dont il offre l'image.
Le peintre ſcrupuleux doit dans tous ſes portraits
Imiter le maintien, le coloris, les traits,
Et les effets divers que produit la nature.
Le poëte évitant des mots la vaine enflure,
De juſtes attributs habile à ſe ſaiſir,
Doit poſſéder ſurtout l'art de bien définir.
Le jugement de l'un eſt le coup d'œil de l'autre.
On ne peint point Caton avec un pater-nôtre,
Ni St Pierre en pourpoint, ni la Vierge an pompons.
Les modes ont leur temps, ainſi que les ſaiſons;
Chaque âge différent porte ſon caractére:
L'un eſt vif & brillant, l'autre eſt triſte & ſévère,

Et comme chacun d'eux a d'autres paſſions,
Il faut pour chacun d'eux d'autres expreſ-
ſions.
Que fuyant l'ignorance & fuyant la pareſſe,
Un rimeur n'aille point, plein d'une folle
ivreſſe,
Dépeindre la Fortune ou ſtable ou ſans ban-
deau,
Ou dérober au Temps ſes ailes & ſa faux,
Ou donner à la Mort le teint frais d'un cha-
noine.
Confondre le nectar avec de l'antimoine.
Car pour apprécier un ornement ſéant,
Un nain ne doit jamais lui paroître un géant,
Un Zoïle ignoré, fameux comme Voltaire,
Broglio pris ſans vert, un Condé qu'on ré-
vère.
Tout poëte & tout peintre exact, également,
Doit fuir ſurtout du faux le triſte aveugle-
ment.
Rigide obſervateur de toute bienſéance,
Qu'il place les objets ſelon leur convenance,
Et qu'un roi ſur le trône ait le ſceptre à la
main,
Que Céſar ſoit vêtu comme un héros romain;

Que choiſiſſant le vrai dans l'air, dans l'attitude,
Un Éraſme, un Jordan ſoit dépeint en étude,
S'appuyant ſur un bras, l'œil vif, ſpirituel,
Et l'eſprit au deſſus du monde ſenſuel,
Méditant gravement quelque phraſe oratoire,
Empoignant le papier, la plume & l'écritoire,
Muſe, tout doucement! Sage, diſcret Jordan,
Plus aimable qu'Éraſme, autant ou plus ſavant,
Mais plus gueux de beaucoup, grâce au deſtin peu ſagé,
Qui réunit ſur toi ton bien, ton équipage,
Qui de livres rongés t'a rendu l'héritier.
Sans feu, ſans lieu d'ailleurs, même ſans encrier;
Ma Muſe ne pouvant chanter ton écritoire,
Sans faire à nos neveux une impoſture noire,
Mais n'en rendant pas moins hommage à tes vertus,
Elle te ſervira de ce que ſert Plutus.
Reçois donc par mes mains l'inſtrument de ta gloire;
Aux enfans d'Apollon il ſert de réfectoire,

De tout auteur ſavant fidelle compagnon,
Organe de qui veut faire afficher ſon nom,
Dans le greffe, au barreau, le commis, le notaire
Et Bernard,*) & Fleury, Réaumur & Voltaire,
En font à leur honneur ſortir l'encre à grands flots,
Et Rollin des anciens en tire les travaux.
Du fond de ton eſprit je vois déjà d'avance
Découler des torrens de ſublime ſcience;
Je vois déjà rangés ſur mes rayons nouveaux
De tes heureux écrits les gros in-folio;
Croître & multiplier, ainſi qu'une famille,
Les livres projetés dont ton eſprit fourmille;
Je te vois éclipſé ſous leurs nombreux monceaux;
Oublier d'Hans Garvel le merveilleux anneau.
O! Jordan, ſouviens-toi que toute étude eſt vaine,
Qu'on y perd & ſon temps, ſa vigueur & ſa peine,
Enfin qu'on n'a rien fait en ces terreſtres lieux,
Si l'on n'a point appris le ſecret d'être heureux.

*) Le banquier.

Vous aurez la bonté de faire la critique de la pièce. Les hyperboles y ſont outrées; mais je vous jure qu'il n'y a rien de plus ſec & de plus aride que le ſujet de l'écritoire que je vous envoie. Il auroit été beaucoup plus naturel de l'accompagner ſimplement de deux mots de proſe; tout homme ſenſé en auroit uſé ainſi. C'eſt à la métromanie que je dois reprocher cette ſottiſe, & bien d'autres que j'ai faites dans ma vie. Souhaitez-moi par reconnoiſſance que celle-ci ſoit la dernière.

A la fin j'ai vu ces ***
Dont vous avez chanté la gloire,
A qui nous faiſons le procès,
Et dont Vénus pourroit dicter l'hiſtoire;
Ce peuple fou, léger, galant,
Superbe en ſa fortune, en ſon malheur rampant,
Ce chanſonneur impitoyable
D'un bavardage inſupportable
Veut cacher ſon eſprit auſſi ſot qu'ignorant.
Il adore la bagatelle;

A cette idole il eſt fidelle,
Mais d'ailléurs toujours inconſtant.
Non, de ce peuple, ami, vous n'êtes plus du nombre;
De cette fange impure on vous vit percer l'ombre,
Et le ciel des enfers ne peut être plus loin:
Vous penſez, ils ne penſent point.

TABLE DES MATIÈRES.

Conſidérations ſur l'état préſent du corps politique de l'Europe. Pag. 3.

Eſſai ſur les formes de gouvernement, & ſur les devoirs des ſouverains. 52.

Dialogue des morts entre le Prince Eugène, Milord Marlborough, & le Prince de Lichtenſtein. 89.

Dialogue des morts entre le Duc de Choiſeul, le Comte de Struenſée, & Socrate. 111.

Dialogue entre Marc-Aurèle & un Recollet. 129.

Examen critique du Syſtème de la nature. 139.

Avant-propos ſur la Henriade de Mr de Voltaire. 169.

Diſſertation ſur l'innocence des erreurs de l'eſprit. 189.

Poëſies.

Épîtres à Monſieur Jordan. 221.

DD 405 .F7 C.1
Oeuvres posthumes. Tome 6.
Stanford University Libraries
3 6105 037 996 621

DD
405
F7

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

SPRING 1982